

491266

ACADÉMIE ROUMAINE

# Revue

## ROUMAINE D'HISTOIRE

BCU Cluj / Central University Library Cluj

Tome LIV

2015

N<sup>OS</sup> 1-4

Janvier-Décembre



EDITURA ACADEMIEI ROMÂNE

BIBLIOTECA CLUJ-NAPOCA  
Nr. Inv. 82/2017

Revue fondée par ANDREI ȚETEȚA

Paraît sous l'égide de la

**SECTION DES SCIENCES HISTORIQUES ET D'ARCHÉOLOGIE  
DE L'ACADÉMIE ROUMAINE**

### **Comité de rédaction**

Dan BERINDEI, membre de l'Académie Roumaine – *rédacteur en chef*;  
Dinu C. GIURESCU, membre de l'Académie Roumaine;  
Alexandru ZUB, membre de l'Académie Roumaine;  
Ioan-Aurel POP, membre de l'Académie Roumaine;  
Victor SPINEI, membre de l'Académie Roumaine;  
Ion BOLOVAN – *secrétaire de rédaction*

### **Comité consultatif**

Cesare ALZATI (Milano), Jean-Paul BLED (Paris), Alex DRACE-FRANCIS (Amsterdam),  
Francesco GUIDA (Roma), Konrad GÜNDISCH (München), Harald HEPPNER (Graz),  
Keith HITCHINS (Urbana-Champaign, Illinois)

*Rédaction éditoriale:* Ana BOROȘ, Monica STANCIU

*Informatique éditoriale:* Andreea CHIȚU

La REVUE ROUMAINE D'HISTOIRE a quatre numéros par an.

Toute commande sera adressée à:

**EDITURA ACADEMIEI ROMÂNE**, Calea 13 Septembrie nr. 13, Sector 5, București,  
România, 050711, Tel. 4021-318 81 06, 4021-318 81 46; Fax 4021-318 24 44  
E-mail: [edacad@ear.ro](mailto:edacad@ear.ro)

**ORION PRESS IMPEX 2000 S.R.L.**, P.O. Box 77-19, sector 3, București, România,  
Tel./Fax 4021-610 67 65, 4021-210 67 87; E-mail: [office@orionpress.ro](mailto:office@orionpress.ro)

**S.C. MANPRES DISTRIBUTION S.R.L.**, Piața Presei Libere, nr. 1, Corp B, Etaj 3,  
Cam. 301-302, sector 1, București, Tel.: 4021 314 63 39, fax: 4021 314 63 39,  
E-mail: [abonamente@manpres.ro](mailto:abonamente@manpres.ro), [office@manpres.ro](mailto:office@manpres.ro), [www.manpres.ro](http://www.manpres.ro)

**DEREXCOM S.R.L.**: E-mail: [derec\\_com@yahoo.com](mailto:derec_com@yahoo.com)

Les manuscrits, les livres et les revues proposés en échange, ainsi que toute correspondance seront envoyés à la rédaction: 010071 București, 125 Calea Victoriei, tél. (40-21) 212 86 29.

**Cette revue est parue à l'aide financière du Fond Récurrent  
des Donataires de l'Académie Roumaine**

© 2017, EDITURA ACADEMIEI ROMÂNE

[www.ear.ro](http://www.ear.ro)

**ISSN 0556-8072**

491266

TOME LIV  
N<sup>os</sup> 1–4  
Janvier–Décembre  
2015



R E V U E  
ROUMAINE  
D'HISTOIRE

## SOMMAIRE

### MAGIE ET CONFESSIONS

- MARIUS EPPÉL, *Approches théoriques du phénomène magique dans les espaces ruraux transylvain et français* ..... 3  
BOGDAN-PETRU MALEON, *The Observance of the Confessional Identity of the Moldavian Catholic Population in the 16<sup>th</sup>–17<sup>th</sup> Centuries* ..... 21

### CORRESPONDANCE FRANCO-ROUMAINE BCU Cluj / Central University Library Cluj

- MATEI CAZACU, *Huit lettres de Georges Bengesco à Alfred Dumaine (1893–1921)* ..... 33

### PSYCHOLOGIE DES ROUMAINS

- DANIEL DAVID, *The Birth Process of the Monographic Book: The Psychologie of the Romanian People. The Psychological Profile of the Romanians. The Challenge of Constantin Rădulescu-Motru* ..... 49

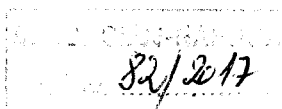
### LES BALKANS ENTRE LES ALLIANCES AU DÉBUT DU XX<sup>e</sup> SIÈCLE

- DANIÉLA BUȘĂ, *Alliance and the Competition for the Balkans at the beginning of the 20<sup>th</sup> Century* ..... 59

### HISTORIOGRAPHIE

- PAUL E. MICHELSON, *Pompiliu Teodor (1930–2001) and Modern Romanian Historiography* .... 69

Rev. Roum. d'Hist., LIV, 1–4, p. 1–108, Bucarest, 2015



**Comptes rendus et notes de lecture**

CLAUDIA SEPTIMIA SABAU, „Și ne-au făcut din grăniceri țărani...”. <i>Mentalități Colective în satele năsăudene foste grănicerești în a doua jumătate a secolului al XIX-lea</i> (De gardes-frontières, ils nous ont fait devenir paysans”. <i>Mentalités collectives dans les anciens villages de gardes-frontières de Năsăud pendant la seconde moitié du XIX<sup>e</sup> siècle</i> ), Cluj-Napoca, Editura Mega. 2015, 347 p. (Ioan Bolovan).....	95
RALUCA ALEXANDRESCU, <i>Difficiles modernités. Rythmes et régimes conceptuels de la démocratie dans la pensée politique roumaine au XIX<sup>e</sup> siècle</i> , București, Editura Universității din București, 2015 (Alin Ciupală).....	96
FERAS KRIMSTI, <i>Die Unruhen von 1850 von Aleppo- Gewalt im urbanen Raum</i> , Band Nr. 33, Studien des Modernen Orient, hrgs. Von Ulrike Freitag, Berlin, Klaus Schwarz Verlag, 1. Auflage 2014 (Cristina Dogaru).....	98
IOANA ELENA IGNAT KISANOVICI, <i>Participare și mobilizare în Transilvania în Primul Război Mondial</i> (Participation et mobilisation en Transylvanie pendant la Première Guerre mondiale), Académie Roumaine, Centre d'Études Transylvaines, Cluj-Napoca, 2016, 206 p. (Ana Victoria Sima).....	101
FRANCESCO GUIDA, SILVIA TERZI (éditeurs), <i>Invito al viaggio in Romania: fragmenti di cultura, geografia e storia immagini luoghi raccontati</i> , Roma Tre-Press, Rome, 2015, 156 p. (Iulia-Dorina Stanciu).....	104

**APPROCHES THÉORIQUES  
DU PHÉNOMÈNE MAGIQUE  
DANS LES ESPACES RURAUX TRANSYLVAIN ET FRANÇAIS**

MARIUS EPEL

*Introduction*

Fascinant par sa nature complexe qui suppose une approche multidisciplinaire, le phénomène magique a attiré au fil du temps l'attention de nombreux spécialistes provenant des domaines de recherche les plus divers. Les directions méthodologiques que ces chercheurs ont suivies sont tout aussi variées. Certaines se sont concentrées sur la compréhension générale du phénomène, tandis que d'autres ont scruté ses tréfonds, en le corrélant aux aspects adjacents comme la vie familiale, quotidienne, le sentiment religieux, l'imaginaire. Au fil du temps, on a vu s'imposer l'idée que le phénomène magique peut être mieux compris si étudié par paliers étendus et différents sur le plan de l'espace géographique. En tenant compte de ces raisons scientifiques et de recherche, notre étude se propose de surprendre, par une approche historiographique, la manière dans laquelle l'espace familial rural en Europe continue de représenter la zone de rencontre des rituels chrétiens et magiques.

*Délimitation géographique*

Les zones géographiques que nous avons choisies sont la Transylvanie (en Roumanie) et le Sud de la France (les régions de la zone du Sud-ouest: l'Aquitaine, Midi-Pyrénées, le Limousin et les régions méditerranéennes: Languedoc-Roussillon, Provence-Alpes-Côte d'Azur). La famille transylvaine, de même que la famille française du Sud de la France, est essentiellement chrétienne et a recouru à l'Église pendant les moments les plus importants de la vie de ses membres – naissance, mariage, mort, aussi que pendant d'autres moments faisant partie de l'existence quotidienne. Dans le cadre des mêmes familles ont lieu toujours des rituels magiques de protection et pour attirer le bien-être matériel et familial. On ne peut arriver à une conclusion générale concernant la manière dans laquelle ces deux types de rituels apparemment antagoniques cohabitent encore dans l'intimité de la famille qu'en comparant les deux types de sociétés rurales. Dans les recherches préalables à cette analyse nous avons observé le nombre important de similarités entre la société rurale roumaine et française (le caractère fermé et traditionaliste des villages, le degré accru de religiosité, la prédominance de l'endogamie en tant que

stratégie maritale, l'importance de l'oralité en tant que moyen de transmission des traditions, des rituels, de même que la disparition, dans les deux zones rurales, des veillées, en tant que manifestations absolues de l'oralité), mais il y a aussi des différences (le village transylvain présente une dominante orthodoxe, tandis que le village français est notamment catholique – tout en prenant en compte les anciennes régions protestantes et le fait que la plupart des familles musulmanes se soient établies surtout dans les villes; le pourcentage de coexistence dans le même cadre familial de trois, très rarement de quatre générations est plus important dans l'espace transylvain que dans le sud de la France, le processus de modernisation, d'urbanisation, est plus présent dans le Sud de la France<sup>1</sup> qu'en Transylvanie, le degré de conservation différenciée des rituels magiques). Toutes ces similarités et différences imposent à notre approche l'utilisation de l'analyse comparatiste afin de formuler des conclusions pertinentes. Nous avons fixé comme date de début de l'intervalle de notre recherche la période d'après la Première Guerre mondiale, à cause des transformations importantes sur les plans social et politique (Transylvanie s'unit à la Roumanie le 1<sup>er</sup> Décembre 1918), économique, qui ont influencé, parmi d'autres aspects, le rythme de croissance de la population<sup>2</sup>, mais aussi les rapports de celle-ci à la religion et au christianisme.

### *Approches théoriques*

BCU Cluj / Central University Library Cluj

Les premières recherches d'envergure sur les manifestations religieuses préchrétiennes ont été faites même avant la deuxième moitié du XIX<sup>e</sup> siècle par Edward Burnett Tylor, qui a essayé d'expliquer dans *Primitive culture* (1871) que l'animisme est la vraie religion naturelle et qu'il constitue le fondement des systèmes religieux ultérieurs<sup>3</sup>. Le successeur principal de Tylor a été James George Frazer qui a contribué au développement de l'anthropologie moderne et s'est remarqué par son ouvrage *The Golden Bough* (1890). En examinant les ressemblances entre les croyances magiques et religieuses sur les différents points du globe terrestre, Frazer a découvert les deux lois sur lesquelles se fonde la magie: *la loi de la similitude*, selon laquelle le magicien considère pouvoir provoquer tout effet désiré en l'imitant tout simplement, et *la loi du contact ou de la contagion*, qui assure le même magicien que, quoi qu'il fasse d'un objet matériel, son action aura aussi effet sur la personne qui a été à un moment donné en contact avec l'objet<sup>4</sup>. Le sociologue Émile Durkheim s'est intéressé aussi au sujet de la magie, sa théorie affirme qu'on ne peut pas faire une séparation rigoureuse entre magie et religion. En soulignant

<sup>1</sup> Ioan Bolovan, *Transilvania între Revoluția de la 1848 și Unirea de la 1918. Contribuții demografice*, Cluj-Napoca, 2000, pp. 77–85.

<sup>2</sup> Massimo Livi Bacci, *Populația în istoria Europei*, Iași, 2003, pp.191–192.

<sup>3</sup> Michael Lambek (éd.), *A reader in the Anthropology of Religion*, second edition, Blackwell Publishing Ltd, 2008, pp. 25–33.

<sup>4</sup> George Frazer, *Le Rameau d'Or*, Paris, 1981, pp. 41–42.

les similarités sur le plan des croyances et des cérémonies, il a montré qu'il est impossible que celles-ci soient définies séparément<sup>5</sup>. Tout comme la religion, la magie a ses propres formes de manifestation, telles les cérémonies, les sacrifices, les invocations, les danses, les chants. Ensuite, la nature des êtres surnaturels que le magicien invoque est, le plus souvent, la même qui se rencontre dans les prières et les actes officiés par les prêtres des différentes religions. Des affirmations de Durkheim, nous pouvons conclure même au fait que la magie offre des espaces généreux de manifestation aux énergies de chaque dieu – vu que les magiciens sollicitent autant l'assistance des dieux appartenant aux religions anciennes qu'aux dieux appartenant aux nouvelles religions. La magie a conscience de l'existence de toutes les divinités et, de ce point de vue, en ce qui concerne ceux qui la pratiquent, une déité est au-dessus de toutes les perceptions humaines sur le divin et des dogmes d'une ou d'autre religion. Hécate et Diane ont la même importance dans la magie que la Sainte Vierge. Autrement dit, une fois qu'une divinité est née, elle reçoit la même importance que les autres. Les déités sont perçues par la magie comme des expressions de la même énergie créatrice et leur hiérarchisation est évitée. Les démons y compris, dans cette clé interprétative, ils ne représentent pour la magie autre chose que des divinités qui les aident dans leurs pratiques. Bien que leur invocation soit entourée d'interdictions, les démons ne sont pas vus comme des dieux déchus, tels qu'ils sont présentés, notamment, dans le christianisme. Durkheim relève par cela le caractère religieux du diable à la suite du fait que lui et l'enfer dont il est le maître sont des accessoires indispensables au christianisme<sup>6</sup>.

Une approche d'autant plus complexe de la magie a été celle de Marcel Mauss et d'Henri Hubert. Ils ont expliqué le phénomène magique en s'appuyant sur des textes anciens aussi que sur des observations sur terrain. Afin de donner une définition à la magie, Mauss et Hubert ne se contentent pas de dénommer tous les faits ainsi désignés par ceux qui y assistent, car, dans ce genre de cas, l'élément subjectif précède l'élément scientifique. Par conséquent, des actes magiques sont uniquement ceux qui sont perçus en tant que tels par la société entière et non seulement par une de ses parties. Également, la tradition a une fonction importante dans la définition d'un acte magique. Peuvent être considérés magiques uniquement les actes qui se répètent, car leur efficacité a été vérifiée à travers le temps par la communauté<sup>7</sup>. Ils font une distinction importante entre un rituel religieux et un rituel magique. Si le premier est officié en plein jour, à la vue de tous, pouvant même être appris par tous les paroissiens, le deuxième est officié pendant la nuit, en cachette. La discrétion est une des caractéristiques essentielles des rituels magiques, ce qui peut être observé quand un magicien accomplit un désenvoûtement à la demande de quelqu'un. Ses paroles sont à peine comprises, chuchotées, tandis que ses gestes sont faites à la dérobée. Par sa nature-même, la magie s'ouvre à ceux qui sont disposés à accepter de vivre dans le

<sup>5</sup> Émile Durkheim, *Les formes élémentaires de la vie religieuse*, Paris, 2013 [1960], pp. 58–59.

<sup>6</sup> *Ibidem*.

<sup>7</sup> Marcel Mauss, Henri Hubert, *Teoria generală a magiei*, Iași, 1996, p. 26.

secret et d'accepter l'anonymat. Le travail des magiciens est et n'est pas, a été et n'a pas été, car toujours voilé par le mystère, de même que l'officiant de l'acte. Une autre précision apportée au sujet par Mauss et Hubert est que cet acte ne fait pas partie des cultes, car sa pratique n'est pas prescrite et officielle, comme la pratique religieuse. En fin de compte, selon les auteurs, est magique „tout rituel qui ne fait pas partie d'un culte organisé, rite privé, secret, mystérieux et tendant comme limite vers un rite prohibé »<sup>8</sup>.

Mauss et Hubert, à part d'autres explications théoriques, exposent des détails sur les termes qui appartiennent au phénomène magique, mais essaient aussi de pénétrer la psychologie du praticien. La magie est vue en tant que partie de l'équation religion-science, tandis que Mauss et Hubert insistent sur ce qui séparent les premières deux: la religion tend vers l'abstract, vers la métaphysique par la création des images idéales, tandis que la magie tend vers le concret, dépassant la vie mystique d'où elle puise ses forces pour plonger dans la vie laïque, qu'elle sert<sup>9</sup>. L'autre partie de l'équation, la relation entre la magie et la science, est expliquée par Claude Lévi-Strauss par ce que la première postule un déterminisme global et intégral, tandis que l'autre opère en différenciant les niveaux, dont certains admettent uniquement des formes de déterminisme, considérées inapplicables aux autres niveaux<sup>10</sup>. Ses recherches sur les peuples primitifs ont mis en évidence que le facteur *croyance* joue un rôle important dans la viabilité de l'acte magique. La croyance doit nécessairement être partagée à la fois par trois entités: le sorcier, le malade ou la victime des envoûtements et par l'opinion collective qui forme une sorte de champ gravitationnel à l'intérieur duquel se définissent les relations entre le sorcier et ceux sur qui il agit par les ensorcellements<sup>11</sup>. Ses observations sont acceptées aussi par l'ethnologue Ernesto de Martino. Ses recherches sur la magie au Sud de l'Italie ont révélé qu'elle ne consiste seulement de résidus archaïques tombés dans la désuétude, mais aussi des accents spécifiques au catholicisme méridional<sup>12</sup>.

La complexité du sujet a attiré, au long du siècle dernier, toute une série de spécialistes, la majorité, que ce soit des anthropologues, des ethnologues, ethnographes, sociologues, historiens ou des folkloristes, ont mis en évidence la persistance et la cohabitation des rituels magiques avec les rituels chrétiens dans le cadre des communautés rurales, respectivement de la famille. Carlo Ginzburg a confirmé dans ses ouvrages l'hypothèse que, parallèlement au christianisme officiel, une série de comportements se sont perpétués, des réminiscences des anciens cultes agraires, chamaniques et qui exercent leur influence jusqu'à présent<sup>13</sup>. Une autre hypothèse de Ginzburg concerne les sorciers *benandanti*, identifiés dans le Frioul, en Italie. Ceux-ci prétendaient d'annuler, par l'intermédiaire de leurs rituels, les actions des

<sup>8</sup> *Ibidem*, pp. 26–27.

<sup>9</sup> *Ibidem*, p. 177.

<sup>10</sup> Claude Lévi-Strauss, *La pensée sauvage*, Paris, 1962, p. 19.

<sup>11</sup> Idem, *Anthropologie structurale*, Paris, 1974, p. 184.

<sup>12</sup> Ernesto de Martino, *Italie du sud et magie*, vol. 2, Paris, 1999, pp. 11–22.

<sup>13</sup> Carlo Ginzburg, *Istorie nocturnă: o interpretare a sabatului*, Iași, 1996, pp. 6–16.



sorciers maléfiques. Selon cette hypothèse, la synonymie entre les *benandanti* et la sorcellerie a été imposée par l'Inquisition, par la modification progressive d'un culte agraire<sup>14</sup>. À la différence de l'Occident, où l'Église Catholique romaine a exercé un contrôle rigide sur les manifestations magiques, à l'Est de l'Europe, l'Église Orthodoxe n'ayant pas une institution analogue à l'Inquisition, il n'a pas eu lieu une persécution systématique des personnes qui pratiquaient des rituels qui ne respectaient pas les règles de l'Église. L'observation appartient à Mircea Eliade, qui insistait sur la nécessité d'avoir une approche multidisciplinaire du sujet de la magie<sup>15</sup>. Dans son analyse de la sorcellerie européenne, Eliade met en relief l'importance de la langue roumaine dans la compréhension du phénomène. Par le fait qu'il s'est développé directement à partir du latin vulgaire tel que parlé dans la région de Dacie et qu'il n'a pas été influencé pendant le Moyen Âge par le latin scolastique, le roumain a conservé des termes plus proches de ceux utilisés initialement dans la mythologie romaine pour définir les actions magiques et leurs initiateurs. Eliade exemplifie sa théorie à l'aide d'une série de termes, dont fait partie *striga*, le mot latin pour sorcière. Avec le temps, *striga* est devenue *strigoï* ou sorcier<sup>16</sup>. Quant aux *strigoï*, le folklore roumain les identifie comme étant ces personnes qui sont nées « avec la coiffe », gardent sur leur tête une partie de la membrane fœtale. Au delà des présupposés pouvoirs surnaturels que la coiffe offre à ceux qui la portent, Eliade rappelle quelques traits généraux des *strigoï*. Dans le folklore roumain, au nom des *strigoï* sont associés plusieurs malheurs auxquelles se confrontent la famille et la communauté : des épidémies qui affectent les hommes ou les animaux, des perturbations climatiques, en d'autres mots l'inversion de l'ordre naturel. Les confrontations violentes entre les *strigoï* ont lieu de façon périodique dans un endroit neutre, aux confins de la communauté. La signification et l'objet de ces combats n'est pas tout à fait connu, mais Eliade le met en parallèle avec les *benandanti*. Pourtant, ces derniers luttèrent contre leurs rivaux, les *stregoni* ou *streghe*, à l'encontre des *strigoï* roumains qui se battent entre eux, après quoi ils font la paix et retournent chez eux, sans rien se rappeler de tout ce qui s'est passé. Selon Eliade, « les sorciers roumains illustrent l'authenticité d'un schéma préchrétien fondé sur des voyages oniriques et un combat rituel extatique, schéma attesté dans bien des régions d'Europe »<sup>17</sup>.

La conception d'Eliade, selon laquelle le problème du magique est tant complexe que, certainement, il ne peut pas être expliqué qu'à l'aide d'autres disciplines comme le folklore, l'ethnologie, la sociologie, la psychologie et l'histoire des religions<sup>18</sup>, a aussi été adoptée par Marc Augé. Il a expliqué les points manquants aux recherches

<sup>14</sup> Idem, *Les batailles nocturnes. Sorcellerie et rituels agraires aux XVI<sup>e</sup> et XVII<sup>e</sup> siècles*, Paris, 2010.

<sup>15</sup> Mircea Eliade, *Occultisme, sorcellerie et modes culturelles*, Paris, 1978, pp. 105–107.

<sup>16</sup> En Transylvanie, le mot *striga/strâga* est toujours utilisé, sauf que son utilisation est limitée à une action précise des sorcières, voire tirer le lait des vaches. Le terme *strâga* a comme synonyme dans l'espace transylvain le mot *bosorca*, d'après l'hongrois *boszorka*, qui a la même signification – le vol du lait directement des vaches par des méthodes spécifiques.

<sup>17</sup> *Ibidem*, p. 107.

<sup>18</sup> *Ibidem*, p. 96.

sur la magie qui se construisent d'une seule discipline et il milite pour une approche multidisciplinaire du sujet. Assujettis au document en tant que seule réalité empirique du phénomène, les historiens tendent à se cramponner dans leurs recherches sur la sorcellerie aux époques qui offrent une pléiade de documents à ce thème. Puisqu'il s'agit en général des documents qui reflètent l'attitude de l'Église et de l'Inquisition, la réalité offerte par celles-ci peuvent mener les historiens vers une perception limitée, unilatérale de la sorcellerie. Quelques-uns parmi eux, dont Carlo Ginzburg et Julio Caro Baroja, ont essayé de discerner par delà des faits présentés dans les sources documentaires et d'expliquer la sorcellerie en faisant appel à un système de pensée antérieur aux enquêtes inquisitoriales, système qui renvoie aux rituels antiques de fécondité et de fertilité. À l'opposé des historiens, Marc Augé affirme que les ethnologues ont un avantage ambigu, car ils étudient la contemporanéité. Parce qu'ils proviennent des cultures différentes, les ethnologues deviennent captifs des incertitudes de leurs propres traditions culturelles. La sorcellerie européenne telle qu'exposée dans les documents médiévaux datant de la période de l'Inquisition n'a rien en commun avec la sorcellerie présentée notamment par Jeanne Favret-Saada pour le pays de Bocage dans le nord de la France<sup>19</sup>, ni à celle des régions du monde où la sorcellerie prend une forme officielle. Une collaboration des historiens avec les ethnologues serait idéale pour fournir une explication complexe du phénomène<sup>20</sup>. Cet aspect a aussi été mis en évidence lors d'un entretien qui a eu lieu en 1970 entre Marc Soriano et Jacques Le Goff. Une de leurs conclusions a été que, afin de quantifier en quelle mesure persistent des formes de la pensée magique dans l'univers familial, de quelle façon « l'homme des cavernes » vit avec « l'homme du XX<sup>e</sup> siècle », il est nécessaire de mettre en application une méthodologie variée, qui provient de plusieurs disciplines appartenant aux sciences sociales et historiques<sup>21</sup>. Par conséquent, selon Julio Caro Baroja, l'aspect théologique ne devrait pas manquer non plus à de telles démarches, la religion tant que la sorcellerie dépendant dans une grande mesure de la partie subjective, respectivement de la croyance. Le rôle de la croyance dans la sorcellerie est complexe et difficile à expliquer à la fois, à cause des problèmes concernant la véridicité ou la fausseté de certains documents. Baroja apporte des éclaircissements sur la croyance active et la croyance passive qui existent au sujet de la sorcellerie. La première s'identifie à ce que les sorciers croient en ce qui sont eux-mêmes concernés, respectivement la possibilité de réaliser des actes magiques, des incantations bénéfiques ou maléfiques tout étant protégés par des déités comme Diane; Hécate, Holda, Bensozia. Le deuxième type de croyance reflète l'image commune sur les sorciers: la possibilité des réaliser des actes maléfiques parmi les adeptes du culte du diable, de la démonolâtrie. Certainement l'approche du phénomène de la magie par les théologiens

<sup>19</sup> Il s'agit de Jeanne Favret-Saada, *Les mots, la mort, les sorts*, Paris, 1977.

<sup>20</sup> Marc Augé, *Religie și antropologie*, București, 1995, pp. 92–95.

<sup>21</sup> Emmanuel Le Roy Ladurie, André Burguière, Jacques Le Goff, Daniel Soriano, *Les Contes de Perrault*, in *Annales. Économies, Sociétés, Civilisations*, 25<sup>e</sup> année, no. 3, 1970, pp. 633–653.

mènera inévitablement à une présentation unilatérale, réduite à la défense de la foi chrétienne officielle et à la protection de l'intégrité du dogme. À cet égard, Baroja donne l'exemple de deux théologiens du siècle passé, Isidore Bertrand<sup>22</sup> et André Godard<sup>23</sup> qui se sont évertués à prouver la présence du démon dans une infinité de cultes et de rites aussi que la réalité de l'invocation des pouvoirs infernaux et que la démonolâtrie est un fait constant, dominant aussi en Europe que sur d'autres continents<sup>24</sup>. En fait, comme l'affirmait Jean-Pierre Piniès, l'Église a trouvé, au fil de temps, des alliés dans le rationalisme et dans l'empirisme scientifique qui l'aident dans ses efforts de se débarrasser de ces formes anciennes de croyance<sup>25</sup>. L'avis de Baroja est que le chercheur qui vise à une compréhension globale de la sorcellerie ne doit pas tenir compte tant des théories des théologiens que des situations concrètes que les sociétés ont traversées, c'est-à-dire des périodes difficiles, marquées par la guerre ou par les épidémies et des caractéristiques structurelles spécifiques à une culture qui croit à la magie<sup>26</sup>.

Longtemps les croyances populaires magiques ont été perçues, selon Nicole Belmont, comme des superstitions, comme des erreurs caractéristiques au commun et au vulgaire ou comme des résidus archaïques qui ont survécu aux modes de pensée primitive. Si l'Église a été la première à combattre ces erreurs, le deuxième aspect mentionné a constitué une des préoccupations permanentes des folkloristes. Belmont fait une observation importante quant à la perception que l'on avait des croyances magiques du peuple, plus précisément que, à partir de la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, a été introduite dans la recherche l'idée conformément à laquelle « le populaire vit parallèlement au savant: [...] la mentalité populaire coexiste avec la civilisation, elles sont même en rapport d'opposition et de complémentarité ». Théoriquement, selon les affirmations de Belmont, il est incontestable que ces croyances sont un héritage des époques révolues, transmises d'une génération à l'autre<sup>27</sup>.

La conception selon laquelle le monde rural de la fin du Moyen Âge et jusqu'à l'aube des temps modernes s'est conservé dans une stabilité remarquable et que la révolution agricole, de pair avec les transformations urbaines, n'ont pas modifié les structures profondes se retrouve aussi chez Robert Muchembled. À la suite des recherches qu'il a entreprises, il a pu remarquer que l'univers rural a suivi ses propres règles de survie, des règles que cet univers s'est construites depuis des temps anciens. Les habitants des villages cherchent tous les jours à se protéger par un complexe de rituels. Autrement dit, chacun d'entre eux est « un peu sorcier » lorsqu'il tente d'éloigner par la magie les menaces et d'attirer la richesse ou l'amour<sup>28</sup>. En Italie, il y a une situation similaire. Vittorio Dini adhère à l'idée de l'inertie du rural; en

<sup>22</sup> I. Bertrand, *La sorcellerie*, Paris, 1912.

<sup>23</sup> André Godard, *La piété antique*, Paris, 1925.

<sup>24</sup> Julio Caro Baroja, *Les sorcières et leur monde*, Paris, 1972, pp. 270–271.

<sup>25</sup> Jean-Pierre Piniès, *Croyances populaires des pays d'Oc*, Marseille, 1984, p. 9.

<sup>26</sup> Julio Caro Baroja, *op. cit.*, p. 16.

<sup>27</sup> Nicole Belmont, *Mythes et croyances dans l'ancienne France*, Paris, 1973, pp. 143–144.

<sup>28</sup> Robert Muchembled, *La sorcière au village (XV<sup>e</sup>–XVIII<sup>e</sup> siècle)*, Paris, 1979, pp. 23–24.

tant que forme de conservation non altérée des traditions magiques et populaires, telle qu'exprimée par Muchembled. Dans l'Arezzo, par exemple, malgré un taux élevé d'alphabétisation, malgré l'urbanisation et la modernisation, l'héritage magique et religieux, spécifique à la société agraire-pastorale, est demeuré intact. Même plus, elle a été transmise aux générations plus jeunes. Ainsi on explique pourquoi les personnes appartenant à la deuxième génération en ville, qui n'ont eu aucun contact avec l'agriculture ou avec le symbolisme qui y est associé, sont porteuses de ces croyances et traditions magiques<sup>29</sup>. Naturellement, les exemples pourraient continuer, car les traditions magiques et religieuses préchrétiennes se sont conservées dans l'espace rural partout en Europe.

Dans le même esprit, nous reproduisons les observations d'Antoaneta Olteanu concernant les traditions magiques, surtout relativement au monde slave. De ses affirmations nous retenons que, à la différence de l'Occident, où les maléfices étaient commis presque exclusivement dans la présence d'un sorcier « autorisé » sous l'attentive surveillance du diable, l'Est connaît une libéralisation plus visible des pratiques magiques. En général, les sortilèges peuvent être accomplis par toute personne qui ait des connaissances minimales des textes qui doivent être récités et des outils, des objets à utiliser avec l'incantation. Les sorciers sont appelés aussi *solomonari*, car dans ces parties de l'Europe a pris racine l'idée que les sorciers sont les gardiens et les continuateurs de la tradition magique qui a commencé avec le roi Salomon. Il est considéré le maître de tous ceux qui ont été mystiquement choisis et ont le pouvoir d'établir la connexion entre le visible et l'invisible, du physique et du sensible<sup>30</sup>. La naissance est vue comme le moment zéro pour un enfant prédestiné à la sorcellerie. Les enfants de ce genre sont nés avec une « coiffe » sur la tête et lorsque la membrane est enlevée, la sage femme a le pouvoir de désigner l'enfant comme maître de quelque chose (argent, pouvoir, beauté etc.) Chez les Ukrainiens et chez les Serbes il y a la croyance que ceux qui naissent le samedi sont capables de voir les esprits et de se battre avec les démons. En général, dans le cas des peuples slaves, on fait la différence entre ceux qui sont sorciers « dès leur naissance » et ceux qui sont initiés ultérieurement. Les premiers seront toujours plus forts que les autres, parce qu'ils ont été choisis par une volonté supérieure à la volonté humaine<sup>31</sup>.

Tout au long du siècle passé, les spécialistes ont essayé de trouver des explications empiriques des causes qui se trouvent à la base de la conservation dans le temps de la magie et de son transfert intergénérationnel. Marcelle Bouteiller identifie la crainte et la lutte pour la subsistance comme causes de la survie des pratiques magiques et des diverses convictions gardées en secret jusqu'à nos jours. Dans une communauté isolée, qui survit de l'agriculture, le sorcier inspire au

<sup>29</sup> Vittorio Dini, *Attualità delle categorie magiche (tipiche della cultura agropastorale) nei valori-atteggiamenti e nei sistemi sicurezza-dipendenza*, in Luigi Berzano, Vittorio Dini, Maria Immacolata Macioti, Enzo Pace (ed.), *Maghi e magie nell'Italia di oggi*, Firenze, 1991, pp. 90–92.

<sup>30</sup> Antoaneta Olteanu, *Școala de solomonie. Divinație și vrăjitorie în context comparat*, București, 1999, p. 13.

<sup>31</sup> *Ibidem*, pp. 117–126.

paysan de la confiance, il est quelqu'un qui lutte à côté du paysan, pour la continuation de la lignée familiale, pour la santé et le bien-être. En deçà de cette cause générale, Bouteiller identifie d'autres facteurs qui ont contribué à la conservation des pratiques magiques: le caractère particulièrement fermé et traditionnaliste de la communauté paysanne, les contacts peu nombreux entre les communautés, l'endogamie, la coexistence dans une même famille de jusqu'à quatre générations, aussi que l'importance hors du commun de la tradition orale<sup>32</sup>. Un exemple concret qui vient à l'appui des affirmations de Bouteiller est la recherche effectuée par Jeanne Favret-Saada dans le pays de Bocage et qui lui permet d'expliquer la mentalité rurale relativement à ces pratiques. En recourant aussi à la psychologie, elle analyse, d'une manière très détaillée et complexe, le fonctionnement d'un ensorcellement et comment celui-ci est transmis vers les personnes, la famille et le foyer<sup>33</sup>. Semblablement, Dominique Camus a ouvert un chantier de travail pour la zone Bretagne. Ses recherches se sont fondées sur un échantillon de dix-huit sorciers, dont quatre femmes. Partant des interviews qu'il leur a pris, il a essayé à reconstituer quelques aspects essentiels sur le moyen de transmission des pouvoirs magiques, les catégories socioprofessionnelles ayant une prédisposition pour la pratique de la sorcellerie, les origines sociales des pratiquants, aussi que leur origine sociale<sup>34</sup>. Ses informations sont extrêmement précieuses, surtout par ce qu'elles redonnent de l'actualité au phénomène de la sorcellerie. Camus étale devant le lecteur des détails sur la manière d'entreprendre un ensorcellement et sur son fonctionnement dans les divers buts exigés par les clients, en présentant plusieurs exemples révélateurs. L'intérêt de ces exemples réside autant dans leur inédit, notamment la manière utilisée pour évoquer le diable chaque jour de la semaine, que dans l'analyse faite par Camus en marge de ces données et des mentalités du sorcier et des personnes impliquées dans l'acte magique<sup>35</sup>.

À la différence de Camus, qui se concentre surtout sur la forme savante de la magie, Gheorghe Pavelescu, dans sa recherche sur le phénomène magique en Transylvanie, met en évidence les formes de la magie populaire. Il rappelle la richesse de la terminologie roumaine relativement aux actions magiques. Il suffit de mentionner que la langue roumaine contient plusieurs synonymes uniquement pour dénommer l'incantation magique et son action: des désenvoûtements, des ensorcellements, des charmes, des dégagements etc. Il met en relief que *descântec* (désenvoûtement), mot d'origine latine, et *vrajă* (ensorcellement), d'origine slave, et *farmec* (charme), ayant une origine grecque, expriment la même chose. Quand même, nous précisons que le dégagement et le désenvoûtement représentent la sorcellerie défensive, tandis que les ensorcellements et les charmes, la sorcellerie

<sup>32</sup> Marcelle Bouteiller, *Sorciers et jeteurs de sorts. Enquêtes, témoignages et procès de sorcellerie du 16<sup>ème</sup> au 20<sup>ème</sup> siècle en Berry, Nivernais et Sologne*, Paris, 1958, pp. 212–213.

<sup>33</sup> Jeanne Favret-Saada, *Les mots, la mort, les sorts*, Paris, 1977, pp. 253–281.

<sup>34</sup> Dominique Camus, *Pouvoirs sorciers. Enquête sur les pratiques actuelles de sorcellerie*, Paris, 1988, pp. 29–35.

<sup>35</sup> *Ibidem*, pp. 177–185.

offensive. Selon Pavelescu, le terme *vrajă* désigne toute action ayant un but pratique conforme aux pratiques magiques, tandis que *descântec* est l'ensorcellement par la formule orale, ou par des incantations, qui sont souvent combinées aux ensorcellements<sup>36</sup>. La définition que Pavelescu donne aux ensorcellements est à retenir: « On oppose aussi la notion d'ensorcellement aux croyances magiques ou aux superstitions, des éléments psychiques ayant un contenu intellectuel-affectif, par lesquelles il est défendu ou il est recommandé de réaliser une certaine action et même aux pratiques magiques où, parmi les éléments intellectuels et affectifs, intervient une action réduite, mais qui forment ensemble un bien commun de tout le village. En réalité, les ensorcellements constituent une technique individuelle, appartenant uniquement à certains membres du groupe social, à la classe des sorciers qui s'érige dans une sorte d'élite de la mentalité magique. De notre point de vue, les sorciers ne sont que des représentants de la mentalité rurale qui vivent avec plus d'intensité et d'authenticité la vision magique du monde. Ils connaissent plus sur les secrets de ce monde, qui est organisé, dans leur conception, sur les fondements des principes magiques et ils cherchent à les utiliser, en les mettant au service de l'homme. L'opération est d'une certaine manière identique à la démarche du spécialiste dans une science positive, qui, en découvrant les lois physiques de la nature, essaie de la maîtriser<sup>37</sup>.

Sur la condition du sorcier transylvain sous le régime communiste écrit Aurora Liiceanu. Son livre, une première en Roumanie, est une étude de cas sur la sorcière Anuța Herbel du village Vadu Izei, dans le pays de Maramureș, en relatant son existence dramatique. L'histoire de la vie de la sorcière offre à l'auteur le prétexte pour une reconstruction dans son entièreté de l'univers rural pendant la période communiste. Dans un monde où l'identité de l'individu devait rentrer dans les normes promues par la nouvelle réalité politique, plusieurs sorciers ont choisi de mener une vie double, pratiquant secrètement l'art de leur métier. Anuța s'est conformée à ce nouveau mode de vie, jusqu'à un moment donné, quand à cause de la notoriété qu'elle avait acquise, elle est arrivée à être acceptée et sollicitée même par certains dirigeants du Parti Communiste. Les relations sur la sorcière Anuța cueillies par Aurora Liiceanu sont contradictoires. Elles reflètent l'image d'une Anuța solidaire, ayant un certain complexe social et familial, qui a trouvé son refuge dans les plaisirs immédiats de la vie. Son naturel dans la réalisation de ses ensorcellements est impressionnant, car elle tenait compte des cycles temporels, des jours où il est exigé de faire tel ou tel geste magique<sup>38</sup>. La fin dramatique d'Anuța renvoie à la condition du génie qui se sacrifie de façon mystique pour le monde, sa vie exprimant par conséquent « la relation rarement rencontrée entre le concret et le devenir anonyme »<sup>39</sup>.

<sup>36</sup> Gheorghe Pavelescu, *Magia la români. Studii și cercetări despre magie, descântece și mană*, București, 1998, pp. 41–42.

<sup>37</sup> *Ibidem*, p. 42.

<sup>38</sup> Aurora Liiceanu, *Povestea unei vrăjitoare*, București, 1996, pp. 52–96.

<sup>39</sup> *Ibidem*, p. 9 (n.tr.).

Quant à la période communiste en Roumanie, il faut noter que les recherches officielles sur le phénomène magique y ont été interrompues, à force de ne plus s'encadrer dans la nouvelle orientation sociologique. Même dans cette situation, les recherches ont continué dans la clandestinité, cachées derrière d'autres préoccupations scientifiques. Le seul livre sur la sorcellerie qui a paru dans la Roumanie communiste a été de Gheorghe V. Brătescu. Bien qu'il ait un caractère général et plutôt combatif, l'ouvrage en soi a été l'événement éditorial de son temps<sup>40</sup>. Le prix que l'auteur devait payer pour la publication des livres aux sujets sensibles du point de vue du régime était normalement l'insertion au début et à la fin des citations appartenant aux discours de Nicolae Ceaușescu. Dans le cas de ce livre, Brătescu reproduit les mots du secrétaire général du Parti Communiste Roumain affirmant que « l'activité théorique, idéologique, politico-éducative a eu un rôle de grande importance en conférant des armes au parti, à la classe ouvrière et paysanne et à l'intellectualité [...] Cette activité a contribué à élever le niveau général de connaissances des gens du travail, à élargir leur horizon culturel, à former la conscience de l'homme nouveau de notre société ». Juste après cette situation se trouve la conclusion de l'auteur, qui pourrait surprendre de nos jours, mais qui devait nécessairement alors prendre la forme suivante : « Disparue dorénavant définitivement du paysage social roumain, la sorcellerie ne représente qu'un simple objet d'étude »<sup>41</sup>.

Dans le paysage de l'historiographie roumaine, une place de référence est accordée à l'ouvrage de Lucian Blaga sur la pensée magique, présentant une approche multidisciplinaire partant de la philosophie, l'anthropologie et la littérature. Blaga met en relief que l'idée de magie est « l'idée la plus polyvalente de l'esprit humain »<sup>42</sup>. Ses multiples facettes sollicitent donc, un traitement complexe. Des aspects peuvent être expliqués par le recours à une certaine science, tandis que d'autres ne pourraient pas être compris si on les traitait uniquement par l'intermédiaire de cette science-là, sans en faire appel à d'autres. L'idée de magie, affirme Blaga, « doit être regardée sûrement aussi en soi que pour soi, en tant que produit particulier, et totalement *sui generis*, de l'intelligence humaine. Rapportée à l'histoire de l'esprit humain, la pensée magique a un prestige d'ancienneté archaïque, mais sa primordialité ne signifie pas inactualité et obsolescence »<sup>43</sup>. Blaga structure sous la forme d'un hexagone les explications de ce qu'il identifie en tant que fonctions fondamentales de l'idée de magie. Une première fonction est ontologique, conformément à laquelle l'idée de magie correspond à l'appétit pour le mystère, car, située au carrefour entre le mystère et la révélation, elle « joue aussi le rôle de fixateur de l'existence humaine dans l'horizon du mystère ». La fonction cognitive reflète sur ce que l'idée de magie tient lieu d'inconnues multiples et variables. La fonction pragmatique facilite

<sup>40</sup> Gheorghe Brătescu, *Vrăjitoria de-a lungul timpului*, București, 1985.

<sup>41</sup> *Ibidem*, p. 291.

<sup>42</sup> Lucian Blaga, *Despre gândirea magică*, București, 1941, p. 167 (n. tr.).

<sup>43</sup> *Ibidem*.

l'observation des „complexes empiriques”, et son résultat est la connaissance d'une série de règles utiles sur les phénomènes et la nature. La fonction vitale-spirituelle se réfère au fait que l'idée du magique crée un monde favorable à l'âme humaine. La fonction poétique montre que « le magique est un élément auquel elle recourt avec insistance, et, ayant des possibilités exceptionnelles d'être mise en valeur, la grande poésie de tous les temps ». La dernière fonction est la fonction religieuse. Conformément à elle, l'idée du magique se trouve « éthérée » dans l'idée du sacré, en l'absence duquel il est impossible d'envisager la vie religieuse<sup>44</sup>.

Investiguer le phénomène magique s'est avéré une démarche compliquée et complexe, situation ressentie par les historiens dans leur confrontation avec le document écrit qui souvent expose le problème uniquement du point de vue de celui qui l'a rédigé. Par conséquent, la consultation d'autres sources de la même époque devient nécessaire, mais aussi la compréhension de l'espace temporel auquel le document fait référence, dans toute sa complexité sociale, économique et culturelle. Les ethnologues réclament aussi la difficulté de surprendre les croyances magiques dans leur état de matérialité. Étant donné leur nature secrète, l'ethnologue obtient difficilement des relations de la part des personnes qui ont subi un ensorcellement ou des textes des formules et des incantations. Jean-Pierre Piniès souligne la nécessité d'entreprendre une enquête sur le terrain en ce qui concerne l'investigation de la sorcellerie et il offre une série d'indication dans ce sens. En s'appuyant sur l'expérience acquise pendant sa collecte du matériel spécifique en Languedoc, Piniès considère qu'un chercheur, pour son enquête sur le terrain, doit élaborer un questionnaire précis et détaillé, mais pas trop long. Il avertit l'investigateur de ne pas prendre le rôle de son interlocuteur pendant l'entretien et de respecter le rythme de celui dont il reçoit les renseignements. Selon Bernard Traimond, en préalable à la rencontre avec les informateurs, une enquête devrait avoir lieu, pour observer le cadre général de la communauté, l'histoire locale, la disposition des personnes en ce qui concerne le dialogue. Dès le début, il est nécessaire de savoir que chacune des personnes à inclure dans l'interview se rapportera d'une manière différente à tout ce que l'expérience du magique représente. Certains parleront de leur expérience ou peut-être même de leur propre pratique, d'autres seulement par *ouï-dire*<sup>45</sup>. Quoiqu'il y ait des parleurs expansifs capables de reproduire une série d'histoire jusqu'aux détails les plus fins, l'accent est autant mis sur les informateurs passifs, car leur témoignage peut cacher une abondance d'informations. Piniès plaide pour la conservation de l'interview dans sa forme originale, avec des régionalismes, se déclarant contre la mutilation de la parole populaire, respectivement de sa transformation en langue littéraire<sup>46</sup>. Afin d'avoir la perception la plus complète, l'ethnologue doit observer directement la manifestation des rites et des croyances magiques. Il est à retenir,

<sup>44</sup> *Ibidem*, pp. 170–171.

<sup>45</sup> Bernard Traimond, *L'anthropologie appliquée aujourd'hui*, Pessac, 2005, pp. 7–10.

<sup>46</sup> Jean-Pierre Piniès, *Figures de la sorcellerie languedocienne. Brèish, endevinaire, armier*, Paris, 1983, pp. 3–12.



par la suite, que l'oralité joue un rôle essentiel dans leur transmission d'une génération à l'autre. Piniès déplore la disparition de la plupart des « institutions de transfert » dans le cadre des sociétés rurales, c'est-à-dire des « espaces de parole » comme les veillées, l'atelier du forgeron ou les lieux sur la rivière où on lavait le linge<sup>47</sup>.

Une partie importante des textes ayant une valeur ou un symbolisme magique a été encapsulée dans des textes populaires. Les folkloristes et les ethnographes ont constaté l'importance de ces textes et ont mis en route depuis le XIX<sup>e</sup> siècle, d'actions étendues de collecte. Arnold van Gennep rappelait quelques méthodes de recherche qui devaient être utilisées dans la recherche sur le folklore: la méthode de l'observation, la méthode historique, qui comporte d'autres méthodes secondaires comme la critique des sources, la méthode comparatiste appliquée à un phénomène identifié dans deux réalités géographiques différentes<sup>48</sup>. Puisque, sur le plan européen et au fil du temps, a eu lieu une intégration des rituels anciens dans les rituels chrétiens, le processus de séparation est considérablement difficile<sup>49</sup>. Gérard Cholvy se met d'accord avec Arnold van Gennep en ce qui concerne la tortuosité du travail de dépistage des pratiques magiques. Le domaine des « pratiques superstitieuses » est difficilement saisissable au niveau de la documentation courante de l'historien<sup>50</sup>, raison pour laquelle le chercheur doit se servir des outils méthodologiques empruntés de plusieurs disciplines.

Les recherches ethnographiques et autour du folklore pendant les deux derniers siècles ont mis en évidence la richesse du trésor de pratiques et de croyances magiques sur le territoire de la Transylvanie et du Sud de la France. Avec les ouvrages d'Arnold van Gennep, nous mentionnons les volumes qu'Albert Goursaud a consacrés à la zone Haut-Limousin. Il a recueilli des cérémonies et des traditions locales concernant les moments importants sur le trajet de la vie des gens, l'enfance, l'adolescence, le mariage et la mort<sup>51</sup>, mais aussi les croyances des habitants aux êtres fantastiques, au diable, aux enfers. Une partie importante est consacrée à la magie et la médecine populaire, y compris tout ce qui a affaire à la présence dans la société rurale des sorciers, des guérisseurs, des devins, de même qu'au rôle des amulettes et d'autres talismans dans la protection des personnes et des foyers contre les influences néfastes des maléfices<sup>52</sup>. Avant Goursaud, Adolphe de Chesnel mettait aussi en relief la diversité et à la fois la perpétuation au fil du temps des superstitions sur des êtres fantastiques existant dans les croyances des communautés rurales du Sud de la France. S'appuyant sur des enquêtes effectuées dans le département du

<sup>47</sup> *Ibidem*, pp.15–18.

<sup>48</sup> Arnold van Gennep, *Coutumes et croyances populaires en France*, Paris, 1980, p. 20.

<sup>49</sup> *Ibidem*, pp. 43–45.

<sup>50</sup> Gérard Cholvy, *Réalités de la religion populaire dans la France contemporaine (XIX<sup>e</sup> – début XX<sup>e</sup> siècles)*, in Bernard Plongeron (éd.), *La religion populaire dans l'occident chrétien. Approches historiques*, Paris, 1976, p. 185.

<sup>51</sup> Albert Goursaud, *La société rurale traditionnelle en Limousin. Ethnographie et folklore du Haute-Limousin et de la Basse-Marche*, Vol. 2, Paris, 1977, pp. 290–292.

<sup>52</sup> *Idem*, Vol. 3, Paris, 1978, pp. 652–653; 673–727.

Tarn, dans la région Midi-Pyrénées, de Chesnel est arrivé à la conclusion que la sorcellerie y est bien représentée. Selon la croyance populaire, les sorciers sont des individus qui détiennent le pouvoir depuis leur naissance. Les sorciers dont parle de Chesnel n'utilisent leurs pouvoirs magiques que tard dans leur vie. En outre, il mentionne une deuxième catégorie de sorciers, ceux qui sont initiés à la mort du maître, qui transmet à l'apprenti les mots et les formules secrets<sup>53</sup>. Robert Jalby s'est montré intéressé par cette zone ethnographique. Il a reproduit plusieurs types de croyances et de pratiques magiques, rendant ainsi complètes les recherches de Chesnel. Une partie importante de son ouvrage traite de la magie agricole. Autrement dit, de la partie de la magie effectuée par les paysans dans des jours et à l'occasion des fêtes chrétiennes ou non chrétiennes spécifiques, dans le but d'obtenir de bonnes récoltes et de les protéger des animaux de proie et des phénomènes naturels indésirables comme les tempêtes, les inondations et la sécheresse<sup>54</sup>.

Des recherches similaires ont été entreprises de nos jours par Pierre Laurence pour le Parc national des Cévennes, dans les régions Languedoc-Roussillon et Rhône-Alpes. Il a surpris, à l'aide des enquêtes sur le terrain la persistance des croyances aux êtres fantastiques et à la sorcellerie et a observé que les habitants de confession catholique romaine sont beaucoup plus sensibles à des histoires sur ce genre de sujets que les protestants<sup>55</sup>. À cause d'une certaine réticence des interviewés en ce qui concerne le phénomène magique, Laurence a obtenu les informations de manière indirecte, en abordant pendant les enquêtes des aspects inoffensifs, tel les histoires sur des moments du passé des communautés, des traditions populaires locales et, seulement à la suite et en relation avec ceux-ci, il a sollicité des précisions sur les pratiques magiques<sup>56</sup>. En effet, tout au cours des enquêtes, Laurence affirme ne pas avoir rencontré aucune personne qui ait jamais subi un enchantement. Bien que riches, les histoires des habitants des Cévennes concernant les actions magiques concernent surtout des personnes qui n'étaient plus vivantes au moment de l'entretien<sup>57</sup>.

À la différence de certaines régions du Sud de la France, en Transylvanie l'identification des pratiques magiques par les folkloristes a eu lieu dans un cadre beaucoup plus accueillant. La facilité avec laquelle ces données ont été collectées peut être expliquée aussi par ce qu'en comparaison à la France, où le souvenir des

<sup>53</sup> Adolphe de Chesnel, *Usages, coutumes et superstitions des habitants de la Montagne Noire*, Carcassonne, 1984, pp. 259–284.

<sup>54</sup> Robert Jalby, *Sorcellerie, médecine populaire et pratiques médico-magiques en Languedoc*, Nyons, 1974, pp. 57–72; Idem, *Le folklore du Languedoc. Ariège-Lauraguais-Tarn*, Paris, 1971, pp. 241–255; 259–285.

<sup>55</sup> Pierre Laurence, *Du paysage et des temps. La mémoire orale en Cévennes vallée Française et pays de Calberte. Récits de l'histoire, „au-delà des choses”, littérature orale*, vol. 1, Parc National Les Cévennes, 2004, p. 28.

<sup>56</sup> Idem, *Du paysage et des temps. La mémoire orale en Cévennes vallée Française et pays de Calberte. Récits de l'histoire, „au-delà des choses”, littérature orale*, vol. 2, Parc National Les Cévennes, 2004, p. 482.

<sup>57</sup> *Ibidem*, p. 498.

anciennes persécutions vit encore<sup>58</sup> et les gens sont réticents quand il s'agit de parler trop sur le sujet, en Transylvanie les persécutions contre la sorcellerie ont été peu nombreuses du XVI<sup>e</sup> au XVIII<sup>e</sup> siècle, tandis que l'Église orthodoxe a eu une position assez conciliante. Parmi ceux qui se sont occupés du travail sur le terrain, nous mentionnons quelques noms qui se sont imposés par leurs résultats dans le paysage historiographique roumain. Il s'agit principalement de Ion Muşlea<sup>59</sup> qui a entrepris des enquêtes dans la partie nord de la Transylvanie, surtout le Pays de l'Oaş. Il a établi plusieurs recueils de chansons populaires, des *doine*, des ballades, mais aussi des textes à caractère magique, comme des désenvoûtements, des charmes et des ensorcellements<sup>60</sup>. De plus, Muşlea a rédigé dans quelques articles des commentaires sur les dénominations utilisées pour les pratiques magiques dans les circulaires épiscopales et des protopapes du XIX<sup>e</sup><sup>61</sup> siècle et a mis en évidence l'existence dans la mentalité populaire d'un être démonique nommé *Joimărița*. Son existence est attestée sur la totalité du territoire roumain sous la forme d'un démon domestique, à caractère éducatif, qui punit certaines actions accomplies dans les jours où il ne faut pas travailler selon le calendrier religieux, comme le Jeudi Saint. Cet être démonique peut survivre de l'époque où le Jeudi Saint marquait tant pour les slaves de l'Est que pour les Romains le début de la nouvelle année. C'est pourquoi toutes les activités ménagères devaient être achevées avant ce jour, surtout le filage, tandis que les exceptions étaient punies par la *Joimărița*<sup>62</sup>.

Dans le monde rural transylvain on croit encore aux êtres surnaturels et à la magie. La sorcellerie se trouve en étroite connexion avec la vie de famille, en général, et avec les personnes qui la composent, en particulier. Depuis la naissance jusqu'à la mort, chaque habitant du monde des villages vit l'expérience du magique et la porte plus loin, à travers les générations. Nous retenons seulement que, à la différence des décennies précédentes, la croyance en sorcellerie a commencé à diminuer, mais elle reste inaltérée dans les hameaux encore isolés de l'avancement en vitesse rapide imposé par la civilisation. Il s'agit d'un autre point commun avec le village provençal où, en dépit des alluvions religieuses et des transformations amenées par la

<sup>58</sup> Pierre Laurence, *op. cit.*, vol. 1, p. 482.

<sup>59</sup> Il faut mentionner que Ion Muşlea (1899–1966) a eu une étroite collaboration avec l'École sociologique de Bucarest de Dimitrie Gusti et de Traian Herseni. Avec leur support, Ion Muşlea a fondé à Cluj-Napoca, en 1930, les Archives du Folklore, dépendant de l'Académie Roumaine et qui est devenue le l'endroit de la conservation de la plupart des résultats de leurs recherches. Muşlea, aussi que d'autres ethnographes et folkloristes, a été influencé par les méthodes de recherche pratiquées par les spécialistes français, surtout par les ouvrages d'Arnold van Gennep et de Lucien Lévy-Bruhl. Nous mentionnons que l'ouvrage le plus apprécié parmi les intellectuels transylvains à l'époque était *L'expérience mystique et les symboles chez les primitifs* (Paris, 1938).

<sup>60</sup> Ion Muşlea, *Cercetări etnologice în Țara Oaşului și la minierii din nordul Transilvaniei*, IV<sup>e</sup>, soignée par Ioan I. Muşlea, Cluj-Napoca, 2011, pp. 158–198.

<sup>61</sup> Idem, *Cercetări etnologice și de folclor*, édition soignée, introduction, bibliographie, registre de la correspondance de spécialité et index réalisés par Ioan Taloş, vol. 2, Bucureşti, 1972, pp. 401–403.

<sup>62</sup> *Ibidem*, pp. 223–236.

modernité, ces pratiques ne sont pas définitivement perdues<sup>63</sup>. Dans ces communautés, le sorcier continue à être perçu dans son état ancestral, comme quelqu'un qui maîtrise et dispose des forces de la nature, qui sait quoi faire pour changer la destinée d'une personne et qui guérit les maladies, ou, au contraire, amène des épidémies sur les villageois. Le sorcier transylvain, aux avis de Florica Elena Lorinț et de Jean Bernabé, n'agit jamais au nom de tout le village, mais uniquement d'un cercle étroit, comme la famille, les couples d'amoureux, ou individuellement<sup>64</sup>. Dans le cas d'un village de la zone de l'Arieș, dans le département de Cluj, Komáromi Tünde distingue trois types de problèmes à cause desquels les paysans font appel au sorcier : problèmes d'amour-mariage, de santé et financiers-économiques. D'après l'analyse, Komáromi conclut que les sorcelleries ou les enchantements (*făcături*), comme les gens interviewés les appellent, « sont des phénomènes ayant de la relevance uniquement dans le cadre de la famille et des relations de parenté, cela signifiant que les accusations de sorcellerie sont faites dans un cadre très restreint », car les accusations de ce genre entre les voisins sont très rares<sup>65</sup>. Sa conclusion pourrait être appliquée, avec peu d'exceptions, à tout l'habitat rural de Transylvanie.

### Conclusions

Le phénomène magique est un phénomène complexe, pour la compréhension duquel le chercheur doit faire appel à une multitude de connaissances, allant de la mythologie, de la littérature, du folklore jusqu'à l'histoire, la géographie, sociologie et théologie, et aux méthodes les plus variées. En tant que phénomène qui exprime son unité par une l'intermédiaire de plusieurs facettes, il réclame de la mobilité mentale et du pouvoir de comprendre des symboles et de découvrir des significations là où ils paraissent manquer à la première vue. Souvent, sa volatilité détermine des opinions contradictoires en ce qui concerne la possibilité de l'étudier scientifiquement. Quand même, après plusieurs réflexions et observations sur le terrain, les spécialistes sont arrivés à penser que la seule approche possible dans l'étude de la magie soit multidisciplinaire.

En dépit du progrès technologique et de la modernisation de la société européenne pendant les cinq dernières décennies, les recherches des spécialistes ont mis en évidence qu'un élément essentiel et pas encore suffisamment expliqué est la manière dans laquelle les rituels magiques, qui sont des reliques du passé, continuent à survivre à côté des reliques chrétiennes dans le cadre familial rural.

<sup>63</sup> C. Sénès dit La Sinse, *Provence. Vieilles, mœurs, vieilles coutumes. Descriptions et origines*, Toulon [sans an], p. 18.

<sup>64</sup> Florica Elena Lorinț, Jean Bernabé, *La sorcellerie paysanne. Approche anthropologiques de l'Homo Magus, avec un étude sur la Roumanie*, Bruxelles, Paris, 1977, p. 55.

<sup>65</sup> Komáromi Tünde, *Rontás és társadalom Aranyosszéken*, Kolozsvár, 2009, pp. 5–9.

Les nouvelles générations qui se sont détachées du milieu rural et qui vivent à présent dans le milieu urbain ont gardé ces traditions et les transfèrent à leur tour à leurs enfants. Les recherches sur le terrain effectuées actuellement en France, (par exemple dans les Cévennes, par Pierre Laurence, en Bretagne par Dominique Camus), en Transylvanie (par exemple dans la région de Cluj par Komáromi Tünde, dans la zone des Montagnes Apuseni par Gheorghe Pavelescu), en Italie (dans l'Arezzo par Vittorio Dini) ont remarqué que cette cohabitation des rituels magiques et des rituels chrétiens est encore présente dans le monde du village.

# THE OBSERVANCE OF THE CONFESSIONAL IDENTITY OF THE MOLDAVIAN CATHOLIC POPULATION IN THE 16<sup>TH</sup>–17<sup>TH</sup> CENTURIES

BOGDAN-PETRU MALEON

The Orthodox Church in medieval Moldavia did not take vast spiritual disciplinary action to regularize and systematize faith in the rural world, by eliminating pre-Christian elements and unifying liturgical acts. Unlike the Latin civilization area<sup>1</sup>, the lower clergy in rural parishes was closer to the popular religion than to the scholar one. Most clerical staff remained anchored in the popular religious teaching<sup>2</sup>.

The main sources on popular religiosity of the medieval and pre-modern Moldavia came from the Catholic missionary field and in a lesser degree from the Protestant one, though both denominations knew significant expansion to the Orthodox world since the second half of the 16<sup>th</sup> century and first decades of the next one. After the battle of Mohács on August 29, 1526, when the kingdom of Hungary, which was the main political tutelage of the Latin Church to the east and south of the Carpathians, disappeared and the religious reform made significant progress, particularly in Moldavia, where the Catholic communities were more numerous and better organized, the political power proved tolerant, generally speaking, except for the reigns of Stephen Rareș and, to some extent, of Alexander Lăpușneanu. In their times and under the influence of the high clergy, a reaction towards the proselytizing reform occurred and turned into a policy of persecution of all confessions that threatened Orthodoxy. The Lutheran propaganda was not confined to the Catholic population, but also expanded the conversion action to the Orthodox population, using Romanian writing in doing this<sup>3</sup>. Since the early 16<sup>th</sup> century, a movement of the “Orthodox reform” took place, in its dual spiritual/ascetic and political component. In Moldavia, this manifested itself mainly in the form of religious persecutions, fostering links with Eastern Christianity and religious proselytizing<sup>4</sup>. This trend coincided with the Roman Church’s action of restoring the Protestants in Eastern Europe within the apostolic community, so as to determine the Orthodox world to join the cause of the religious union. The Church projected

---

<sup>1</sup> Raoul Manselli, *La religion populaire au Moyen Âge. Problèmes de méthode et d'histoire*, Paris, 1975, p. 30.

<sup>2</sup> Francis Rapp, «Reflexions sur la religion populaire au Moyen Âge», in *La religion populaire dans l'Occident chrétien. Approches historiques*, Paris, 1976, p. 53.

<sup>3</sup> Gheorghe Pungă, *Țara Moldovei în vremea lui Alexandru Lăpușneanu*, Iași, 1994, p. 178–179; 183–185.

<sup>4</sup> Maria Crăciun, *Protestantism și ortodoxie în Moldova secolului al XVI-lea*, Cluj-Napoca, 1996, p. 90–97.

by the Council of Tridento would be a missionary one, not influenced by the secular power in a great effort of building local seminars and publishing catechism in vernacular languages. An essential role in the Latin missionary offensive of the mid 17<sup>th</sup> century was played by the *Congregatio de Propaganda Fide*, especially by the College of the Propaganda, founded in 1622. It was meant to train the clergy for missions in countries on and off the continent<sup>5</sup>. A special role was also played by the Multilingual Typography (*Typis Polyglottis Vaticanis*<sup>6</sup>), founded in 1626, which ensured the dissemination of Catholic propaganda works in almost all the languages spoken in the mission territories.

During the 17<sup>th</sup> century, the Catholic courts imposed new requirements to the missionary effort, and a new territorial reorganization of apostolic missions and offices was undertaken. By 1655 there were 14 provinces, led by two cardinals each, and in 1657 Pope Alexander VII proposed a new division, with Moldavia and Wallachia as part of the fifth province under the jurisdiction of the Apostolic Nunciature in Vienna. Since 1644 Moldavia was no longer under the Apostolic Vicariate of Constantinople, but under the newly established Archbishopric of Marcianopolis, while the Episcopacy of Bacău was under the patronage of the Polish king. These jurisdictional changes resulted in an increase of the number of missionary monks who spoke Italian, whom the Catholics rejected because they didn't know their language and saw them as lacking morality<sup>7</sup>. Since the Polish bishops were often missing from the bishop's residence in Bacău, the Holy See tried to end this unnatural situation for the sake of the diocese. By the end of the century, the Polish patronage on the episcopacy of Bacău proved to be an ineffective legal solution, as the hierarchs were absent and mediocre as administrators<sup>8</sup>. This contrasted with the *Sacred Congregation's* desire to ensure a permanent communication with Moldavian parishioners. In order to do so, knowing the language of the native Catholic population was a fundamental condition, both for spiritual assistance (meaning the administration of the sacraments and confession) and predication.

The actions of Catholic reconversion and religious union, carried out in the context of the efforts of resuming the fight against the Turks, found the Romanian countries in the centre of these convergent initiatives. Tolerating and even encouraging the efforts of the Church of Rome in the last three decades of the 16<sup>th</sup> century, particularly during the reigns of Petru Șchiopul and Petru Cercel, should be seen also from the perspective of the Romanian rulers' desire to weaken the pressure of suzerain powers by establishing direct and permanent connections with Western Christian circles interested in the anti-Ottoman fight. However, these rulers' policy

---

<sup>5</sup> Rafael-Dorian Chelaru, „Inițiativele Sfintei Congregații „de Propaganda Fide” pentru eficientizarea activității misionare a Bisericii Catolice (sec. XVII)”, in *Acta Bacoviensia*, II/2007, p. 61.

<sup>6</sup> Violeta Barbu, *Purgatoriul misionarilor. Contrareforma în Țările Române în secolul al XVII-lea*, București, 2008, p. 388–398.

<sup>7</sup> Marco Bandini, *Codex. Vizitarea generală a tuturor Bisericilor Catolice de rit roman din Provincia Moldova (1646–1648)*, Traian Diaconescu (ed.), Iași, 2006, p. 236, 256.

<sup>8</sup> This is documented in detail by Marco Bandini, *Codex*, p. 148–156.

of tolerance for Latin clergy, especially to Jesuit missions, was often seen by the Catholic officials as a desire to adopt the Roman confession<sup>9</sup>. Despite these maximal expectations, the narrations of missionaries who came into contact with the Romanian space revealed the gap between the desire of conversion and the real possibilities of action available for the Catholic propaganda. Moreover, the missionary effort was often interrupted by frequent political changes on the Moldavian throne. This instability involved a series of hostile actions against Catholics, such as the ruler Aron-Vodă's decision to dissolve the Jesuit mission in Moldavia in November-December 1592<sup>10</sup>. Despite the revitalization of the Catholic Episcopal seat in the late 16<sup>th</sup> century, the apostolic missionary of the first three decades of the next century set as objectives to avoid the conversion of faithful to Orthodoxy and Reform and to recover the recently converted communities. The latter goal proved illusive, as the Catholic communities were facing specialized clerical staff shortage. Moreover, the Orthodox confession seemed to offer the Catholics the perspective of a less rigorous spiritual conduct.

Most sources belonged to Catholic missionaries who arrived in Moldavia, and the information focused on the situation of the Catholic communities in danger of losing their religious identity. Most themes in these writings concern demographic aspects, the status of places of worship, their endowment with religious objects and the intellectual and moral situation of the ecclesiastical personnel. From a methodological point of view, we propose an approach that takes into account that these writings are mainly subjective, as the witnesses exaggerate the inaccuracy of the spiritual life of the Orthodox, arguing that this situation determines Catholics to convert to Orthodoxy<sup>11</sup>.

The writings of Catholic clergy are dominated by a series of stereotypes regarding how the Orthodox confession was practiced. According to them, the Eastern faith was dominated by pagan practices and popular superstitions, and the believers showed superficial attitude to sin and did not understand the meaning of sacraments. The repetition of these stereotypes can be interpreted in many complementary ways. The first one was opened by the studies confined to the historiographic direction of imagology. Since the beginning of the research on the image of the other, there occurred the opinion that cultural stereotypes were formed due to the recurrence of several impressions resulting from direct contacts and to the spreading of beliefs that authors inherited in their areas of origin<sup>12</sup>. As the contacts between the Catholic missionary circles and the Orthodox world east of the Carpathians became deeper and more diverse, the spreading of these themes was increasingly meant to justify the action of the conversion failure. The key way

---

<sup>9</sup> Liviu Pilat, "Ortodoxie, catolicism și Contrareformă" în Moldova la mijlocul secolului al XVII-lea", in *Etnie și confesiune în Moldova medievală*, coord. Ion Toderașcu, Iași, 2006, p. 144–145.

<sup>10</sup> Maria Crăciun, *Protestantism și ortodoxie*, p. 168.

<sup>11</sup> E.g., Marco Bandini, *Codex*, p. 408.

<sup>12</sup> Hélène Ahrweiller, *L'image de l'autre et les mécanismes de l'altérité*, in «XVI<sup>ème</sup> Congrès International des Sciences Historiques», *Rapports* I, Stuttgart, 1985, p. 60–65.



to highlight this inability lay in exalting the cultural and religious differences, which made it impossible to attract the Moldavians to the Church of Rome. Latin writings showed that Orthodox believers retained their ancestral faith primarily because of their ignorance regarding the meanings of religious practices and of truths of Christian morality. Guilty of this situation was the Eastern clergy, who had a very poor theological education.

In the view of the Catholic clergy, the main obstacle for the two confessions to become closer was the way the Orthodox understood to relate to the main events in the life of a Christian. In his correspondence sent from Moscow in 1642, the conventual minorite missionary Bartolomeo Bassetti characterized a pagan custom as wandering<sup>13</sup>, thus referring to the fact that some Catholics wanted their children to be Christianized by a schismatic<sup>14</sup>. During the ceremony, the godfather cut the child's tuft of hair and kept it, after which a banquet followed. According to this witness, the worst situation occurred when the child's parents died and the child, who had a spiritual godfather, adopted the latter's rite<sup>15</sup>. Baptism also helped in converting the unfaithful and attracting Catholics and Protestants to the Orthodox confession. Such a case was narrated by Paolo Bonnicio, in *Narration on Moldavia*, showing that if an Orthodox would put a Catholic to be baptized again in the schismatic faith, he was said to be forgiven for all sins<sup>16</sup>. This was the reality in contact areas of Orthodox and Catholic communities, and it spread as an Eastern Church program of recovering the communities that embraced the Roman confession. In support of this statement was a letter sent on October 3, 1642, from Iași, by Bartolomeo Bassetti, who narrated that a woman who converted from Catholicism to Orthodoxy came to confess to him, but the Orthodox priest who had converted her learned about this action and intervened in the Catholic church trying to interrupt the confession, which degenerated into a violent scene. Bassetti reported the incident to the sovereign, which determined a controversy, as the Catholic priest claimed that the woman willingly came to confession, while the Orthodox priests said that she was brought by force. The ruler summoned 12 priests to the court to testify. After the investigation, the priest who baptized the woman again was imprisoned for a month, while the woman was applied 115 sticks. This did not end the conflict, since Bassetti showed that the Orthodox priest's supporters assaulted him the next day<sup>17</sup>. This spectacular incident must be seen as an isolated one, since the clergy who served the Moldavian majority confession practiced rather a spontaneous proselytizing. Thus, Orthodox priests responded to the discontent among the faithful of the Roman rite, and did not always make the baptism to be

---

<sup>13</sup> Nelu Zugravu, *Geneza creștinismului popular al românilor*, București, 1997, p. 535.

<sup>14</sup> *Călători străini despre Țările Române*, vol. VII, Maria Holban (ed.), M.M. Alexandrescu-Dersca Bulgaru, Paul Cernovodeanu, București, 1980, p. 51.

<sup>15</sup> *Ibidem*, p. 54.

<sup>16</sup> *Ibidem*, vol. V, 1973, p. 24.

<sup>17</sup> *Ibidem*, vol. VII, p. 50–51.

the ultimate goal, which could had been achieved by coercive means. On the assimilation of Catholics narrated Paolo Bonnicio, a conventual minorite monk, companion and rival of Andrei Bogoslavič, whom he replaced as confidential secretary of prince Radu Mihnea<sup>18</sup>. In his nine years spent in Moldavia, he became a connoisseur of the language and the reality here, leaving a statement, remarkable by its seriousness and moderation<sup>19</sup>.

The dimensions of converting Catholics to Orthodoxy are revealed in a *Letter to Giovani of Frata, the Patriarchal Vicar of the East*, on April 24, 1630, which Bonnicio began by emphasizing that, because of the lack of priests and their great misery, Catholics lived like animals<sup>20</sup>. As a result, they began to convert massively to Orthodoxy because of the absence of parish priests, especially when on the deathbed<sup>21</sup>. Paolo Bonnicio highlighted that there was an idea widespread among the Orthodox, that the one who determined a Catholic to be baptized again in the schismatic faith was forgiven for all sins<sup>22</sup>. This finding may suggest that attracting the Catholics towards the majority faith, in exchange for spiritual rewards, was common in Moldavia during the 17<sup>th</sup> century. However, evidence was not preserved of the fact that the Orthodox Church promoted such a strategy of proselytism. Bonnicio himself did not reject the spirit of tolerance, as he was acquainted with a popular concept, shared by some Orthodox priests, that every believer could be saved by his own confession<sup>23</sup>. Until the late 18<sup>th</sup> century, Catholics turned to Orthodox priests especially in urban areas to bless their second marriage, without being forced to adopt the majority faith<sup>24</sup>. In reality, the two communities lived together, causing numerous contaminations in religious practices.

The Orthodox population in medieval Moldavia did not follow strictly the requirement of yearly confession. The confession was sometimes seen as a boundary, like baptism, meant to end the existence of a Christian in the world. This is why Niccolò Barsi showed that death was the only time when Orthodox revealed their sins<sup>25</sup>. In this regard, the narration of Paul of Aleppo, a character belonging to the Eastern Orthodox circles, originating from an old family of Syrian clergy, should be also mentioned. He arrived in Walachia and Moldavia in the mid 17<sup>th</sup> century, during a journey of Patriarch Antonie in search for financial aid in the Orthodox area. On this occasion, he noticed the importance of the confessors' presence in the last moments of the believers, as the confession and distribution of worldly goods were compulsory sequences that prepared "the great passing". Both moments claimed

<sup>18</sup> Ștefan Andreescu, *Mărturiile inedite ale unor misionari catolici, în Istoria românilor: cronicari, misionari, ctitori (sec. XV–XVI)*. Ediția a doua revăzută și adăugită, Cluj-Napoca, 2007, p. 135–138.

<sup>19</sup> *Călători străini despre Țările Române*, vol. V, p. 11–13.

<sup>20</sup> *Ibidem*, p. 15.

<sup>21</sup> *Ibidem*, p. 16–17.

<sup>22</sup> *Ibidem*, p. 24.

<sup>23</sup> *Ibidem*.

<sup>24</sup> Emil Dumea, *Catolicismul din Moldova în secolul al XVIII-lea*, Iași, 2003, p. 212–213.

<sup>25</sup> *Călători străini despre Țările Române*, vol. V, p. 78–79.

the presence of a cleric, the only one able to restore the balance among people and to pave the way for the life beyond<sup>26</sup>.

In their turn, the priests in the communities under the Roman Church were poorly trained and bound to face multiple material constraints, which led to the amplification of the phenomenon of Catholics converting to Orthodoxy. This was expressed eloquently by the Jesuit Giulio Mancinelli, who arrived in Moldavia in the ninth decade of the 16<sup>th</sup> century, sustaining the thought of the Churches' union, and showed, disappointed, that many Catholics chose the Orthodox rite because the lack of priests<sup>27</sup>. Several missionaries of the early 17<sup>th</sup> century also reminded about the Catholic priests' custom to marry, as an expression of Orthodox contamination. In his narration of 1644 on Moldavia, the Magyar Jesuit Paul Beke mentioned the temptation to defect to those in schism even for the Catholic monks in Moldavia. The main motivation came from the way of life of the Orthodox clergy, the representatives of the Roman denomination being attracted especially by the prospect of marriage and ownership of property. Shortly thereafter, the conventual minorite Francesco Maria Spera, a missionary in Moldavia, noticed the same phenomenon of transition to Orthodoxy, motivated by the more relaxed canonical discipline in terms of divorce and remarriage<sup>28</sup>.

The Bishop of Marcianopol, Marco Bandini, Apostolic vicar in Moldavia, showed that the Catholics' conversion to Orthodoxy was determined by the fact that the clergy did not know the Hungarian language used by the majority of the faithful and not even the Romanian, which could have eased communication<sup>29</sup>. For example, in the area of Troțuș, parishioners refused to be led by a missionary monk, showing unequivocally that they preferred a priest who spoke their language<sup>30</sup>. According to the same author, the decline of the Catholic community in Vaslui was caused by the absence of missionaries of the Roman Church<sup>31</sup>. For the city of Bârlad, he turned to the historical memory of the inhabitants who claimed that they had never seen missionaries in their town and no bishop had been there<sup>32</sup>. Following the same direction of reconstructing the past, Marco Bandini showed that the traces of the existence of a Catholic community were completely erased in Tecuci, so that "Valachi" occupied the land of the church and the cemetery<sup>33</sup>. Neither in the city of Troțuș he could find a man old enough to remember the visit of a bishop, and the author interpreted this hiatus in the historical memory by means of

---

<sup>26</sup> Paul din Alep, *Jurnal de călătorie în Moldova și Valahia*. Studiu introductiv, ediția manuscrisului arab, traducere în limba română, note și indici de Ioana Feodorov. Cuvânt înainte: Răzvan Theodorescu, București – Brăila, 2014, p. 257–258.

<sup>27</sup> *Călători străini despre Țările Române*, vol. II, 1970, p. 524.

<sup>28</sup> *Ibidem*, vol. V, p. 389.

<sup>29</sup> Marco Bandini, *Codex*, p. 110, 252.

<sup>30</sup> *Ibidem*, p. 128.

<sup>31</sup> *Ibidem*, p. 102.

<sup>32</sup> *Ibidem*, p. 104. Aceeași este situația și în alte localități vizitate de către ierarh (p. 140).

<sup>33</sup> *Ibidem*, p. 112.

the fact that hierarchs who had been there used the town only as a night stop on their trip to Bacău, which was the bishop's residence, and was just one day away<sup>34</sup>.

The narrations of the Catholic clergy who came into contact with religious realities east of the Carpathians mentioned that the differences in cult practices had been exacerbated and transformed into insurmountable obstacles in the way of any approaching. Following this trend, the Apostolic missionary discourse on the Orthodox piety and the activity of Church representatives generated a stereotype for a prolific posterity. For example, Marco Bandini showed that local Orthodox believers had many superstitions. They did not swear in the name of God, but blamed on misfortune, by curses and by invoking the beard and eyes. For example, he showed that if someone had lost an ox or a cow, when he found it, he was forced to swear by taking the animal's tail in his hand. The narrator showed that he witnessed when a Moldavian priest, who was seeking for his lost cow, found another one, which looked like his, and the man had to swear that he owned it, by taking up the cow's tail; however, another peasant sustained by his fellow villagers showed that it was the cow that he had raised, and that it had been always his, which led to the rejection of the priest's claim, which became subject of derision<sup>35</sup>. This episode seems to refer to the old means of probation, which probably had a pre-Christian background. Beyond the partial feature of narrations, one can see the dynamics of these derogatory images, with unquestionable roots in the facts of Orthodox life. In the Eastern religious area, there was no coherent action of regularization and systematization of faith by eliminating pre-Christian elements and homogenizing liturgical practice.

The practice of divorce was probably quite common in Moldavia. One can understand why the German Protestant humanist Johann Sommer said that the Moldavian ruler Despot tried to end this phenomenon. This measure was determined by the fact that many women, who desired to re-marry, accused their husbands of minor offenses<sup>36</sup>. The reasons for divorce invoked by men were also considered as frivolous by most of those who came into contact with the realities of east of the Carpathians. Thus, Antonio Maria Graziani noted that men often used to end marriage after trivial domestic disputes, sending wives cards of divorce and paying the treasury twelve dinars<sup>37</sup>. While deploring the state of Catholic communities in Moldavia in danger of being assimilated by the Orthodox in the late 16<sup>th</sup> century, Bernardino Quirini noticed how great was the temptation to re-marry, as the Orthodox did<sup>38</sup>. Johann Sommer also argued that this practice was imitated by Hungarian and Saxon minorities, most of Catholic confession<sup>39</sup>. Certainly, authors often exaggerated the frequency of the phenomenon, like Johann Sommer,

---

<sup>34</sup> *Ibidem*, p. 130–132.

<sup>35</sup> *Ibidem*, p. 408–409.

<sup>36</sup> *Călători străini despre Țările Române*, vol. II, 260.

<sup>37</sup> *Ibidem*, p. 382–383.

<sup>38</sup> *Ibidem*, vol. IV/I, 1972, p. 43.

<sup>39</sup> *Ibidem*, vol. II, 260.

according to whom many people had three or four spouses, with whom they had children<sup>40</sup>. In his report to the pontifical seat on the state of Catholic communities in Moldavia, written in 1599, Bernardino Quirini supposed that Orthodox priests baptized again all the Catholics who married Orthodox women or wanted to live by following this rite<sup>41</sup>. Among some possible causes of transition to Orthodoxy, he also identified the Catholics' desire to marry again, as the Orthodox usually did. This aspiration was sometimes fulfilled by "false vicars", who gave Catholics approval for divorce, assuming an Orthodox model<sup>42</sup>. Under these conditions, Bernardino Quirini admitted that if he declared the second marriage null and forced them to return to the first spouses, they would prefer to be excommunicated and refused obedience immediately. They would also prefer Orthodoxy, which allowed such a marriage after divorce<sup>43</sup>. As witness to these realities, the Roman cleric did not dissimulate his disappointment, as the situation determined him to accept a compromise and make an effort to adapt to local realities<sup>44</sup>. In *Narration on Moldavia*, Paolo Bonnicio showed the ease of obtaining divorce, the fact that separated spouses received the sacrament of marriage, and that concubinage was tolerated<sup>45</sup>. This situation was also revealed by the correspondence sent from Moldavia in 1642 by the conventual minorite missionary Bartolomeo Bassetti, who noticed the transition of Catholics to Orthodoxy and that they married a second time under Orthodox influence. Facing the situation, he admitted that they threatened to move to Orthodoxy when he expressed the intention of separating them<sup>46</sup>. This reality found a detailed expression in one of the provisions of the diocesan synod of Cotnari, which showed that there had been established a reprehensible practice in Moldavia, that if the wife took Orthodoxy, then the husband was allowed to marry another wife, even if the first one was still alive. The cleric found that this habit was against the Divine law, but if not allowed to do so, they denied their faith and embraced Orthodoxy, because they did not want to live without wives<sup>47</sup>.

The dimensions of the transition to Orthodoxy as a result of mixed marriages determined some clergy to look in the past for explanations. Thus, Nicolo Barsi, a monk who travelled in Moldavia twice between 1632–1639, said that, in comparison to his times, under earlier sovereigns when a Moldavian married a Catholic, the ruler ordered immediately the first to be put a circle of hot iron on the head, which caused his/her death<sup>48</sup>. The same cleric also stated that when a Catholic passed to Orthodoxy, the Moldavians baptized him again, saying that what he had received before was not real baptism. If the converted one wanted to return to the previous

---

<sup>40</sup> *Ibidem*.

<sup>41</sup> *Ibidem*, vol. IV/1, p. 43.

<sup>42</sup> *Ibidem*, p. 44.

<sup>43</sup> *Ibidem*.

<sup>44</sup> *Ibidem*, p. 186.

<sup>45</sup> *Ibidem*, vol. V, p. 24.

<sup>46</sup> *Ibidem*, vol. VII, p. 51.

<sup>47</sup> *Ibidem*, p. 54–55.

<sup>48</sup> *Ibidem*, vol. V, p. 79.

confession, the ruler could have had him burned alive<sup>49</sup>. The circulation of such allegations is explained by the desire of missionaries to depict the insurmountable difficulties which they faced in pastoring the Catholic population of Moldavia. Moreover, invoking such cruel practices was the manner in which the impossibility of converting Moldavians and the passing of Catholics to Orthodoxy was justified to Roman authorities.

It is known that an Orthodox couple could be separated only by the decision of an ecclesiastical court. Catholic writings highlighted that these separations were approved by Orthodox hierarchs very easily. Paolo Bonnicio noticed the habit of bishops to give judgment of divorce. The author stated that when spouses did not want to live together anymore, they offered the bishop a sum of money, by agreement. Thus, the separation was done immediately and each could remarry, with the condition of giving the bishop a certain amount of money during the Lent<sup>50</sup>. Similarly, referring to the Bishop of Roman, Petru Bogdan Bakšić noted that, when he wanted to dissolve a marriage, he first claimed a sum of money<sup>51</sup>. Beyond exaggerating the ease of such a separation, the source also testified that the principle of free agreement between spouses was recognized by the Moldavian society. Niccolo Barsi was also surprised to find out that when an Orthodox did not like his wife anymore, whether she was ugly or just unpleasant, the husband offered the Metropolitan a cow in order to approve the divorce, even if they had children. The hierarch then consented the marriage to whomever they wanted, provided that the future partners not to be Catholics<sup>52</sup>. All these accounts showed that ecclesiastical courts were not guided by rules when taking decisions on couples, and that the relations between Christians and clergy had a commercial nature. Therefore, the message sent to higher courts of the Roman Catholic Church was that the Orthodox proved refractory to the propaganda aimed to attract them to the Western confession, because their spiritual leaders were accomplices in the failure to respect the Christian rules. According to Marco Bandini, sexual temptations determined the Catholics to abandon their confession<sup>53</sup>. He showed that some Catholic priests in Moldavia ignored the prohibitions on divorce and a second marriage, and he also noted that many believers were in their second or third marriage<sup>54</sup>.

The most virulent remarks of the above mentioned sources concerned Orthodox priests. In most cases, their ignorance resulted from a comparison with the state of the Western Catholic clergy, an idea presented explicitly in *The Anonymous Description of Moldavia in 1587*, which stated that Romanian priests were less educated and not at the level of the Roman-Catholic ones<sup>55</sup>. The Orthodox secular clergy, of overwhelmingly peasant origin, was integrated socially and mentally to the horizon

---

<sup>49</sup> *Ibidem*, p. 80.

<sup>50</sup> *Ibidem*, p. 24.

<sup>51</sup> *Ibidem*, p. 244.

<sup>52</sup> *Ibidem*, p.79.

<sup>53</sup> Marco Bandini, *Codex*, p. 102, 224.

<sup>54</sup> *Ibidem*, p. 158, 274, 278.

<sup>55</sup> *Călători străini despre Țările Române*, vol. III, p. 205.

of the rural world, meeting vaguely the authority of higher ecclesiastical courts. In addition, the "Orthodox reform" foreshadowed by the ecclesiastical elite involved rather the reformulation of the monastic model of piety and was directed to a lesser extent towards a reflection on the spiritual mission of the secular clergy. In the Romanian Orthodox world, the absence of manuals for regularizing confessional practices and penances administration could not be replaced by the suggestions found in several theological polemical works. The clergy had to prescribe spiritual punishment according to canons, but most times the application of penitence was up to confessors<sup>56</sup>. The Orthodox clergy's ignorance was a favourite theme in travel narrations, and the usually poor literacy skills of some clergy seemed insufficient to some trained people like Marco Bandini<sup>57</sup>.

The lack of a solid upper hierarchy and the vacancy of the episcopate led to the moral decline of Catholic priests, who estranged themselves from their believers and took over many vices, among which the most obvious were drunkenness and lust<sup>58</sup>. Some of them adopted occupations incompatible with their clerical status, such as usury and commerce<sup>59</sup>. Marco Bandini narrated how an old Transylvanian Saxon asked on his deathbed to renounce Catholicism in favour of Orthodoxy because of the moral decay of the Roman clergy<sup>60</sup>. The author also mentioned the flagrant precariousness of ecclesiastical instruction, which prevented the clergy to administer the sacraments properly<sup>61</sup>. He made an investigation in the town of Troțuș, asking the elders of the Catholic community if they remembered priests with exemplary conduct, but to his grief the answer was negative<sup>62</sup>.

Several voices of Latin missionary brought the antinomy between the two confessions so as to challenge the existence of the local churchly elite. Thus, Petru Bogdan Bakšić claimed that Orthodox clergy with minimum theological knowledge was only around the ruler and this, too, consisted of Greeks. He also said that the only concern of those who pastored different ecclesiastical provinces was to spread among the believers the idea of a total and final separation between the Catholic and Orthodox churches<sup>63</sup>. Besides that, he overlooked the existence of several personalities such as Petru Movilă or Anastasie Crimca, and made reference to a situation specific to the Romanian Orthodoxy: the absence of outbreaks of large theological irradiation able to impose a unique model of piety. Although there were some reasons for such a harsh judgment, Petru Bogdan Bakšić and other co-religionists intended to highlight that Catholic missionaries faced insurmountable

---

<sup>56</sup> Liviu Pilat, „O privire asupra relațiilor adulterine în Moldova secolelor XVI–XVII”, in *Analele Universității „Alexandru Ioan Cuza” din Iași. Istorie*, XLIV–XLV/1998–1999, p. 7.

<sup>57</sup> Marco Bandini, *Codex*, p. 408–409.

<sup>58</sup> *Ibidem*, p. 92, 110, 132.

<sup>59</sup> Liviu Pilat, *Comunități tăcute. Satele din parohia Săbăoani (secolele XVII–XVIII)*, Bacău, 2002, p. 167.

<sup>60</sup> Marco Bandini, *Codex*, p. 224.

<sup>61</sup> *Ibidem*, p. 160.

<sup>62</sup> *Ibidem*, p. 132.

<sup>63</sup> *Călători străini despre Țările Române*, vol. V, p. 225.

difficulties in their apostolic work. These difficulties came from the conjunction of two elements: the spreading of some non-canonical practices among the faithful, with the complicity of higher clergy, and the propaganda of Orthodox hierarchs against the Roman faith.

The notes of Orthodox clergy on the religious situation in Moldavia since the mid 16<sup>th</sup> century until the end of the 17<sup>th</sup> one showed that the effort to convert Orthodox to Catholicism experienced a complete failure. Moreover, supporters of the Roman confession often manifested the temptation to pass to the majority faith, being attracted by the fact that they could comply easier with the Moldavian Orthodox way of life. Most likely, the transitions from Catholicism to Orthodoxy took place voluntarily, because of the restrains of the Roman spiritual model. It should be also taken into account the people's desire to take advantage of practicing the Eastern faith. From this last point of view, the great temptations were represented by the lightness with which spiritual duties were accomplished and the easiness to obtain divorce, followed by the possibility of a new marriage. There should also be mentioned the intellectual and moral scarcity of missionaries, as reflected in their inability to be cultural guides and spiritual reference points.

#### Abstract

BCU Cluj / Central University Library Cluj

### THE OBSERVANCE OF THE CONFESSIONAL IDENTITY OF THE MOLDAVIAN CATHOLIC POPULATION IN THE 16<sup>th</sup>–17<sup>th</sup> CENTURIES

During the 16<sup>th</sup>–17<sup>th</sup> centuries, the Roman Church used an intense propaganda, meant to convert the Moldavian Orthodox population to Catholicism. Despite these efforts, there was a continuous decrease in the number of believers who were obedient to the papacy. This situation was determined by the fact that Catholic communities faced specialized clerical staff shortage, and the Orthodox confession proved more attractive, since it allowed a less rigorous spiritual behaviour. According to Marco Bandini, the limitation of Catholic communities, up to the danger of their disparity, especially in urban areas, had two main causes: the lack of priests able to convey Christian teaching in the parishioners' language and the moral decline of the clergy, whose sinful acts were not punished.

**Keywords:** Moldavia, confessions, Church, conversion.



## HUIT LETTRES DE GEORGES BENGESCO À ALFRED DUMAINE (1893–1921)

MATEI CAZACU

Un heureux hasard m'a permis, voici plus de vingt ans, d'acquérir un lot de huit lettres adressées par Georges Bengesco (1848–1922) à l'un de ses plus fidèles amis français, le diplomate Alfred Chilhaud Dumaine (1852–1930), chartiste et ambassadeur de France, ancien président de la Société d'histoire diplomatique, lui-même auteur apprécié notamment pour *La dernière ambassade de France en Autriche. Notes et souvenirs*, arrivée à la cinquième édition en 1921. Les lettres s'échelonnent entre 1893 (deux) et 1921 (cinq), avec une de 1913. Une autre, du 26 février 1924, citée par Alfred Dumaine, est apparemment perdue.

Ces lettres apportent des informations importantes sur les dernières années de la vie de Georges Bengesco, les moins connues et les plus dramatiques, complétant de la sorte les détails donnés par lui-même dans ses Mémoires et dans une notice biographique de 1909<sup>1</sup>. Des recherches plus récentes ont éclairé bien de points obscurs de la biographie de Bengesco<sup>2</sup>, mais la palme revient aux extraordinaires Mémoires de Zoe Cămărășescu, née Bengescu, la nièce de Georges, qui évoque les dernières années de l'homme dans quelques pages d'une grande intensité dramatique<sup>3</sup>.

Ce n'est pas ici le lieu pour évoquer l'activité littéraire et historique de Georges Bengesco, connu mondialement comme le plus grand spécialiste de l'œuvre de Voltaire dont il a étudié en détail les innombrables éditions et variantes, la correspondance, et dont il a fourni une savante édition des œuvres en dix volumes, en plus d'une Bibliographie franco-roumaine (la première de ce genre, dépassée seulement par celle des époux Rally de 1930), d'une traduction en français des œuvres et d'une biographie de la reine Elizabeta (Carmen Silva) et de plusieurs

<sup>1</sup> « Câteva suvenire ale carierei mele. Ion Ghica, V. Alecsandri, Alexandru Lahovari », Bruxelles, 1899; la notice biographique dans Th. Cornel, éd., *Figuri contemporane din România*, Bucarest, 1909, p. 252–254. La forme « Bengesco » lui appartient et nous allons la respecter dans les pages qui suivent.

<sup>2</sup> V. Novac et G.N. Grant « Contribuții la viața și activitatea lui George Bengescu, membru al Academiei Române », dans « Studii și comunicări de istorie și etnografie », Golești, Argeș, 1972, p. 233–259. (Complexul muzeal Golești). À noter que G.N. Grant est un descendant de la fille de Bengesco, Alexandrina (Ghighina), mariée au peintre Nicolae Grant; M.-S. Radulescu « Georges Bengesco – homme de lettres et diplomate », dans „Revue roumaine d'histoire”, 38 (Bucarest, 1999), p. 59–70; en roumain dans Idem, *Memorie și strămoși*, Bucarest, 2002, p. 111–126; G. Badea-Paun, « Georges Bengesco (1848–1922) », dans M.D. Sturdza, *Familiiile boierești din Moldova și Țara Românească. Enciclopedie istorică, genealogică și biografică*, I, Bucarest, 2004, p. 442.

<sup>3</sup> *Amintiri*, Bucarest, Vitruviu, s.d., p. 196–199, 273–275 (sur Marie Bengesco, la sœur de Georges), et 345–348; voir aussi C. Argetoianu, *Pentru cei de mâine. Amintiri din vremea celor de ieri*, I/1. Până la 1888, Bucarest, 1990, p. 37–38; en fait, les Bengescu ne sont pas des Lentz (le deuxième mari de la grande-mère de Georges, mais plutôt Samurcas, du nom de son premier époux.

articles et brochures concernant l'histoire roumaine et la Question de l'Orient, pour finir en apothéose avec la monographie sur les écrivains de la famille Golesco du XIX<sup>e</sup> siècle. Nous espérons que d'autres le feront, car il y a peu d'historiens roumains de cette envergure qui soient aussi mal connus non seulement du public, mais même des spécialistes. Dans les pages qui suivent, nous allons nous contenter de présenter ses lettres dans l'espoir d'apporter quelques précisions sur sa vie et son œuvre.

La première lettre expédiée de Spa, où habitait son oncle maternel Démètre Golescu<sup>4</sup>, du 24 juin 1893, contient un étalage de vanités qui font sourire : Bengesco déclare refuser la croix de commandeur de la Légion d'honneur car, en sa qualité de ministre plénipotentiaire à Bruxelles et à La Haye, et étant déjà officier de la Légion d'honneur, il ne saurait accepter rien moins que le grade de grand-officier ou la grande-croix: deux de ses collègues de Bruxelles l'avaient déjà, et il refuse de se laisser traiter comme un diplomate d'un pays sud-américain! De plus, il se targue d'avoir les deux plus importantes décorations roumaines, Steaua României au rang de commandeur, et Coroana României au rang de grand-officier, distinctions que la Roumanie offre couramment aux diplomates français. Nous ignorons la réponse de son ami, qui devait intervenir dans cette affaire auprès de M. d'Ormesson, le chef du Protocole au Quai d'Orsay, mais une chose est sûre: Bengesco a fini par accepter la croix de commandeur en 1893, comme il le dit lui-même dans la notice biographique déjà citée<sup>5</sup>. En anticipant un peu, nous verrons le triste sort de toutes ses décorations: elles furent pillées, ensemble avec sa maison de Belgique, par les troupes allemandes en 1914 (voir plus loin, lettre du 6 avril 1921).

La deuxième lettre, du 21 septembre 1893, est une demande de „piston” („pilă”, en roumain) pour un des fils du docteur Carol Davila, vraisemblablement Pia (Carol, chimiste, mort en 1937), beaucoup moins célèbre que son frère aîné Alexandre :

„Je viens de réclamer de votre obligeance l'exécution d'une promesse que vous avez bien voulu me faire cet été. L'un de mes compatriotes, Mr. Davila, dont le père, le Général Davila, d'origine française, a rendu de grands services à la Roumanie, se présente le 30 c(ouran)t aux examens d'admission de l'Ecole des Mines. Ce jeune homme a suivi pendant deux ans les cours de l'Ecole polytechnique, où il a fait, je crois, de très bonnes études”.

---

<sup>4</sup> Dont il va évoquer la personnalité et l'œuvre (surtout manuscrite) dans son dernier livre, *Une famille de boyards lettrés roumains au dix-neuvième siècle. Les Golesco*, Paris, s.d. (1921), p. 151–218. Dans une lettre à Alfred Dumaine du 27 juin 1921 (voir plus loin), Bengesco raconte une petite histoire pour illustrer l'ignorance des Occidentaux en matière d'histoire roumaine et plus précisément des dignités de la Cour princière, comme „ban”, „vornic”, „logothète”, etc: „Cela me rappelle que lorsque Démètre Golesco se maria à Spa, en 1860, son beau-père, un brave bourgeois wallon, répétait à qui voulait l'entendre que sa fille venait de se fiancer à un *fort ban*. (Authentique).” Allusion au mot français „forban”. Dans la même lettre, à propos de l'œuvre de son oncle: „Oui, sans doute, Démètre Golesco a trop vécu pour lui-même. Mais s'il n'est point parvenu à faire imprimer ses œuvres de son vivant, c'est parce qu'il était l'homme le plus modeste du monde, le plus ennemi de la réclame. Et puis, il faut bien le dire, il datait un peu, s'étant toujours trop exclusivement cantonné dans son cher dix-septième siècle, hors duquel il ne voyait pas de salut”.

<sup>5</sup> Th. Cornel, *op. cit.*, p. 253.

„Voulez-vous me rendre le très grand service d’appeler, à temps, sur lui la bienveillante attention de Mr. votre beau-père (il s’agit vraisemblablement de M. Bourée- note M.C.). Je m’intéresse à Mr. Davila, non seulement parce qu’il est Roumain, mais encore parce que sa mère était ma parente et mon amie. Aussi vous serais-je très reconnaissant de votre amicale intervention en sa faveur”.

La mère du jeune Carol Davila, Ana Davila née Racoviță (1836–1874) était en effet la cousine issue de germains de Georges Bengesco dont la mère, Elena, était la fille de Iordache, le frère aîné de Dinicu Golescu. La mort brutale de Ana Davila, directrice de l’asile Elena Doamna de Cotroceni, a ému tout le monde et une statue lui a été élevée dans la cour de cet établissement<sup>6</sup>.

Dans cette lettre, Bengesco, qui était en cure („qui, jusqu’à présent du moins, ne me donne pas de bien brillants résultats”) à Aix-les-Bains, mentionne l’état de santé de sa femme qui „continue toujours à me beaucoup préoccuper” et qui suivait un traitement à Lamalou-les-Bains, dans l’Hérault.

Après un silence de vingt ans, la correspondance entre les deux amis reprend en 1913, lorsque Alfred Dumaine était ambassadeur de France à Vienne. Pendant ce temps, beaucoup d’eau avait coulé sous les ponts: l’épouse de Georges Bengesco, Zoe, née Kretzulescu, était morte en 1895 à l’âge de 47 ans<sup>7</sup>, une grande perte qui laissait notre homme inconsolable avec deux filles d’environ 20 ans. A l’approche de la cinquantaine et toujours grand amateur de théâtre, il tomba amoureux d’une jeune actrice belge, Anna (Ninette) Parys qui avait l’âge de ses filles<sup>8</sup>. Jusqu’ici, tout était normal pour l’époque mais, comme l’écrit sa nièce Zoe Cămărășescu, „Oncle Georges est tombé victime d’un sentiment incompatible („nepotrivit”) avec son âge et avec sa carrière. Après une maladie durant laquelle Anna Parys l’avait soigné avec un grand dévouement, il a décidé de l’épouser, malgré l’indignation de ses filles et de toute sa famille”<sup>9</sup>.

Mais ce n’était pas tout: Anna Parys avait été la maîtresse du jeune prince Albert (né en 1875), l’héritier du trône de Belgique où il allait régner de 1909 à 1934. Fils du comte Philippe de Flandre, qui avait failli régner en Roumanie en 1866, Albert avait comme mère Marie de Hohenzollern-Sigmaringen, la soeur cadette du roi Carol I<sup>er</sup>

<sup>6</sup> Le chimiste de l’hôpital Coltea lui a donné de la strychnine au lieu de la quinine qu’elle réclamait contre les maux de tête. Cf. C. Argetoianu, *op. cit.*, I/1, p. 85 et note ; cet auteur a beaucoup vu et rencontré Pia (Carol) Davila à Paris entre 1888 et 1898, cf. p. 87; C. Bacalbașa, *Bucureștii de altădată*, I, éd. A. et T. Avramescu, Bucarest, 1987, p. 177 et note.

<sup>7</sup> On ignore les causes de son décès : la cure à Lamalou est indiquée dans la rhumatologie, la traumatologie et, surtout, la neurologie qui, contrairement aux deux premières, comporte toutes sortes d’affections mortelles.

<sup>8</sup> „Ninetta (Anna Parys) nous semblait un être étourdissant, avec son accent étranger et un débit stupéfiant, d’oiseau enfermé dans une cage. Elle était blonde et rose, avec une peau veloutée; elle portait des robes collantes, pleines de dentelles, de noeuds et de rubans. Mais elle n’était pas très distinguée et je crois que, souvent, le pauvre oncle Georges a souffert lorsqu’il sortait Anna Parys dans le monde plein de prétentions et de dédain qu’est le monde diplomatique”. (Zoe Cămărășescu, *Amintiri*, p. 198–9).

<sup>9</sup> Zoe Cămărășescu, *Amintiri*, p. 197–198.

de Roumanie<sup>10</sup>. La mère avait insisté pour qu'Albert quitte Anna Parys et prenne une épouse digne de son rang dans la personne d'Elisabeth de Bavière (en 1900). En guise de cadeau d'adieu, le prince avait offert à Anna (Ninette) une petite ferme à Grand-Leez, près de Namur, où les deux époux Bengesco vont s'installer quelques années après leur mariage. Car la sanction était vite venue: en vain Georges essaie de se disculper des accusations portées contre lui par le premier ministre Dimitrie A. Sturdza et se plaint de ses mauvais traitements: les *Souvenirs* sont en fait un plaidoyer pro domo mais rien ne put faire fléchir son chef qui suivait sans doute les désirs du roi Carol I<sup>er</sup>. Le fond du problème était le mariage d'un ministre plénipotentiaire avec une ancienne actrice et qui plus est ancienne maîtresse du neveu du roi Carol: on imaginait déjà le ministre de Roumanie se rendant à la Cour de Bruxelles (ou de Bucarest) en compagnie de sa jeune épouse et la réaction du prince Albert et de sa mère (pour ne plus parler du roi de Roumanie)! Finalement, Bengesco donna sa démission du poste de ministre (1898) et accepta en échange un poste de consul de Roumanie à Istanbul (1er décembre 1900), puis de délégué auprès de la Commission Européenne du Danube (1905). En 1906 il était rétabli dans son rang de ministre plénipotentiaire de 1ère classe<sup>11</sup> et deux années plus tard il prenait sa retraite de la diplomatie.

La lettre du 3 novembre 1913 porte comme adresse de l'expéditeur: „Villa Lamartine, Grand-Leez (Namur), Belgique”, un titre pompeux qui couvrait une réalité bien plus modeste. Voici ce qu'écrivait Georges Bengesco à son ami:

„Cher Ambassadeur et ami,

Je n'ai pu donner suite, l'an dernier, au projet que j'avais formé de m'arrêter, en me rendant auprès de ma fille, en Roumanie, quelques jours à Vienne, pour avoir le grand plaisir de vous revoir et de passer quelques heures avec vous. J'ai dû, depuis que je vous ai écrit, renoncer à habiter Versailles, dont le séjour m'était on ne peut plus agréable, mais dont le climat humide et venteux convenait de moins en moins à mes rhumatismes, que l'âge hélas ne fait qu'aggraver. Nous comptons aller passer quelques semaines dans le Midi, et je suis revenu, en attendant, me reposer tout en travaillant, dans notre petite maisonnette des champs, à Grand Leez.”

Il lui demande ensuite d'intervenir au Quai d'Orsay afin d'obtenir pour sa soeur „un petit bout de ruban rouge”, en d'autres termes la Légion d'honneur. Et d'esquisser en quelques lignes le curriculum vitae de sa soeur, un document qui complète à merveille les souvenirs de Zoe Cămărășescu<sup>12</sup>:

<sup>10</sup> Voir ce que dit sur elle et ses goûts artistiques T.G. Djuvara, *Mes missions diplomatiques...1887-1925*, Paris, 1930, p. 67 et suiv.

<sup>11</sup> On ne peut s'empêcher de faire un rapprochement entre ce retour en grâce du diplomate et les deux livres qu'il publia en 1904 et 1905 sur Carmen Sylva, le nom de plume de la reine Elizabeta. N'oublions pas non plus que la dame d'honneur de la reine, Zoe Bengescu (née Rosetti), était la belle-soeur de Georges, car épouse de son frère Alexandre-Achille, les parents de la mémorialiste Zoe Cămărășescu.

<sup>12</sup> Zoe Cămărășescu, *Amintiri*, ed. cit., p. 273-275.

„Je crois que vous avez vu, chez moi, à Bruxelles, ma sœur, Mlle Marie Bengesco<sup>13</sup>. C'est d'elle que je veux vous parler, et c'est en sa faveur que je sollicite, si vous croyez qu'une intervention de votre part soit possible, votre haute et influente protection. Ma sœur, née pour ainsi dire en France, puisqu'elle est venue y commencer son éducation à l'âge de six ans, a été élevée à la pension Dumay, l'une des meilleures institutions de Paris d'il y a cinquante ans. Après avoir passé ses examens à l'Hôtel-de-Ville, elle a suivi les cours de l'École du Louvre, et est devenue l'une des élèves les plus distinguées de Molinier et de Courujod. Puis, elle s'est consacrée à la critique d'art à *L'Indépendance roumaine* – le plus ancien des journaux français de Bucarest – des chroniques dont le but principal est de faire connaître l'art et les artistes français en Roumanie. Elle vient de publier à Paris un volume intitulé : *Mélanges sur l'art français* qui a obtenu un succès de bon aloi. Des hommes tels que Mr. Mâle, professeur d'archéologie à la Faculté des Lettres de Paris; Edmond Pottier et Gaston Migeon, tous deux conservateurs au Musée du Louvre, en ont rendu compte dans les termes les plus élogieux. Je me permets de vous adresser, en même temps qu'un exemplaire du livre de ma sœur, dont elle vous prie de vouloir bien agréer l'hommage, les articles publiés dans la „Revue de l'art ancien et moderne”, dans „Le temps” et dans les „Débats” par ces trois personnalités éminentes, et j'y joins un volume de Léon Clarétie sur la Roumanie, dans lequel celui-ci rappelle tout ce que ma sœur a fait pour répandre dans notre pays le goût et le culte de l'art français (pages 288 et suivantes)... Notre Ministre à Vienne, mon vieil ami Edgar Mavrocordato, qui la connaît de longue date, pourra vous dire qu'elle est digne à tous égards de la haute distinction que j'ambitionne pour elle.”

Enfin, Georges Bengesco parle de son travail et envoie à son ami „mon ouvrage (récemment paru) sur *Les Comédiennes de Voltaire*<sup>14</sup>, avec le compte rendu trop élogieux que notre collègue, Mr. René Millet, a bien voulu en faire dans *Le Temps*”.

Mais il y a plus: „Je prépare”, écrit Bengesco, „un ouvrage sur un sujet qui me tient d'autant plus à cœur qu'il s'agit de présenter au public français un tableau de l'activité littéraire d'une famille de boyards roumains au XIX<sup>e</sup> siècle, et vous comprendrez combien je désire ne pas rester trop en dessous de la tâche que je me suis imposée, lorsque je vous aurai dit que ces savants roumains, dont plusieurs ont écrit en français, sont mes propres ascendants aussi que mes oncles maternels, les

<sup>13</sup> Née en 1850 et morte à Paris en 1936.

<sup>14</sup> Il y a un lien direct, nous semble-t-il, entre la matière de ce volume et la vie personnelle de Georges Bengesco, mariée à une actrice. Dans la Nécrologie qu'il lui a consacrée en 1922, Dumaine parle du livre en ces termes: „Au surplus, quand il s'interrompt parfois de colliger, annoter et classer des fiches, ce fut pour écrire de la plume la plus alerte quelques jolis chapitres de notre histoire littéraire. En un volume sous le titre *Les Comédiennes de Voltaire* (Librairie académique Perrin et Cie. Un vol. in-12, 1912), il a réuni de piquantes trouvailles sur les artistes à qui le patriarche de la scène française confia le sort de ses principales œuvres; sur la tragédie selon Voltaire; sur Voltaire et la Hollande; enfin, sur les aimables relations, de la durée d'un demi-siècle, qui unirent Voltaire à Mlle de Livry (de 1716 à 1778).” (*Feuilleton du Journal des débats*, 27 novembre 1922.

Golesco, dont l'un fut lieutenant princier, après la chute du prince Couza et avant l'avènement du roi Charles I<sup>er</sup>”.

Dans une lettre apparemment perdue en date du 26 février 1914 et citée par Alfred Dumaine dans la nécrologie de son ami, Georges Bengesco lui annonçait un autre travail qui, lui, n'a jamais vu le jour :

„Si Dieu me prête vie, ce sera bientôt le tour des *Correspondantes de Voltaire*, travail considérable auquel je me suis attelé depuis plusieurs années déjà et qu'il reste à mettre au point. Je voudrais dessiner au passage quantité de figures intéressantes, têtes couronnées (y compris les reines de la main gauche), grandes dames, comédiennes, amies des philosophes, simples bourgeoises qui ont été en correspondance avec le patriarche et qui semblent avoir emprunté, pour répondre aux lettres charmantes qu'elles en ont reçu, quelque chose de son esprit et de ses grâces”.

Et Dumaine de commenter à propos du sort de ce livre: „Les bouleversements de la guerre ont empêché, et c'est fort regrettable, l'achèvement d'un autre ouvrage qu'il m'annonçait dans une lettre du 26 février 1914... Je signale le renseignement avec l'espoir que les précieux documents réunis en vue de la publication projetée parviendront en des mains aptes à les utiliser”.

Que s'était-il passé ? et pourquoi l'ouvrage en question n'est jamais paru ? À ces questions, c'est toujours Georges Bengesco qui répond de Bruxelles (46, rue d'Artois), le 6 avril 1921 par une lettre de 12 pages qu'il compare lui-même à un mémoire et même à une autobiographie: la correspondance entre les deux amis venait seulement de reprendre, car Bengesco parle de deux lettres de son ami et d'une seule expédiée par lui trois semaines auparavant, lettres qui semblent perdues. Voici donc les circonstances de la perte du manuscrit et des fiches des *Correspondantes de Voltaire*, mais surtout une véritable page de chronique, la description des aventures de Bengesco et de son épouse pendant la Guerre de 1914–1918:

„Je vous disais, il y a trois semaines, que je vous conteraï, dans ma première lettre, quelques-unes des tribulations et des misères par lesquelles nous avons passé, au cours de ces calamiteuses six dernières années”.

„Surpris par l'invasion boche dans notre paisible retraite de Grand-Leez, nous avons dû, dès le 7 août, chercher un abri à Bruxelles, d'abord dans la capitale même, puis dans un de ses faubourgs (à Jette St. Pierre). Les 14 et 15 août, les hordes ennemies, en route pour Louvain et Bruxelles, traversaient Grand-Leez et mettaient au pillage la villa Lamartine, que nous avons confiée à la garde de nos domestiques, lesquels, je dois le reconnaître, ont fait l'impossible pour la soustraire à la rapacité brutale de l'agresseur. J'avais rédigé, à coups de dictionnaire, une pancarte en allemand que j'avais placée bien en évidence dans le vestibule de la maison, et où je disais qu'étant sujet roumain, ancien envoyé du roi Carol en Belgique, et, en outre, bibliographe et historiographe de Carmen Sylva, je priais les autorités militaires allemandes de faire respecter ma demeure. Il va sans dire qu'il n'en fut tenu nul compte et que je ne pus que constater, à notre retour (le 11 septembre), les vols de toute sorte auxquels, de la cave aux greniers, s'étaient livrées les troupes boches, lesquelles,

par une singulière ironie du sort, étaient placées sous le haut commandement du prince Charles de Hohenzollern, neveu du roi Carol et beau-frère du roi des Belges, ce même Charles de Hohenzollern au mariage duquel j'avais représenté, aux côtés de mon Souverain, le Gouvernement royal de Roumanie, au mois de mai 1894, à Bruxelles!

„J'ai eu à déplorer, dans ces circonstances tragiques, la perte d'une fort belle collection de médailles, qui constituaient pour moi de précieux souvenirs, depuis celles du Concours Général, au temps lointain de ma prime jeunesse, jusqu'à celles frappées à l'occasion des principaux événements du règne du roi Carol, en Roumanie; on a fait main basse sur presque toutes mes décorations, y compris le „Chefakat”, garni de roses et de rubis, de ma femme; sur ma pelisse, sur une grande partie de ma garde robe et – ce qui m'a surtout affligé- sur pas mal de livres et de manuscrits (parmi lesquels toutes mes fiches sur la correspondance de Voltaire avec les souveraines et les femmes les plus célèbres de son temps); bref, pour moi, un véritable désastre sans qu'il m'ait été possible, jusqu'à présent, malgré toutes mes démarches et toutes mes réclamations, de retrouver la trace du moindre de ces objets, ni d'être dédommagé du préjudice que j'avais subi.

„Après avoir supporté courageusement, pendant plus de dix-huit mois, des vexations et l'occupation allemande en Belgique, nous avons obtenu, non sans peine, ma femme et moi, l'autorisation du fameux von Bissing de nous rendre en Roumanie, où m'appelaient, en même temps que le soin de mes intérêts, le désir de revoir ma fille aînée, mariée et fixée à Campulung – Hélène, ma seconde fille, n'a jamais voulu quitter l'Angleterre, où elle réside encore<sup>15</sup> – et aussi le besoin de compléter la documentation de mon volume sur les *Golesco*, sur lequel j'avais dû reporter et concentrer toute mon activité littéraire, depuis la perte irréparable de mes fiches sur la correspondance de Voltaire.

Si, comme je l'espère, j'ai le bonheur de vous revoir un jour à Paris, je vous dirai ce que fut pour nous, qui ne savons pas un mot d'allemand, ce voyage de dix jours à travers l'Allemagne et la Hongrie, à un moment où les Roumains, dont la prochaine entrée en campagne ne faisait plus de doute pour personne, étaient devenus plus que suspects aux Puissances Centrales, et où l'on était regardé de travers, à Berlin comme à Budapest, dès qu'on chuchotait un mot en français. À Oderberg, nous avons été arrêtés, nos papiers n'ayant pas été trouvés en règle, et nous avons dû passer la nuit dans un hôtelier borgne, avec une sentinelle à notre porte. C'est encore dans cette gare d'Oderberg, où un régiment d'infanterie allemande venait de descendre d'un train militaire, que, nous étant égarés et perdus l'un l'autre, nous avons dû marcher pendant plus d'une demi-heure, qui nous a paru un siècle, dans des souterrains, au milieu des bataillons compacts de cette soldatesque, dont l'attitude, je dois le reconnaître, fut convenable et décente. Nous étions soulevés de terre et avons emboîté machinalement le pas aux soldats, sans savoir où nous allions ni si nous sortirions vivants de ce flot humain qui nous submergeait!

<sup>15</sup> Voir à ce sujet Zoe Cămărășescu, *Amintiri*, p. 197.

„Nous n’étions pas depuis quatre mois auprès d’Alexandrine que la Roumanie déclarait la guerre à l’Autriche, et que, devant le péril imminent d’une invasion, précisément par les défilés des Karpathes voisins de la ville où nous avions planté provisoirement notre tente, nous étions obligés de nous sauver encore une fois, et de nous réfugier, d’abord à Golești chez une de nos parentes, puis à Bucarest, où l’un de mes neveux (mari de l’une des filles de mon frère)<sup>16</sup> nous offrit l’hospitalité, et où nous avons subi une nouvelle occupation ennemie de près de quatorze mois (de septembre 1916 à novembre 1917) avec cette circonstance aggravante qu’en Belgique, il n’y avait qu’un occupant, tandis qu’il y en avait cinq en Roumanie: l’Allemand, l’Autrichien, le Turc, le Hongrois et le Bulgare- ces deux derniers les plus rosses et les plus redoutés d’entre tous.

Il se trouvait que notre neveu, Mr. Racottă chez lequel nous demeurions, avait lui-même pour oncle<sup>17</sup> l’un des hommes politiques de Roumanie les plus connus pour ses opinions germanophiles, Mr. Titus Maioresco, ancien président du Conseil du roi Carol. Mr. Maiorescu habitait la même maison que nous, et avait son appartement à côté du nôtre. C’est grâce à cette circonstance, dont nous bénéficions tout en la déplorant, que nous avons pu réchapper, pendant l’année que nous avons passée à Bucarest, aux réquisitions de toute nature, aux arrestations d’otages, à l’obligation de travail forcé, peut être même aux bombardements aériens, auxquels les Boches se sont livrés avec plus de rage peut être qu’ailleurs en Roumanie, où ils étaient venus faire, disaient-ils, „eine Straff-expedition”<sup>18</sup>.

La maison était divisée en deux camps – ou mieux, en deux clans ; d’un côté les germanophiles, qui tenaient leurs grandes assises chez Maioresco – de l’autre, les francophiles, mon frère, ma femme, moi, l’un de nos proches parents, Mr. Balatchano<sup>19</sup>, qui logeait sous le même toit que nous. Une ou deux fois par semaine, Mr. Maioresco, ancien professeur de logique à la Faculté des lettres de Bucarest, et qui était pénétré jusqu’aux moelles de l’esprit et du virus germaniques (il avait été élevé en Allemagne)<sup>20</sup> conférençait dans ses appartements, pour un auditoire composé uniquement de bochophiles, en roumain, mais le plus souvent en français, sur Goethe, Schiller, Hegel, Kant<sup>21</sup>; tandis que, de mon côté, dans la partie de la maison plus spécialement affectée aux francophiles, je lisais à mon frère, à ma femme, à Balatchano et à quelques autres amis, de l’Anatole France, du Labiche,

<sup>16</sup> Il s’agit de Nicolae Racotta (1872–1953), époux de Marie Bengescu, la fille d’Alexandre-Achille, le frère de Georges.

<sup>17</sup> Par sa seconde épouse, Ana Rosetti, la sœur de Zoe Rosetti épouse Bengescu, mère de Marie (Mimi), l’épouse de Nicolae Racotta.

<sup>18</sup> „Expédition punitive”, en allemand.

<sup>19</sup> Il s’agit de Ion Bălăceanu (1853–1934), cf. Zoe Cămărășescu, *Amintiri*, p. 345 et 414.

<sup>20</sup> En fait, Maiorescu a fait presque toute sa scolarité en Autriche, à Vienne d’où, après le baccalauréat (1858), il s’est inscrit à l’université de Berlin et de Giessen où il a passé son doctorat en philosophie (1859). Après quoi, il a passé deux années d’études (1859–1861) à la Sorbonne, où il obtenu sa licence en Droit. Donc, „élevé en Allemagne” est une petite licence poétique de Bengesco!

<sup>21</sup> Voir l’évocation de ces conférences chez Zoe Cămărășescu, *Amintiri*, p. 359–362: la fréquence y était de trois fois par semaine.



du Meilhac et Halévy<sup>22</sup>. Et les journées s'écoulaient ainsi, sans qu'on s'aperçut de la fuite du temps, pour qu'on eût le loisir de songer ni à la gravité de la situation, ni aux dangers qui nous menaçaient: car on se battait ferme aux environs de Bucarest, et les avions nous faisaient, plusieurs fois par semaine des visites sifflantes, hurlantes et malheureusement trop souvent sanglantes.

„Les aéros ont bombardé Bucarest pendant plus de trois mois, depuis la déclaration de guerre jusqu'à la reddition de la Capitale, au commencement de décembre. Nous devions affronter plusieurs fois par jours leurs éclats meurtriers en nous rendant chez Alexandrine, dont la maison de Câmpulung avait été occupée par les Allemands, et que, n'ayant pu se caser, faute de place, chez sa cousine germaine, Mme Racottă, avait dû demander pour elle, pour son mari et pour leur fils, l'hospitalité à d'autres parents, demeurant à l'autre bout de la ville. Il nous est arrivé, bien des fois, en allant la voir, d'être, non pas surpris – car nous nous y attendions à toute heure du jour et de la nuit – mais avertis par les sifflets des sergents de ville et par les volées des cloches des églises, qu'un de ces engins destructeurs se dirigeait sur la ville, et je vous laisse à penser par quelles émotions nous passions, ma femme et moi, jusqu'à ce que nous eussions trouvé un abri plus ou moins sûr pour nous mettre hors de la portée de leurs projectiles.

„Ces trances, ces alarmes sans cesse renouvelées devaient bientôt ébranler la santé de ma femme ; elle commençait aussi à avoir le mal du pays, et était en outre très tourmentée par les mauvaises nouvelles qui nous arrivaient de Belgique – d'une façon naturellement détournée et secrète – concernant la santé de sa mère, que nous avions laissée à Grand Leez, et qu'une broncho-pneumonie avait failli emporter dans l'hiver de 1916–1917. Aussi nous décidâmes nous, au mois de juillet 1917, à demander aux autorités occupantes de Roumanie et de Belgique l'autorisation de regagner Grand Leez. Il ne fallut pas moins de quatre mois de démarches et de négociations pour voir notre désir réalisé, et le 10 novembre 1917 nous reprîmes – toujours via Budapesth-Oderberg-Berlin le chemin de la Belgique devenue un peu comme ma seconde patrie.

Il était dit que Oderberg nous porterait encore une fois la guigne, car nous y perdîmes nos malles, qui ne furent soi disant retrouvées qu'un mois plus tard- nous avons toujours pensé qu'elles avaient été retenues à dessein par les Boches, qui avaient voulu s'assurer qu'elles ne contenaient aucune pièce compromettante, aucun document de nature à faire connaître, en Belgique, le traitement odieux infligé par le haut commandement militaire boche ainsi que par les autorités civiles allemandes à la Roumanie et aux Roumains. J'ajoute, à titre de détail assez curieux, que le chef du Département politique allemand à Bucarest était alors le Comte de Mirbach, celui-là même que les Russes assassinèrent plus tard à Moscou. Nous eûmes l'occasion

---

<sup>22</sup> L'absence de toute mention de ces lectures dans les mémoires de Zoe Cămărășescu est assez étonnante et ne peut être expliquée par la germanophilie (non prouvée) de l'auteur. Par ailleurs, à l'exception d'Anatole France, les auteurs boulevardiers français de Georges Bengesco ne peuvent soutenir la comparaison avec les classiques allemands dont parlait Maiorescu.

de le voir, à diverses reprises, lors des démarches qu'il nous fallut faire pour rentrer en Belgique, et la vérité me force de dire qu'il les appuya sans trop de mauvaise grâce. Il paraissait sombre, inquiet, effaré; n'ouvrait que difficilement sa porte à ceux qui demandaient à être introduits auprès de lui; leur faisait dire par son secrétaire d'abrèger le plus possible leur visite, et avait l'air de se défier même de son ombre, comme s'il avait eu le pressentiment de l'aventure tragique dans laquelle il devait laisser bientôt sa vie."

Georges Bengesco finit sa lettre en annonçant, „comme dans les romans feuilletons”, „la suite au prochain numéro” et ajoute des informations sur sa sœur „qui est toujours à Paris, qu'elle n'a pas quitté depuis 1914” et, le plus important, „de mon livre sur les Golesto, au sujet duquel j'aurai à vous demander un conseil, et peut être un service”.

Le 12 juin 1921, toujours de Bruxelles, dans une lettre de 16 pages, Bengesco remerciait son ami pour „le volume dont vous aviez bien voulu me faire espérer l'aimable envoi, et je ne veux pas tarder à vous dire le grand plaisir que j'ai eu à le lire d'un bout à l'autre, et deux fois plutôt qu'une”. Il s'agissait de *La dernière ambassade de France en Autriche. Notes et souvenirs*, qui avait atteint sa cinquième édition en 1921. Et Bengesco de continuer :

„Ces «bribes d'histoire» – comme vous qualifiez beaucoup trop modestement le récit des événements considérables auxquels, de par vos hautes fonctions, vous avez été mêlé de si près, et que vous avez su faire revivre en traits si nets et si précis, ont toute l'ampleur d'une étude approfondie, destinée à devenir pour les historiens futurs une source de précieuses informations...”.

„Cette lecture m'a causé d'autant plus de plaisir que j'ai retrouvé, presque à chaque page de votre volume, les figures plus ou moins connues de souverains, d'hommes d'Etat, d'anciens collègues, dont les hasards de la vie et de la carrière m'avaient jadis plus ou moins rapproché”.

„Et tout d'abord – par ordre d'ancienneté – Nicolas de Monténégro<sup>23</sup>, dont vous avez si bien saisi et rendu la physionomie „matoise et naïvement réjouie” de gros poupon octogénaire, qui fut mon condisciple à Louis le Grand, il y a de cela plus de soixante ans! et dont les poings robustes s'abattirent plus d'une fois sur ma maigre échine de potache novice et craintif”;

– „le roi Georges de Grèce<sup>24</sup>, auprès duquel j'ai été accrédité en 1896, et que j'ai revu depuis menant joyeuse vie et sablant le champagne à Aix-les-Bains en compagnie de la fine fleur des jolies filles de Paris”;

– „le comte Goluchowski<sup>25</sup>, qui fut assez longtemps ministre d'Autriche à Bucarest, et que je voyais presque dans l'intimité chez mon grand ami Alexandre Lahovary, alors ministre des affaires étrangères;

<sup>23</sup> Nicolas ou Nikita I<sup>er</sup> Petrovic Njegos (1841–1921), prince puis roi de Monténégro de 1860 à 1918.

<sup>24</sup> Il s'agit de Georges I<sup>er</sup>, roi de Grèce (1863–1913).

<sup>25</sup> Agenor Maria Adam Goluchowski (1849–1921), ministre des Affaires étrangères d'Autriche-Hongrie (1895–1906).

– „le duc d’Avarna, avec qui je m’étais lié à Athènes, autant qu’on pouvait se lier avec un homme aussi réservé et aussi renfermé qu’il l’était, et sur le front duquel des infortunes conjugales notoires avaient répandu un voile permanent de mélancolie”;

– „Nicolas de Giers<sup>26</sup>, que j’ai eu comme collègue à Paris, et avec qui je dînais quelquefois chez madame Barbo Katargi<sup>27</sup>, la grand-mère des frères Béclard, dont vous avez certainement connu au moins l’un, Léon”;

– „M. de Bunsen, entrevu à Constantinople et dont la famille était très liée avec Carmen Sylva, etc.etc...”;

– „vos appréciations, toujours justes et impartiales, sur le caractère et l’état d’esprit des Viennois, que j’ai eu l’occasion de pratiquer un peu, mon poste de début dans la diplomatie ayant été Vienne (je me souviens que je logeais Nibelungengasse, dans la même maison que l’ambassadeur d’Italie, le Comte de Robilaut, qui était installé dans un rez-de-chaussée aussi vaste qu’un palais). La Légation, ou plutôt l’Agence de Roumanie, faisait de ce temps là une bien petite figure dans le corps diplomatique viennois, bien qu’elle eût à sa tête un homme qui depuis a beaucoup fait parler de lui, feu Pierre Carp, le grand admirateur et l’ami à outrance des Puissances Centrales, mort récemment dans l’impénitence finale<sup>28</sup>”.

„Quel singulier couple que celui de l’héritier présomptif de la Couronne<sup>29</sup> et de sa femme, la comtesse Chotik, dont le père était encore ministre d’Autriche à Bruxelles, peu de temps avant que nous n’y fussions arrivés – il doit avoir été le prédécesseur immédiat de Khevenhüller ; de quels traits inoubliables et mordants vous avez su marquer leur physionomie falote, leur intérieur mesquin et bourgeois, sans parler des tares du mari! Leur mort tragique aura au moins racheté le terre à terre et la banalité de leur vie!”

„Encore une fois, mon cher ami, votre beau livre - y compris vos impressions sur Vienne, depuis l’armistice, sur François-Joseph et sur le Comte de Berchtold (que j’ai entrevu à Sinaïa, où il était venu en 1912 machiner probablement la candidature du prince de Wied au pseudo-trône d’Albanie)<sup>30</sup> m’a intéressé au delà

<sup>26</sup> Nicolaj Karlovic Giers avait épousé Olga Cantacuzène de Moldavie en 1848, était venu comme consul général russe en Moldavie en 1858 et devint ministre des Affaires étrangères en 1882.

<sup>27</sup> Catherine Parravicini, d’origine russe. Leur fille unique, Marita, avait épousé en 1859 Louis Béclard, le consul de France à Bucarest.

<sup>28</sup> Petre P. Carp (1837–1919) a été agent diplomatique à Vienne de 1871 à 1873.

<sup>29</sup> François-Ferdinand de Habsbourg, archiduc d’Autriche et neveu de François-Joseph, assassiné à Sarajevo ensemble avec sa femme le 28 juin 1914, assassinat qui fut la cause (ou le prétexte) de la Première Guerre mondiale.

<sup>30</sup> Le comte Leopold von Berchtold, ministre autrichien des Affaires étrangères, s’est rendu à Sinaïa en audience auprès du roi Carol le 11 août 1912, cf. Eugeniu Arthur Buhman, *Patru decenii în serviciul Casei regale a României. Memorii, 1898–1940*, éd. C. Scarlat, Bucarest, 2006, p. 128. Le prince Wilhelm de Wied, le neveu de la reine Elizabeta, a régné pendant six mois en Albanie en 1914 et a fui le pays effrayé par les Albanais. Pour un autre prétendant au trône de ce pays, Albert Ghika (+ 1925), et ses relations avec l’éveil national albanais, voir les mémoires de son neveu, Grigore Ghica, *Grigri*, Madrid, 1973, p. 57–61.

de toute expression, de la première à la dernière ligne, et je ne saurais assez vous remercier du grand plaisir que vous m'avez fait en voulant bien me l'envoyer."

Dans la seconde partie de sa lettre, Bengesco parle de son livre sur les GoleSCO en fournissant maints détails intéressants sur la publication de cet ouvrage, son dernier, dont un résumé a fait l'objet de son discours de réception à l'Académie Roumaine :

„Et puisque l'occasion s'en présente, voulez-vous me permettre de vous parler aussi un peu du mien – de celui que je fais imprimer au Puy et pour lequel je voudrais bien trouver un éditeur à Paris”.

„N'en possédant pas encore les bonnes feuilles, je vous envoie les épreuves des deux cents premières pages (13 feuilles ; y en aura en tout 17 à 18). Quand vous aurez un moment de loisir, faites-moi la grande amitié de les parcourir, et dites-moi franchement – comme on doit se parler entre bons et vieux amis – ce que vous en pensez, et si vous croyez que, malgré son exotisme, l'ouvrage a quelque chance de trouver en France un accueil sympathique et bienveillant. Je ne l'ai entrepris et écrit que dans le but unique de montrer à quel point le prestige de la France est grand en Roumanie, et quel rayonnement la pensée française a répandu, depuis un siècle, sur notre état social, sur notre littérature et sur notre civilisation.

„Si ce que vous voudrez bien en lire ne vous paraît pas trop au dessous du mobile qui m'a guidé et du résultat que j'ai essayé d'atteindre, je me permettrai de réclamer de votre précieuse amitié un grand, très grand service, pour lequel je ne pourrais jamais vous être assez reconnaissant. Je n'ai pas d'éditeur. Perrin, qui a publié ma *Bibliographie Voltairienne*, et aussi mes *Comédiennes de Voltaire* est mort récemment, sans que j'aie pu arriver à m'entendre avec lui sur les conditions dans lesquelles il aurait consenti à se faire l'éditeur de mon nouveau volume ; d'ailleurs, je n'avais pas toujours eu à me louer des relations d'affaire que j'avais eues avec sa maison.

„Serait-ce être très indiscret que de vous prier de vouloir bien signaler mon travail à la librairie Plon Nourrit et Cie et demander à ces messieurs s'ils seraient disposés à ce que leur nom figurât sur la couverture de mon – couverture qui s'imprimerait à Paris, et chez eux, afin de donner au livre l'aspect extérieur de leurs éditions”.

„Le volume sera tiré à 500 exemplaires, et orné de quatre planches en phototypie, exécutées par la maison Marotte, de Paris, et représentant quelques-uns des personnages dont il est question au cours du volume (avec leurs costumes anciens ou modernes)”.

„Sur les 500 exemplaires, 200 sont réservés à la famille, très nombreuse, aux amis, peut-être à l'Institut, si je me décide à concourir pour un prix à l'Académie française ou à celle des Sciences morales”.

„300 exemplaires seulement seront mis dans le commerce, au prix de quinze francs (15 fr.) l'exemplaire: ce qui ne me paraît pas excessif, étant donné que le volume est orné de plusieurs planches.

„Je n'ai pas, vous vous en doutez bien, des prétentions exagérées, et je me contenterai d'un bénéfice plus que raisonnable pour chaque exemplaire vendu par l'éditeur, afin de rentrer dans une partie de mes frais d'impression et d'illustration.

Vous savez, mon cher ami, que pas plus que la diplomatie mes écrits ne m'ont enrichi : j'y ai toujours mis du mien, largement et sans compter. Je pouvais le faire autrefois ; hélas, les temps et les choses ont bien changé depuis!"

„Je crois devoir ajouter qu'à l'Exposition universelle de 1900, j'ai fait partie du Jury de la Classe XIII (Librairie et Imprimerie). J'y ai eu pour collègue Mr. Mainguet (de la maison Plon, si j'ai bonne mémoire) ; peut-être ne m'a-t-il pas tout à fait oublié”.

„Ni l'état de ma santé, ni celui de mes finances (le change roumain est toujours à 19 ou 20!)<sup>31</sup> ne me permettent de me rendre à Paris, pour y chercher un éditeur, *rara avis* en ce moment. Si vous vouliez bien me donner un coup d'épaule, ou tout au moins un bon conseil, je vous en serais sincèrement reconnaissant. À défaut de Plon, j'ai pensé à Champion ; le connaissez-vous, et croyez vous qu'il y vit quelque chose à faire de ce côté ? Je vous remercie d'avance de tout ce que vous voudrez bien tenter pour me venir en aide et pour vous intéresser à ce volume, qui sera vraisemblablement le dernier sorti de ma plume”. Paroles prophétiques que cette dernière phrase. Mais n'anticipons pas.

Le 27 juin, toujours de Bruxelles, ayant reçu de bonnes nouvelles concernant l'édition de son livre par Plon Nourrit et Cie, Bengesco s'empresse d'accepter les conditions de l'éditeur et remercie Alfred Dumaine pour les observations faites à la lecture de son livre, en y ajoutant une autre nouvelle de bon augure :

„Très cher ami,

„Vous êtes le plus aimable des hommes et le meilleur des amis. Comment vous remercier de tout ce que vous avez bien voulu faire pour moi, et du beau et très rapide résultat que vous avez obtenu? Laissez-moi vous dire combien je vous en suis profondément reconnaissant.

„J'accepte les conditions de Mr. Bourdel, et, au risque d'abuser de vous et de votre empressement à vous rendre serviable à vos amis, je me permets de vous envoyer sous ce pli une lettre pour lui...

„Non, je ne m'attendais pas à de meilleures conditions, et je ne me dissimule pas que c'est à votre seule intervention que je dois d'avoir été si bien accueilli et si bien traité. Vous avez défendu mes intérêts avec beaucoup plus de chaleur et d'autorité que je ne l'eusse fait moi-même.

„Encore une fois, de tout cœur, merci! Je vous suis très obligé des observations si judicieuses que vous voulez bien me faire au sujet de mon travail. Je les sais dictées par une bonne, ancienne et très précieuse amitié. J'en tiendrai doublement compte, d'abord en essayant d'expliquer dans une courte préface quel était l'état des Principautés moldo-valaques au début du XIX<sup>e</sup> siècle – et en faisant suivre l'ouvrage d'une notice ou plutôt tableau explicatifs des principaux titres de boyarie (Ban, vornic, logothète) lesquels correspondaient à autant de charges et fonctions publiques du pays. Cela me rappelle que lorsque Démètre Golesco se maria à Spa, en 1860, son beau-père, un brave bourgeois wallon, répétait à qui voulait l'entendre

---

<sup>31</sup> Jusqu'en 1914, le leu valait un franc-or.

que sa fille venait de se fiancer à un *fort ban*. (Authentique). Il est évident que pour bien des Belges, ces appellations plus ou moins insolites prêtent facilement à la plaisanterie.

„Peut-être apprendrez-vous avec plaisir, cher ami, que l'Académie roumaine dont j'étais membre correspondant depuis trente-huit ans<sup>32</sup> - longum aevi spatium - vient de me nommer, dans sa séance du 4 de ce mois, membre titulaire - membre *actif*, comme on dit en Roumanie, sans que j'aie fait la moindre démarche personnelle en vue de cette élection. Je vous avoue que cela m'a fait plaisir, parce que je me croyais complètement oublié là-bas, et que mes nouveaux collègues - parmi lesquels Duilius Zamfiresco, que vous avez connu à Bruxelles, et qui est de plus Président de la Chambre des Députés - appartiennent à une génération dont je me croyais presque totalement ignoré!”

Deux autres courtes lettres sans grand intérêt du 30 juin et 3 juillet 1921 clôturent cette correspondance, ou du moins ce que nous savons d'elle. Des recherches dans les fonds Bengesco de l'Académie roumaine et des Archives nationales de Bucarest permettront peut-être d'en savoir plus.

\*

La prémonition de Georges Bengesco que le livre sur les Golesco serait son dernier ouvrage, s'est révélée juste. Un an plus tard, le 23 août 1922, une semaine avant de fêter ses 74 ans, le savant s'est suicidé en se jetant par la fenêtre de la maison de Câmpulung Muscel où habitait sa fille Alexandrina et son mari. Sa nièce, Zoe Cămărășescu affirme qu'il était devenu neurasthénique à cause de l'atmosphère de la maison, entre les époux Grant et sa femme qu'accompagnait sa mère: „Le jour où, après une scène violente, Ninette lui a déclaré qu'elle partait en Belgique avec la vieille Parys, se voyant abandonné, il a pris la décision de se suicider. L'homme le plus délicat, le plus craintif, le plus dénué d'audace que j'aie jamais rencontré, a eu le courage d'ouvrir la fenêtre et de se jeter la tête la première sur la terrasse en pierre de devant la chambre de sa fille”.

Le 27 novembre 1922, son vieil ami Alfred Dumaine signait une nécrologie de Georges Bengesco sur six colonnes dans le Feuilleton du *Journal des Débats*, qui commençait ainsi :

„L'ingratitude serait choquante si les lettres françaises laissaient disparaître, sans lui apporter l'hommage qu'il a si bien mérité, un des étrangers par qui elles

---

<sup>32</sup> Donc depuis 1883. Bengesco avait déjà été proposé, ensemble avec Ioan Slavici, comme membre actif en 1888, mais avait échoué à cause de l'opposition de Odobescu, qu'il considérait comme un ami et avec lequel il avait beaucoup travaillé à la rédaction en français du *Trésor de Pietroasa*, voir *Câteva Suvenire...*, p. 85-87.

furent le mieux et le plus fidèlement servies. La perte qu'elles viennent de faire est encore à peu près ignorée chez nous ; car Georges Bengesco est allé mourir, le 23 août dernier, dans sa Valachie natale, „D'où le glacé Danube est voisin de la Thrace”, ainsi que Ronsard le disait de ce pays de ses ancêtres. L'éloge complet qui lui est dû, ses confrères, ses émules, ses pairs tiendront à le lui décerner. Aujourd'hui, il ne s'agit que d'informer le public de cette triste nouvelle: à défaut de compétence, l'amitié peut y suffire.

„A peine savait-on, dans le monde littéraire, qu'il n'était pas tout à fait des nôtres. Ses travaux sur Voltaire lui avaient conféré une sorte de grande naturalisation. Et pourtant, Roumain de naissance, il a, durant plus de quarante ans, fait très brillante figure dans la diplomatie de son pays, et sa carrière l'a presque toujours tenu hors de nos frontières. Mais sa culture et ses œuvres l'unissaient si étroitement à nous qu'il semblait vraiment que la France le prêtât à une nation amie”.

Nous avons cherché, en vain, des manifestations similaires en Roumanie en 1922, au point qu'il faut croire que Georges Bengesco était vraiment oublié par ses contemporains. Espérons que ces quelques lettres pourront combler un vide et rappeler son souvenir.

**THE BIRTH PROCESS OF THE MONOGRAPHIC BOOK:  
THE PSYCHOLOGY OF THE ROMANIAN PEOPLE.  
THE PSYCHOLOGICAL PROFILE OF ROMANIANS.  
THE CHALLENGE OF CONSTANTIN RĂDULESCU-MOTRU**

**DANIEL DAVID**

Motto: "...In 50 years, not later, that which was published or believed  
by me and by the people of my time will once again awake  
the Romanian public's interest..."

(Rădulescu-Motru, February 3, 1946 – see Rădulescu-Motru, 1999)  
(President of the Romanian Academy, between 1938–1941)

## **1. Introduction**

This article is based on and includes fragments from the monographic book *The Psychology of the Romanian People. The Psychological Profile of Romanians*, published by the Polirom Publishing House (see David, 2015) Cluj

I would like to express my gratitude to the editor of the RPSS, Petre Frangopol, for the idea of organizing a special issue of the RPSS, dedicated to the monographic book. He believes that the monographic work analyzed here is a significant event in Romanian science and therefore of direct interest for a political science journal published in Romania.

Before publishing my monograph, I have published synthetic fragments from it in the journals *Sinteza* and *Tomisul Cultural*, and I held a series of academic conferences („Alexandru Ioan Cuza” University in Iași, “Babeș-Bolyai” University in Cluj-Napoca, Bucharest University, West University in Timișoara, etc.) and public conferences (e.g. Lions Clubs Association in Romania, Romanian-German Commerce Chamber, etc.), all of which being commented in mass-media also.

I started the book project by following the international practice, namely if some knowledge of great general interest has passed through a professional review process (e.g. presentation in expert groups, conference presentations, etc.), it can be discussed in the public space before being fully published in journals/specialty books. In a reliable environment, anyone who wishes to receive more information, before the complete publications become available, can request it from the author.

These previews constituted an extraordinary opportunity for running a quasi-experiment in order to test the conclusions that arose from the work referencing the Romanian people's psychology and to better approximate the formulation of certain



conclusions inside of the monograph. Indeed, the cultural voice of psychology was rarely heard in recent decades, so in order to introduce such a sensitive and novel message to the Romanian cultural space, an action in stages was needed (e.g. from conferences to short synthetic works and then to the monograph). As I have shown in the monograph (see also Jelea *et al.*, 2004), starting with 1977, and then completed in 1982, psychology was disbanded by the communist regime, being accused of (1) imposture – by promoting mystical and obsolete ideas and methodologies, which were not in accordance with the new communist ideology; (2) a subversive/dangerous nature – exposing the human mind’s mechanisms in an imperialist and often fascist/racist way and placing at risk the communist strategies regarding the building of the *New Human Being*; and (3) inutility – party activists were considered the best psychologists. Therefore, this strategy (conferences – short synthetic works – monograph) was absolutely necessary, especially when considering the cultural context of psychology, the scope of the work, and the sensitivity of the subject.

## **2. From the classics, through modern psychological research up to the present monograph**

The works dealing with the Romanian people’s psychology can be classified in two broad categories (see also Iacob, 2003, for a similar distinction): (1) classic/paradigmatic works, which constituted models and landmarks in the domain, building paradigms that enabled specific research, and (2) direct or indirect rigorous and punctual research/investigations, focusing on the Romanian people’s psychology.

### 2.1. Classic/paradigmatic works on the Romanian people’s psychology

In Romania, the most complex analyses of the Romanian people’s psychology – named in the title as such – were probably initiated by the academician Constantin Rădulescu-Motru (1999/1910) and by the professor Dumitru Drăghicescu (1907). These analyses were enrolled in the *Völkerpsychologie* paradigm, in the more attenuated line of Wundt (see Klautke, 2010), Constantin Rădulescu-Motru (1999) contributing with some original elements in the context of his theory regarding energetic personalism. Constantin Rădulescu-Motru earned his doctorate in Germany (Leipzig) and Dumitru Drăghicescu in France (Sorbonne), thus having the experience/prerequisites for combining emic (from the interior) and ethic (from the exterior) approaches in a comparative approach (the Romanian people’s psychology versus the psychology of other peoples, especially those of the Western ones), in order to comprehensively understand, at that time, the Romanian people’s psychology. Other important and no less classic works (see also Iacob, 2003) are those of Ralea (1927), Vulcănescu (1937), and Buricescu (1944). Perhaps these three works are less known than the two ones mentioned before, because (1) Ralea and Vulcănescu

approach the Romanian people's psychology in the context of broader preoccupations, with regard to the Romanian people's national identity, and (2) Buricescu has a more integrative-critical approach to anterior publications, without clearly assuming an original contribution, as Constantin Rădulescu-Motru did, for example.

The classic works have appeared in the context of the preparation, formation, and consolidation of the modern national Romanian state, so that, although they were in tune with the European/international scientific paradigms of those times (e.g. *Völkerpsychologie*), they acquired a special emotional and public weight beyond the scientific context. Indeed, the research of the Romanian people's psychology was, from the start, associated with national identity, what makes this subject to be one filled with emotion and even suspicions that are protective in their nature. In comparison, the publication of research results on the American people's psychological attributes or on those of other peoples (e.g. see the personality profile of the American people in Terracciano *et al.*, 2005) are taken as any other scientific approach, without generating an emotionality that is greater than necessary. The high sensitivity of Romanians concerning this subject has led to the fact that a lot of Romanian psychologists are performing research work on the Romanian people's psychology using reformulated subjects and/or in a protective way, by framing them inside more general approaches, often in an emic approach (from inside the culture), without the comparisons which would characterize an ethical approach (with an international methodology that includes international comparisons).

I think, nonetheless, that Romanian psychology has reached the strength and the scientific maturity that is necessary to address this subject in a dominantly ethical approach as well, in accordance with international paradigms, directly, in a constructive way and without inhibitions, the more so as the classic works are nowadays marked by the inherent limitations of the *Völkerpsychologie*.

## 2.2. Direct psychological research/analyses on the Romanian people's psychology

It must be said, clearly, that there was no silence period from the emergence of these classic monographic works until my monograph appeared 100 years later. The editorial space does not allow me, however, to inventory and to mention in detail all the psychological approaches regarding various aspects of the Romanian people's psychology between these two moments, because, taking into account their volume, they would turn this article in an article on the history of the Romanian people's psychology. Nonetheless, for such an analysis I recommend the work of professor Iacob (2003). I will, however, emphasize briefly this point, by saying that major preoccupations on the diverse aspects of the Romanian people's psychology (sometimes wearing another title, and/or framed in more general approaches), which must be mentioned, have existed and/or are still existing at (for details, see Iacob, 2003):

- Bucharest, through older preoccupations of professors Gheorghe Zapan, Paul Popescu-Neveanu, and Mielu Zlate; presently, through the group coordinated by professor Septimiu Chelcea *et al.*, from the perspective of social psychology, and through professor Constantin Schifirneț, from an ethno-psychological perspective, etc.;
- Cluj-Napoca, through professors Ioan Radu and Petru Iluț, from the perspective of social psychology, through older preoccupations of the professors Nicolae Mărgineanu, Alexandru Chircev, and Mariana Roșca, etc.;
- Iași, through the preoccupations of professor Adrian Neculau, through the group coordinated by professor Luminița Iacob *et al.*, from the perspective of social psychology and ethno-psychology, etc.;
- Timișoara, through the group coordinated by professor Alin Gavreliuc, from the perspective of social and inter-cultural psychology, etc.;
- The Romanian Academy, where Aurora Liiceanu also addresses the “Romanian people’s psychologies” from a more qualitative/aesthetic perspective;
- Also, there are other, more punctual psychological approaches, especially essayistic in their nature and/or included as subchapters in more broad psychological/ethnographical/philosophical/historical/cultural themes.

In contrast to classic works, most of these researches were made from an emic perspective (from within the analyzed population), with some ethical elements (from outside the analyzed culture), expressed especially in the research methodology.

BCU Cluj / Central University Library Cluj

### 2.3. Indirect research/analyses on the Romanian people’s psychology

All these direct psychological approaches, complementary to one another, are perfectly corroborating with other specialty preoccupations regarding Romanian national identity. Practically, every scientific area has also generated ethnical preoccupations, some of them having psychological interferences (for details, see Iacob, 2003): law (e.g. Hasdeu), philosophy (e.g. Blaga, Cioran, Eliade, Noica, etc.), history (e.g. Iorga, Pârvan, Xenopol), literature (e.g. Călinescu, Lovinescu, Vianu), natural sciences (e.g. Antipa), theology (e.g. Stăniloae), etc. I would also like to mention here more recent activities (for details see Iacob, 2003), such as those carried out by the humanistic sciences (with the outstanding contributions of Romanian humanists performing research work in the main university centers of the country), anthropology (e.g. through the group coordinated by professor Vintilă Mihăilescu, in Bucharest), sociology (e.g. through professors Ilie Bădescu, Dumitru Sandu, Lazăr Vlăsceanu, Cătălin Zamfir, etc., in Bucharest), politology (e.g. through professor Alina Mungiu-Pippidi, in Bucharest), or other cultural approaches (e.g. Gabriel Liiceanu, Horia Roman Patapievi, Andrei Pleșu, etc.). A simple internet search with the names of such professionals and/or areas of specialization will yield an extremely large quantity of valuable works on diverse aspects of the Romanian people’s psychology and/or on our national identity.

## 2.4. The present monograph

The present work starts from this scientific tradition and, at the same time, goes beyond in the context of modern psychological research (i.e., using cross-cultural paradigm and avoiding the outdated Volkerpsychologie paradigm). Through the title/themes, the dominantly ethical approach, and scope, it is considered to be among the classic works, but approaching the Romanian people's psychology differently, in a dominantly ethical framework (with emic elements), from a cognitive perspective (with a psychometric and sometimes clinical content) – the discrepancy between “how the Romanians are” vs. “how the Romanians think they are” revealed by some psychological attributes –, using an experimental background (with a methodology specific to cross-cultural psychology), in a monographic approach based on the complexity theory, and by implying also a multilevel approach. This approach is complementary to other direct psychological research on the Romanian people's psychology – that is rather focused on “how the Romanians think they are” – which has already been mentioned above.

If I had to look for a more direct lineage for the present approach, beyond the firm bond through the title / themes and scope with the classic works, I would mention the following previous approaches:

(1) Constantin Rădulescu-Motru's “Cercetări experimentale asupra inteligenței la români” (Rădulescu-Motru and Nestor, 1948), which is an example of direct empirical focalization on “how we are”, in trying to directly measure the Romanian people's intelligence;

(2) Gh. Zapan's “Sistematizări în teoria temperamentelor” (1940), which is another example of empirical focalization on “how we are”, in trying to directly measure the Romanian people's temperament;

(3) A. Chircev's “Psihologia atitudinilor sociale cu privire specială la români” (1941) (with contributions of Nicolae Mărgineanu – see also Mărgineanu, 1969), which somewhat is another focalization example on “how we are”, by using the assumed empirical approach.

Of course, the aforementioned works did not systematically analyze the discrepancy between “how we are” vs. “how we think we are” and they could not benefit from the use of advanced psychological tests, which are available today. Therefore, although they represented the peak in their own time, these works lack the complexity of the approach assumed by this monograph, their authors being nonetheless – to use a well-known metaphor – reference precursors, on whose shoulders we are building this monographic approach.

After this analysis, I think that the assumed connection between this monograph and the preoccupations of Constantin Rădulescu-Motru becomes more clearly apparent. When compared with the other classic authors, not just the title/theme brings us closer to the work of Constantin Rădulescu-Motru (Rădulescu-Motru, 1937), but also the experimental component (Rădulescu-Motru and Nestor, 1948); moreover, in comparison with other direct psychological research, the amplitude of the monograph and the dominantly ethical approach also bring us closer to the

work of Constantin Rădulescu-Motru (Rădulescu-Motru, 1910; 1937; Rădulescu-Motru and Nestor, 1948). Indeed, the approaches of Rădulescu-Motru and Nestor (1948) engaged a large number of directly tested people: 59817 participants, with ages between 10 and 44. The conclusions of the present monograph are based on data analysis, data gathered by us or other researchers (i.e. secondary data analyses) from studies which involved, in total, over 50,000 participants, with ages approximately between 2 and 89.

After writing his own works, Constantin Rădulescu-Motru said that “...in 50 years, not later, what was published or believed by me and by the people of my time will once again awake the Romanian public’s interest...” (Rădulescu-Motru, February 3, 1946 – see Rădulescu-Motru, 1999). I have accepted this challenge by means of promoting a new and rigorous scientific methodology after nearly 70 years, so with some delay to the prediction made by the academician Constantin Rădulescu-Motru – a delay caused by the regime that affected psychological research up to the level of dismantling psychology during the communist era.

As I have already mentioned before, the classic works on the Romanian people’s psychology appeared at turning points in Romanian history (e.g. the preparation, formation, and consolidation of the modern national Romanian state). Indeed, the research work on the Romanian people’s psychology has been associated from the start with national identity, which charges this subject with emotion and protective suspicion. But I believe that Romanian psychology has reached the necessary scientific strength and maturity in order to approach this subject in a dominantly ethical and logical way (but with emic elements), as international models do, directly, constructively, and without complexes. And I also believe that the stake of our integration in the European Union, far-reaching in historical terms, currently represents a turning point for the Romanian people; it demands a *Sapere Aude* type of approach, in order to bring forward *the light* of knowledge in a time, in which the *darkness* of ignorance puts at risk the potential of this nation; in keeping the proportions, we need to take action as the Transylvanian School, the 1848 Generation, the Romanian Junimea, and others decisively did in their times, for the modernization of the country. This project was first thought of in 2005, when Terracciano *et al.* (2005) have published, in the prestigious *Science* journal, a major work in which they analyzed, in 49 countries/cultures of the world, the difference between “*how we are*” and “*how we think we are*” in terms of personality traits. This study became the methodological reference for the present monograph.

The publishing of the article in the *Science* journal demonstrates the major interest of the scientific community for this subject. Indeed, in a globalized world, in which the countries/cultures are interacting more and more with each other, no matter the geographical distances involved, and in a European Union that tries to integrate its extremely diverse members as well as possible, the understanding of this aspect is crucial for promoting collaboration, peace, and for avoiding conflicts. For example, if a country/culture has a self-image that is discrepant with how it is in fact and another country/culture treats it according to the way it is in fact and not by how it thinks it is, difficult international situations may ensue.

As a cognitive psychologist, I am interested in the way, in which information processing influences our subjective-emotional, cognitive, behavioral, and psychobiological manifestations, and in this context, I am interested especially in the discrepancy between “*how it is*” and “*how we think it is*”, with reference to a psychological phenomenon, because this discrepancy has major psychological consequences, especially on our psychological functioning, adaptation, and health. For example, the study of irrational cognitions – as discrepancies between “*what we think*” vs. “*what there is*” – represented and continues to represent a fundamental research program in my academic career, as expressed in a monographic work at published by the Oxford University Press (see David *et al.*, 2010), with important applicative implications (e.g. in psychodiagnostic and clinical psychology/psychotherapy); the work was awarded in 2012 with the Romanian Academy’s Constantin Rădulescu-Motru Award.

Therefore, although the problem raised in the *Science* article fitted, at country/culture level, perfectly in my preoccupations at an individual level, I could not use it in a maximal way, because Romania was missing from the analysis! Considering my research interests and the tradition that we had in the study of the Romanian people’s psychology (e.g. through Constantin Rădulescu-Motru), I have decided to correct this shortcoming. I benefited also from the fact that, over time, as an author, editor or consultant I have contributed to the adaptation in Romanian of a series of major psychological tests (over 20), which gave me the advantage of understanding a discrepancy component, namely “*how we are*”. This project, once started, I have decided to make it as complex as possible, by including in the analysis as many published specialty studies as possible, in which Romanians are compared with other peoples/countries/cultures; to these studies, I have added three new ones, conducted as part of this project.

The expansion of the interest from the analysis of cognitive theories, applied individually, to their analysis at country/culture level corresponds with the international dynamics of the cognitive psychological/psychotherapeutic domain; one of my main mentors in science, the American professor Aaron T. Beck (2000), the founding father of cognitive psychotherapy, has initiated the country/culture level analysis of cognitive theory/therapy through his pioneering work – *Prisoners of Hate. The Cognitive Basis of Anger, Hostility, and Violence*.

### **3. Fundamentals of the monograph about the Romanian people’s psychology**

Evidently, the space here does not permit the full presentation of the monograph’s conclusions. They are exposed in more detail in the work (see David, 2015), in conclusions published in cultural journals that were mentioned above, and they were discussed in the aforementioned conferences.

If I had to take a chance, to summarize the monograph's essence to a few simple formulas, I would mention the Romanian people's virtues like the intellectual potential (intelligence and creativity) and competitiveness; for psychological attributes where there is room for improvement, I would mention firstly the low trust in people, which leads to lack of cooperation for mutually beneficial collective actions, and secondly, the tendency to distort reality through the exaggeration/maximization both of the positive (through high emotionality) and of the negative (through skepticism/cynicism). If we would regain trust in people and we would reduce exaggeration in the evaluations that we make, then we would arrive to mutually beneficial collective actions, within which we could maximally use the very good potential that we have. Here I will only say that the ideal cultural model of the Romanian people, "how we want to be", is identifiable in their psychological projection, "how we believe we are". The good news is that, although Romanian people believe themselves to be as they are not, nevertheless, they believe themselves to be as they could be! Therefore, I would say that our projection "how we believe we are" does not represent a positive illusion, but a realistic optimism.

That is why, in the Romanian people's case, there is a very great chance for development and evolution towards an ideal cultural model, a chance which could be increased by wise and determined psycho-cultural actions.

Where comes the data that substantiates such conclusions from? There are three sources for this data:

(1) Already published works, identified by keyword searches in international databases (e.g. PsycINFO, Scopus, Web of Science,), which were integrated in the monograph's framework;

(2) Secondary data analyses (over 1000) on already published works or on data which is accessible in specific databases (e.g. European Social Survey, World Values Survey); the outcome of these analyses was expressed in terms of statistical significance ( $p$ ) and effect size ( $d$ );

(3) Three new, original studies, parts of international collaborations (already submitted to publication in international journals).

Therefore, the data underlying the conclusions of the monograph have already passed, for the most part, the international scientific community's test.

#### 4. Conclusions

This work is a manifesto of modern Romanian psychology, which, scientifically matured, after its liquidation during the communist regime era – when, because it did not ideologically align with the communist party's views, it was accused of imposture and subversive nature – is reclaiming its old position defined by its founders in Romania: Florian Ștefănescu-Goangă (Cluj-Napoca), Constantin Rădulescu-Motru (București), and Eduard Gruber (Iași). More precisely and directly said,

modern Romanian psychology aims to be not just an internationally anchored science, but also a contributor to the country's culture and development, bringing a cultural component that is based on knowledge (*evidence-based culture/knowledge-based culture*), that is absolutely necessary for Romanian culture in the international competition, that is presently based precisely on knowledge.

As I have shown in the monograph, I was surprised by being congratulated for having the "courage" to write this monograph, as though the subject would be something, which is forbidden and guarded by an "obscure" and "retrograde" group of people, who aim to padlock knowledge! For me, in this case, it's not about courage, although courage represents one of my personal values. It is, firstly, love for this nation, which, through a pondered and constructive approach of the *Sapere Aude* type, can benefit from it throughout its emancipatory process. Secondly, it is professional interest: if something corresponds thematically with my academic domain and subscribes to the preoccupations and modern methodologies of research in the domain, at international level (e.g. publication in the prestigious *Science* journal), it is only about interest, academic duty and normality, not about courage! And people are not "obscure"/"retrograde", but can be, at most, surprised by the appearance of an ethical approach, not an emic one, as they were used to, with regard to a sensitive subject, and/or by the cultural voice, beyond the own domain, of modern Romanian psychology, especially in an avoidant culture such as ours, where change/innovation initially scares!

In the afterword section of the monograph, I have inserted an analysis of the first reactions to it. In this restricted space, I can only say that the reactions were congruent with the monograph's conclusions: from the exaggeration of the positive to the exaggeration of the negative, through emotionality and skepticism/cynicism, in a context of distrust (e.g. what am I aiming towards with this work?). Nonetheless, exactly as in the Romanian people's autostereotype, the positive side (often exaggerated) dominated!

I am now curious to see the professionals' reactions in the upcoming articles, professionals who are some of the most representative Romanian psychologists and specialists in the major aspects presented in this monograph.

Meanwhile, the monographic book (e.g. its conceptual framework and methodology) was developed in a complex international research project, coordinated by the Albert Ellis Institute, USA (see here: <http://albertellis.org/international-research-program-cognitive-behavioral-theorytherapy-cbt-at-a-countryculture-nationsociety-level-the-cognitive-behavioral-national-profile/>), and in a book project about the psychological profile of Europeans, published by a top international publishing house (i.e., Oxford University Press).



## References

1. A. Beck, 2000, *Prisoners of Hate. The Cognitive Basis of Anger, Hostility, and Violence*. Harper Perennial: New York.
2. I.F. Buricescu, 1944, *Sufletul românesc*, Casa Școalelor: București.
3. A. Chircev 1941, *Psihologia atitudinilor sociale cu privire specială la români*. Editura Institutului de Psihologie al Universității din Cluj, Sibiu.
4. D. David, (2015), *Psihologia poporului român, Profilul psihologic al românilor*, Editura Polirom, Iași.
5. D. David, 2015a, Cum s-a născut monografia „*Psihologia poporului român. Profilul psihologic al românilor*”. Provocarea peste timp a lui Constantin Rădulescu-Motru (The Birth Process of the Monographic Book: “The Psychology of Romanians. The Psychological Profile of Romanians”. The Challenge of Constantin Rădulescu-Motru). «*Revista de Politica Științei și Scientometrie*», 4(2), 88–93.
6. D. David, S. J. Lynn, A. Ellis (eds.), 2010, *Rational and irrational beliefs: Research, theory, and clinical practice*, New York, NY: Oxford University Press.
7. L. M. Iacob, 2003, *Etnopsihologie și imagologie*, Iași: Polirom.
8. D. Jelea și colab., 2004, *Afacerea Meditația Transcendentală*, Editura Humanitas, București.
9. E. Klautke, 2010, The mind of the nation: The debate about Völkerpsychologie, 1851–1900, *Central Europe*, 8 (1), 1–19. doi: 10.1179/174582110X12676382921428
10. N. Mărgineanu, 1969, *Sub semnul omeniei. Particularitate și universalitate în cultura românească*, Editura pentru literatură, București.
11. M. Ralea, 1927, *Fenomenul românesc*, «*Viața românească*», 6–7, 337–361.
12. C. Rădulescu-Motru, 1999, *Psihologia poporului român*, București: Paideia.
13. C. Rădulescu-Motru, 1910, *Sufletul neamului nostru. Calități bune și defecte*, Editura Lumea, București.
14. C. Rădulescu-Motru, 1937, *Psihologia poporului român, Societatea Română de Cercetări Psihologice*, București.
15. C. Rădulescu-Motru, I. M. Nestor, 1948, *Cercetări experimentale asupra inteligenței la români*, Editura Academiei, București.
16. A. Terracciano și colab., 2005, *National character does not reflect mean personality trait levels in 49 cultures*, «*Science*», 310(5745), 96–100. doi: 10.1126/science.1117199.
17. M. Vulcănescu, 1937, *Dimensiunea românească a existenței* (1991), Editura Fundației Culturale Române: București.
18. Gh. Zapan, 1940, *Sistematizări în teoria temperamentală*, «*Revista de Pedagogie*», 10, 19–25.

**ALLIANCE AND THE COMPETITION  
FOR THE BALKANS  
AT THE BEGINNING OF THE 20<sup>TH</sup> CENTURY**

**DANIELA BUȘĂ**

The assassination in Sarajevo on June 28, 1914 of the Archduke Franz Ferdinand, the inheritor of the Austro-Hungarian throne, admittedly represented the pretext to initiate a war mankind had never known before. The real causes are complex, profound and multiple, and are related to the events of the last five decades, namely: the political evolution on the European continent, the diplomatic involvement, the complex alliance network between the European powers emerged following the defeat of France and the proclamation of the German Empire (The Second Reich), nationalism, the previous disputes issued due to various reasons and that remained unsettled, the lack of raw material sources and markets for the Western and Central European industry, the fragmented governance, the armaments race. We do not intend to analyze the above issues which, for that matter, have already received attention from the Romanian and foreign historiography. Our approach is intended as a basis for discussing the place and the role of Southeastern Europe in the plans of the two political and military alliances in anticipation of a confrontation and their ways to attract the states in this area to one side or another; our approach takes into consideration only economic and financial aspects, the latter being of particular importance as they prove to be more practical, persuasive, and with many more chances of success.

Regardless of the content of the alliances and the understandings between the states, as well as of the intentions of those who had signed them, the fact that Europe was divided in two rival groups had become a reality long before the establishment of the Entente in 1907. The simple Anglo-Russian understanding that was invalidating one of the certainties of the German foreign policy<sup>1</sup> was enough to awaken to reality the Wilhelmstrasse diplomats, had they not been blinded by their ambitious goals.

To a significant extent, the interests of the Triple Entente parties were not convergent, and the disputes with the Triple Alliance, with one exception, were not of such kind as to generate a conflict between the two sides. Thus, apart from France, which was interested in recovering Alsace and Lorraine, Great Britain would have been content to reach a compromise with Germany over the naval

---

<sup>1</sup> The German diplomacy considered the Anglo-Russian and the Anglo-French rivalry as traditional. Therefore, in the opinion of the decision makers in Berlin, the Franco-Russian agreement of 1892 was reinstalling a power balance in Europe, and the positioning of Great Britain on one side or the other would have only led to the destruction of this balance, of which the British were very fond.

supremacy, and Russia, which had no real reasons of having disputes with Germany, would have come to terms with Berlin, provided that Berlin wanted it. The only truly sensitive point was the French-German relation, whose harmonization could not have been reached without settling the issue of the two provinces.

Much more precise and rigorous in terms of organization, the Triple Alliance proved to be less viable than the seemingly formal Triple Entente. The growing rivalries between Italy and Austria-Hungary regarding certain regions in the South Eastern European area gave rise to a paradox: in order to keep the increased influence of the double monarchy south of the Danube under control, the Italian diplomacy believed that maintaining the Triple Alliance was, in the meantime, the only solution.

A particular role in this context devolved on the Big Finance and implicitly on the capital, which had acquired unprecedented importance in the early 20<sup>th</sup> century. Without being the prerogative of either of the parties, the capital gradually became the most important weapon in attracting new members or in maintaining the already existing ones, employed by the strongest partners. Thus, the economic, financial, commercial and monetary relations formed an increasingly branched and complex network between states, societies, individuals, which the politicians had to take into consideration. Never before had the power and the influence of businessmen been so great, so unsupervised and uncontrolled. Upon their request and sometimes upon their pressure, the state, through its instruments and bodies, was requested, even pressed in some cases, to facilitate capital and merchandise investments. As long as the objectives of the Big Finance were accomplished, that is to provide security and the expected efficiency, there were no policy or ideology related preconceptions. Proof of such are the placements of the British<sup>2</sup> and French bankers on the German market in the 19<sup>th</sup> century and the early 20<sup>th</sup> century. Their high amounts contributed to a great extent to Germany's industrial impetus. On the other hand, the risk of a conflict and an uncertain political situation were putting into question the security and implicitly the efficiency of the placement and, in the vast majority of the cases, resulted in the denial of the request. This explains the denial to credit Greece in 1896, for example, when the Crete insurgence and the disturbances in the territories with predominantly Greek population in the Ottoman Empire, supported by Athens, have led to the initiation of the Greco-Turkish war (1897)<sup>3</sup>, as well as the

---

<sup>2</sup> In 1820, the London bankers granted to the government of Prussia two loans necessary for the country's recovery after the Napoleonic wars. In 1850, the same Finance granted generous credits to the merchandisers and seafarers in Hamburg, and in 1860 participated with considerable amounts of money to the construction of the German rail network. For details, see Jacques Bari ty, *Les relations franco-allemandes 1815-1975*, Paris, 1977, p. 12; Raymod Poidevin, *Les relations économique et financière entre France et l'Allemagne de 1898   1914*, Paris, 1969.

<sup>3</sup> The war represented the decisive stroke to Greece's finances. Defeated, not only that it did not obtain Crete, but it was bound to pay reparations of approximately 94 million francs and to give away certain border territories. Unable to meet both its outstanding and recent debts, Greece was forced to accept in January 1898 the control of the International Financial Commission, composed of the representatives of six great powers (France, Great Britain, Germany, Italy, Austria-Hungary, Russia).

reluctance of the French bankers to respond positively to an application to fund a loan advanced by Russia in 1905, due to the incendiary domestic situation and the engagement in the conflict with Japan. However, the German group Bleichröder, upon the express request of the Emperor Wilhelm II, has granted an advance for political reasons, as the Kaiser by doing so was hoping to prove to Petersburg the fragility and even the worthlessness of the Franco-Russian alliance and to smooth the way for a German-Russian rapprochement.

Common goals and objectives have forced the Big European Finance to maintain close relations within each group, to diversify the relations with the outside world and to abandon the nationalist vision, which materialized in the opening of branches in politically rival countries. Thus, in the partners network of Banque de l'Union Parisienne there were known banks and banking groups of the Triple Alliance, but also the Hungarian Land Bank (linked to the same extent to the Banque de Paris et des Pays-Bas), while Société Générale had good relations with Länderbank, and in its board of directors there were two Austrian citizens: the bankers Adler and Spizer.

The most important world financiers and implicitly of Europe were Great Britain, France and Germany. At the beginning of the 20<sup>th</sup> century, Great Britain's placements abroad amounted to 100 billion francs, France's placements to 37 billion francs and Germany's placements to 20 billion francs. On the eve of World War I, the order was the same, with Great Britain holding 43% of the total capital invested in various areas around the globe, France 20% and Germany 13%<sup>4</sup>.

The placements of the foreign finance on the foreign market were generated both by economic and political reasons. The first were related to the degree of development, the amount of liquidities, the creditor profit rate, and the others were related to the immediate and future interests of the state. Germany, for instance, contributed in financing the countries, which represented safe and advantageous markets for its goods, the goods of the allied states and the ones considered as being potential allies, but also of the countries where it could easily impose its influence and control. Many times, the Berlin government put pressure on the German bankers to participate in the foreign loans of Austria-Hungary, Romania and Bulgaria, and supported and urged the Deutsche Bank presence in the construction of the railway to Bagdad. As regards the French capital, the placements in Europe were also thought as good for recruiting allies in case of a military conflict and, depending on the case, seconded or not the government's foreign actions.

---

In May of the same year, the Greek state obtained a 120 million loan on the Parisian market, guaranteed with the concession of certain state revenues (salt, paper, cigarettes, matches, playing cards, Naxos emerald, the Piraeus custom duties). For details, see Jacques Thobie, *Investissements et imperialisme français dans l'Empire Ottoman 1895-1914*, Paris, 1977, p. 137-138; E. Driault et M. Lhéritier, *Histoire diplomatique de la Grèce de 1821 à nos jours*, vol. IV, Paris, 1925-1926, p. 327-329.

<sup>4</sup> Maurice Baumont, *L'essor industriel et l'imperialisme colonial (1878-1904)*, 3<sup>e</sup> édition, Paris, 1965, p. 380.

The increased interest rate was among the economic considerations of paramount importance. Thus, while the interest rate was of 3–4% in Western Europe, the state loans recorded a 7% rate in the Southeastern part of the continent, and the industry investments recorded a 8–12% rate added by other advantages<sup>5</sup>. In these circumstances, the gains obtained by the creditor were substantial. For instance, only in 1914, the debtors contributed with important amounts to the 3 billion francs profit registered by the French finance and to the 1400 million marks of the German finance<sup>6</sup>.

In the eve of World War I, the Southeastern European countries benefited from 14% of the total amount of foreign investments in Europe, ranking third after Russia with 36%, and Austria-Hungary with 23%<sup>7</sup>. While the English finance constantly decreased its participation in Europe, amounting to approximately one billion francs, of which the greatest part was directed to the Ottoman Empire (only 400 million francs to the Balkan countries), the French finance constantly increased its investments reaching over 3 billion francs in 1914 (800 million francs in Serbia, 780 million francs in Romania, 700 million francs in Greece, 512 million francs in Bulgaria). The Ottoman Empire absorbed 6–7% of the foreign placements of France<sup>8</sup>. At that time, 43% of the French capital invested on the continent was intended for Russia, 30% for the Western countries, 17% for the Balkan countries, and 10% for Austria-Hungary<sup>9</sup>. The economic and political offensive of Germany and Austria-Hungary in the Balkans determined France to proceed to a more active policy in the area and, after 1912, to permanently abandon the *status quo* maintenance policy in the Balkans, thus matching Russia's expectations, whose preoccupation continued to be the supremacy over the Straits and the elimination of the Ottoman Empire from Europe.

As regards Germany, it had already imposed itself since the last years of the 19<sup>th</sup> century as the second big creditor of Southeastern Europe, after France. At the beginning of the 20<sup>th</sup> century, its economic influence in this area was increased and emphasized by being closely linked to the industrial development, the increased attendance to the worldwide trade, the need of markets and raw materials outlets. The phenomenon must be also regarded in view of the relation between the economic development and the foreign policy of Germany, among its interests and objectives in the Balkans and the Near East. For the German finance, Southeastern Europe was of great importance also given its interest in the economic, political and military evolution of the young states. In this context, the capital was the main weapon due to the various placement areas: state loans, the financing of certain

<sup>5</sup> *Ibidem*.

<sup>6</sup> Raimond Poidevin, *op.cit.*, p. 53; Simeon Damianov, *Aspects économiques de la politique française dans les Balkans au début de XX<sup>e</sup> siècle*, in „Études balkaniques”, Sofia, no. 4, 1974, p. 9.

<sup>7</sup> V. Axenciuc, *Penetrația capitalului străin în România până la primul război mondial* (I) în „Revista de istorie”, t. 34, no. 5, 1981, p. 825.

<sup>8</sup> René Girault, *Les Balkans dans les relations franco-russes en 1912*, in “Études balkaniques”, Sofia, no. 4, 1974, p. 79.

<sup>9</sup> Rondo Cameron, *La France des patriotes de 1851 à 1918*, Paris, 1985, p. 381.

bank institutions, of certain domestic industry branches, public utility works, infrastructure; the amount of liquidities were significantly lower compared to those of France. While in 1900 the German capital amounted to 1.1 billion marks<sup>10</sup>, at the end of the first decade of the 20<sup>th</sup> century, it amounted to 2 billion marks (1.1 marks = 1.2 francs), that is 11% (approximately one fifth) of all the German investments in Europe<sup>11</sup>, and in the eve of World War I it recorded 3.5 billion marks, of which 1.8 billion marks in the Ottoman Empire and 1.7 billion marks in the other countries in the area<sup>12</sup>. The spectacular increase was determined by Berlin's involvement in the financing of certain large projects, such as the construction of the railway to Bagdad. For an accurate evaluation, we should not omit the indirect participation through the Austro-Hungarian capital largely generated from the German market. The political alliance, the decrease in the Russian market placements generated by the increasingly clear orientations of the partners of the two military sides turned Austria-Hungary into the main beneficiary of the German capital investments in Europe (more than 3 billion marks), of which a part was directed to the Balkans in the form of an Austro-Hungarian financing.

Paradoxically, as long as the financial interests were converging, the collaboration between the French capital and the German capital worked at all levels. Thus, of the 12 loans obtained by Romania during 1890–1914, all on the German market, the French finance participation was always present with one exception<sup>13</sup>, and it increased from 22% in 1899, after being of 25% in 1890, to 33% in 1910. However, it has never honored the loan in whole, but in partnership with the German finance. Although the German finance took priority throughout this period, the French finance attempted to break the monopoly and to strengthen its

---

<sup>10</sup> *Revue Commerciale du Levant. Bulletin mensuel de la Chambre de commerce de Constantinople, Constantinople, 1902, I, p. 31–34.*

<sup>11</sup> According to *Deutsche Geschichte*, vol. 2, Berlin, 1967, p. 740; M. Latimer, *Das Ausländische Kapital auf dem Balkan*, in „Weltwirtschaftliches Archiv”, 1938, 11, p. 469–470.

<sup>12</sup> Raimond Poidevin, *op. cit.*, p. 52.

<sup>13</sup> In September 1913, after initially accepting to honor a loan in whole, the French bankers changed their decision, claiming the inability to obtain the entire amount (they were offering 175 million francs of the 300 million francs requested). In fact, they were unhappy that part of the loan was intended to cover a recent debt to Germany (around 70 million francs were to be reimbursed for the 150 million loan of February 1913, intended to purchase armament and munition from „Krupp”). Despite the pressures put by the French government on the big banks, which increased up to the level of requesting the punishment of the ones opposing it, the loan was still made on the German market. For the first time since 1890, the French banks did not participate and the loan was honored in the percentage of 45.22% by „Disconto Gesellschaft” of Berlin, by the Frankfurt branch (7.09%), by the National Bank of Romania (30.15%), and the Romanian General Bank (6.34%). Of the 250 million francs, only 217 million francs went to Romania. The amount had to be reimbursed within 40 years and the interest was 4.5%. To this regard, see G. M. Dobrovici, *Istoricul dezvoltării economice și financiare a României și împrumuturile contractate 1823–1933*, Bucharest, 1934, p. 209–212, 214; Mircea Popa, *Contribuții privind relațiile româno-franceze 1900–1914*, in „Studii”, t. 22, no. 1, 1969, p. 102–103; Vasile Vesa, *România și Franța la începutul secolului al XX-lea (1900–1910)*, Cluj-Napoca, 1975, p. 14–15.

position on the Romanian market, encouraged by the political environment. However, each time, the conditions, terms, engagements, lack of trust, and even the uncertainty of the placement prevented its success. In all cases, Romania was the one who made the first steps. A first attempt took place in 1899, when the circumstances generated by the financial crisis on the European market<sup>14</sup> and the state of Romania's finances determined the French banks consortium to deny the unilateral honoring of the loan. The French banks participating in originating the loan („Banque de Paris et des Pays Bas”, „Société Générale”, „Comptoir d'Escompte”) were not willing „to absorb material of some significance” and, as such, the postponement of the request was in order<sup>15</sup>. The French finance approach was dictated not only by the financial crisis, of which it had to take full advantage, but especially by the Romanian-German political and economic relations. According to the instructions received by the ministry of France to Bucharest, A. Henry, the acceptance of a substantial loan was only possible following direct negotiations with the Parisian banks related to the armament industry and was subjected to firm orders accompanied by a series of profitable concessions<sup>16</sup>, which would have basically meant the political and economic reorientation of Romania towards France. It is also true that the German banks group around „Diskonto Gesellschaft” was not willing to abandon the Romanian market and the less was Germany willing to give up its position as the main economic partner. What was envisaged was to obtain liquidities from the French finance and a stock exchange listing.

As a matter of fact, until the eve of the World War I outbreak the French bankers were circumspect towards Romania and especially towards its foreign policy. In the opinion of a French official, the Romanians could not prevail due to the presence of the German capital favored by the country's obvious inclinations towards the Triple Alliance. Therefore, not the financial considerations invoked so many times, when refusing the participation in unanimity or in majority to a loan and its listing in the Paris stock exchange, but the political considerations. A change of perspective in the French finance regarding the importance of Southeastern Europe and Romania is seen on the occasion of the loan of February 23<sup>rd</sup>/March 8<sup>th</sup> 1910, granted to Romania by the German-French banking syndicate controlled by „Disconto Gesellschaft” and „Bleichröder” in the amount of 120 million lei in annuities with a 4% interest, when the participation of the French counterpart increased from 22%, as provided by the terms of the agreement between the German and the

---

<sup>14</sup> The Anglo-Boer war and the Dreyfuss affair caused severe damages to the Western finance and deepened the feeling of instability. At the same time, the European capital market was more intensely called upon by the investment requests in China and Asia Minor, where the profits looked much more attractive. The immediate consequence of all these was the increase in the interest rate on the London market from 2.8% to approximately 3.7%, an increment also recorded on the other European capital markets.

<sup>15</sup> *Desbaterile Adunării Deputaților 1899–1900*, no. 65, session of 18 March 1900, p. 1159.

<sup>16</sup> *Documents Diplomatiques Français (1871–1914)* (hereinafter D.D.F.), 2<sup>e</sup> série (1901–1911), vol. I, Paris, 1930, doc. no. 57, p. 69, and doc. no. 531, p. 637.

French bankers, to 33%<sup>17</sup>. Two years later, in February 1912, the “Creusot” French armories signed the first agreement of the beginning of the century with Bucharest on the delivery of armament and war materials in the amount of 2,418,326 francs<sup>18</sup>. As we approach 1914, the attempts of France to force Romania out of the alliance with Germany and Austria-Hungary and to limit their economic influence became increasingly clear.

Until 1905 inclusively, the situation was the same in the case of Serbia, but denouncing the alliance treaty with Austria-Hungary was going to open the competition to attract Belgrade in political and military alliances. Starting with 1906, France became the main creditor of Serbia, with a French bankers quota significantly higher compared to the German one (75% compared to 25%)<sup>19</sup>. Beginning with 1908, at the same time with the annexation of Bosnia and Herzegovina, Great Britain started to listen more carefully to the claims of the southern Slavs, perceived as a counterweight to the Austro-Hungarian policy in the area. Fearing a new rapprochement with Vienna, the powers of the Triple Entente accommodated Belgrade’s loan requests of 1909 and even agreed on the Balkan states alliance, born under the guidance and patronage of Russia.

In Bulgaria, the French finance, at the insistence and with the guarantees of Russia, honored for the most part the three loans from 1902–1907, to which the German finance also participated with significant amounts through „Deutsche Bank”. As a matter of fact, the Wilhelmstrasse diplomacy insisted and put pressure on the Berlin bankers not to abandon the Bulgarian market and thus to facilitate the attraction of the country on the Triple Entente’s side. The consolidation of France’s position in Bulgaria would be interrupted by the events of 1908, which shifted Sofia’s position towards Berlin and Vienna, first from the financial and economic point of view, and starting with the spring of 1914, from a political point of view as well, due to the refusal of the French finance to honor a new loan. After jointly advancing the amount requested in 1912 by the Bulgarian government despite the opposition of the Parisian government, determined to make available its finances only to the states which followed the political viewpoint of France<sup>20</sup>, at the beginning of 1914 the French finance refused to honor a new loan, a fact which decisively contributed to Bulgaria’s orientation towards the Triple Alliance.

In the case of the Ottoman Empire, the collaboration between the Ottoman Bank, in which the capital was mostly French and German and the “Deutsche Bank” worked until 1911, when France conditioned the granting of a new loan, among others, by the establishment of the Court of Auditors, the verification of all operations by the Ottoman Bank controlled by the French, which in fact meant

<sup>17</sup> G. Cioriceanu, *La dette publique de la Roumanie*, Paris, 1927, p. 195.

<sup>18</sup> Vasile Vesa, *op. cit.*, p. 18–19; Raymond Poidevin, *op. cit.*, p. 39.

<sup>19</sup> L. Aleksić-Peiković, *Odnosi Srbije za Francuscom i Englescom 1903–1914*, Belgrade, 1965, p. 203–207.

<sup>20</sup> *D.D.F.*, 3<sup>e</sup> serie, t. 2, doc. no. 45, p. 39. See also René Girault, *Les Balkans dans les relations franco-russes en 1912* in “Études balkaniques”, no. 4, 1974, p. 65.



France's financial control, armament orders from the French factories and the interdiction to purchase armament from the German market with French funds<sup>21</sup>. The refusal of Paris to give up certain conditions resulted in Constantinople's orientation towards Berlin, which not only honored the loan, but did not impose any conditions and did not require guarantees. In October 1912, Paris refused to grant a new loan to Constantinople, by motivating that it would be used to extend the first Balkan war. Instead, it accepted the issue of a consolidation loan of 500 million francs<sup>22</sup> through the French-Ottoman agreement of April 1914, the result of the concerted actions of the French government and the finance grouped around „Banque Impériale Ottomane”.

The increased obstacles, the interference of the spheres of influence, and the deepening of the disagreements had financial repercussions as well, and the collaboration between the French and the German capital marked by the first Moroccan crisis of 1905–1906 would end in 1911 due to the second Moroccan crisis. The French withdrawal from the German market at the heart of the Agadir turmoil was final and without explanations. The German market continued to lack liquidities while the French market had too many. This time, the political interests prevailed over the economic and financial interests. The rivalry between the French and the German finances started to display new forms and meanings, and its manifestations were graded depending on the area and the interests of the two finances. Where the financial collaboration represented an example, the rivalry displayed the more obvious forms, with the former partners eliminating each other on certain markets. In Southeastern Europe, the German finance was essentially excluded from the big operations of Serbia and Greece, and the French finance from the operations of Romania and Bulgaria.

One last aspect that characterizes the competition to attract the Balkans is represented by the conditioning of the loans with armament orders. As the French finance held the most liquidity, it was the first to condition the granting of loans with armament orders. The German finance has done the same. The manufacturers of arms and industrial products were not always supported by the German finance. With far less availabilities, submitted to more pressure from the state leader and the government to comply with the political interests and not always synchronizing its steps with the diplomacy's actions, the German finance has come to lose ground to the benefit of the French finance in areas it had under control a little while ago. A delimitation of the placement areas, observed by mutual agreement, worked for a while. The exacerbation of the divergent interests between the armament companies of

---

<sup>21</sup> René Pinon, *L'Europe et la jeune-Turquie. Les aspects nouveaux de la Question d'Orient*, Paris, 1911, p. 139.

<sup>22</sup> Jacques Thobie, *Les Puissances et Constantinople 1911–1914* in „Études balkaniques”, no. 4, 1974, p. 44–45.

France and Germany<sup>23</sup>, preoccupied to obtain as many orders as possible based on loans contracted in Paris or Berlin, excluded at the beginning of the second decade of the 20<sup>th</sup> century an arrangement between “Schneider-Creusot” and “Krupp”, seen for a while as a compromise solution. An example to this regard is represented by the state loans of Bulgaria and Greece of 1907, finalized with armament orders exclusively for the French industry, although Berlin had insistently required part of it to be conferred to the German industry.

In the summer of 1914, the competition to attract the states of Southeastern Europe seemed completed. Theoretically, the Triple Alliance had on its side, except Romania, Bulgaria and the Ottoman Empire, and the Entente had Serbia and Greece. Practically however, the mission of the powers was not over, as evidenced with the starting of the war. The two sides would initiate another a much more intense, more tight and unscrupulous competition, with many tempting offers, favors, promises, commitments, whose final purpose was to determine the young Balkan states to effectively enter into conflict.

BCU Cluj / Central University Library Cluj

---

<sup>23</sup> The competition between the two groups came to light after 1870 and was fueled by France's defeat at Sedan and especially by the assignation of Alsace and Lorraine through the Peace of Frankfurt. In 1872, the Paris government asked „Schneider et Co”, whose main factory was in Creusot, to manufacture a type of cannon steel that would rival with or, if possible, exceed the one used by “Krupp”. The law on the free trade of arms and munitions was adopted in 1885, thus simplifying the mission of the manufacturers, who had only to search for customers.

## POMPILIU TEODOR (1930–2001) AND MODERN ROMANIAN HISTORIOGRAPHY

PAUL E. MICHELSON  
(Huntington University)

### I. Introduction

No one played such a generally significant role in bringing the study of the Romanian Enlightenment to critical mass than Professor Pompiliu Teodor.<sup>1</sup> He did this through original study, tireless historiographical efforts, the coordination of collaborative academic work, and the painstaking teaching of others.<sup>2</sup>

Professor Teodor inherited and carried on the scholarly agenda that was initiated in the 18<sup>th</sup> century by that fountainhead of modern Romanian culture and civilization, the *Școala Ardeleană*. Furthermore, he not only elucidated the cultural and political development of the Transylvanian 18<sup>th</sup> century, he continued to explore its implications for subsequent Romanian national development through the stirring events of the Romanian 1848, which was in serious danger of being lost to Romanian historians during the early part of Communist rule in Romania, right down to the emergence of modern Romania in 1918.

At the same time, Professor Teodor was a pioneer in the rebirth of the history of history in Romania from the 1960's to his death. He proved to be a principal link between the great interwar historiographical tradition of Cluj and the modern post-World War II Romanian historiography, while bringing Romanian scholarship into salutary contact with world historiography, particularly with that of the United States and of German and French speaking cultures. His personal acquaintance with and use of the entire international scholarly and historiographical literature was the exception rather than the rule in Romanian academic writing prior to 1989. In addition, he was an impressive cultural ambassador for Romania abroad,

---

<sup>1</sup> For the argument, see Paul E. Michelson, "Pompiliu Teodor și iluminismul românesc: o apreciere istoriografică americană," in Nicolae Bocșan, Nicolae Edroiu, and Aurel Răduțiu, eds., *Cultură și societate în epoca modernă* (Cluj-Napoca: Editura Dacia, 1990), pp. 272–283.

<sup>2</sup> See "Istoricul Pompiliu Teodor," in Bocșan, Edroiu, and Răduțiu, *Cultură și societate în epoca modernă*, 1990, pp. 7–12; Nicolae Bocșan and Ioan-Aurel Pop, "Pompiliu Teodor (1930–2001)," *Transylvanian Review*, Vol. 10 (2001), pp. 144–147; Doru Radosav, "Pompiliu Teodor – profesor și istoric (1930–2001)," in Nicolae Bocșan, Ovidiu Ghitta and Doru Radosav, eds., *Tentația istoriei. În memoria profesorului Pompiliu Teodor* (Cluj-Napoca: Editura Presa Universitară Clujeană, 2003), pp. 7–15; and the numerous contributions in Corina Teodor, ed., *Pompiliu Teodor și lumea prin care a trecut* (Cluj-Napoca: Editura Mega, 2016), p. 210. (References to this volume are to an electronic copy kindly made available to me by Prof. Teodor.)

maintaining contacts with foreign historians and others, participating in colloquia and conferences, and teaching and speaking in foreign universities.

This paper has a two-fold purpose: first, to present an overview of the career of a man fated to live and work in eight of the most tumultuous and trying decades of Romanian history; and, second, to review his contributions to the study of history in Romania, in connection with three important areas: the Transylvanian Enlightenment; Romanian national development from the 18<sup>th</sup> century to 1918; and the history of history, the story of Romanian historiography as such.<sup>3</sup>

## II. Life and Work<sup>4</sup>

Pompiliu Teodor was born July 19, 1930, into a family of priests and teachers in the small rural Transylvanian town of Ilia and spent most of his adolescence in the even smaller town of Turdaș (both in the Hunedoara județ, both near Deva, and all three in the Mureș River valley). He returned to Ilia while he was in high school in Deva, from 1944-1949. He recalled, somewhat wistfully, that Ilia was a true Southern Transylvanian village, a community built on “concivility” despite a striking amount of social, economic, ethnic, and religious diversity.<sup>5</sup>

---

<sup>3</sup> There are several extensive bibliographies available: Nicolae Bocșan, Maria Tecușan, and Rodica Vlăsa, eds., *Activitatea științifică a Universității din Cluj-Napoca, 1919–1975. Istorie* (Cluj-Napoca: Universitatea Babeș-Bolyai, Cluj-Napoca/Biblioteca Centrală Universitară, 1974), pp. 216–220; Iolanda Károly, Adrian Andrei Rusu, and Maria Tecușan, eds., *Activitatea științifică a Universității din Cluj-Napoca, 1974–1978. Istorie* (Cluj-Napoca: Universitatea Babeș-Bolyai, Cluj-Napoca/Biblioteca Centrală Universitară, 1979), pp. 68–70; Iolanda Károly, Maria Pagu, and Adrian Andrei Rusu, eds., *Activitatea științifică a Universității din Cluj-Napoca, 1979–1986. Istorie* (Cluj-Napoca: Universitatea Babeș-Bolyai, Cluj-Napoca/Biblioteca Centrală Universitară, 1988), pp. 89–96; Aurora Arion, “Bibliografia operei profesorului univ. dr. Pompiliu Teodor”, in Nicolae Bocșan, Ovidiu Ghitta and Doru Radosav eds., *Tentația istoriei. În memoria profesorului Pompiliu Teodor* (Cluj-Napoca: Editura Presa Universitară Clujeană, 2003), pp. 647–672; and Veronica Turcuș, Felicia Hristodol and Gheorghe Hristodol eds., *Bibliografia lucrărilor științifice ale membrilor Institutului de Istorie din Cluj, 1920–2005* (București: Editura Academiei, 2008). In general, posthumous publications will not be included below.

<sup>4</sup> For biographical information, see Ștefan Ștefănescu, ed., *Enciclopedia istoriografiei românești* (București: Editura Științifică și Enciclopedică, 1978), pp. 322–323; “Focus: Pompiliu Teodor,” *Transylvanian Review*, Vol. 7 (1998), Nr. 2, pp. 99–101; Dorina N. Rusu, *Membrii Academiei Române 1866–1999* (București: Editura Academiei, 1999), p. 521; “Pompiliu Teodor (1930–2001)”, in Pompiliu Teodor, *Cu fața la vânt*, edited by Corina Teodor (Cluj-Napoca: Editura Limes, 2011), p. 2; Corina Teodor, “Miniaturi biografice: Pompiliu Teodor,” *Annales Universitatis Apulensis. Series Historica*, Vol. 15 (2011), Nr. I, pp. 373–385; as well as the memorial volumes edited by Bocșan, Ghitta, and Radosav (2003), and Corina Teodor (2016).

<sup>5</sup> Pompiliu Teodor in Corina Teodor, “Miniaturi biografice”, 2011, pp. 373–374. This piece is an evocative interview dealing with Professor Teodor’s life up to the mid-1950’s. On Professor Teodor’s “nostalgia” for “my country”, that is the archaic Mureș Valley villages, see also Ioan-Aurel Pop, “Pompiliu Teodor – o evocare prin vorbe și fapte antologice,” in Corina Teodor, *Pompiliu Teodor și lumea prin care a trecut*, 2016, p. 210.

This surprisingly idyllic existence (after all, part of it was spent during World War II) was shattered after 1948 by the brutal Communist takeover of Romania. The Teodor home in Ilia was expropriated, his parents subjected to repeated, harsh interrogations, and his father (a supporter of the Romanian National Liberal Party) sent off to the Romanian Gulag. The Teodor family soon “realized that all was lost” under the avalanche of changes brought about by the new Communist regime.<sup>6</sup> They returned to living with relatives in Turdaș, which once more became a haven providing continuity with the past and a sense of “family” solidarity. This space, too, in which one “continued to believe in the destiny of one's people,” a “world of ‘villages and priests in Ardeal’” (in the phraseology of N. Iorga), a place where his grandfather and great grandfather as priests had been both *pater familias* and respected leaders of communities, would eventually be lost forever.<sup>7</sup>

Pompiliu Teodor graduated from the Decebal Lycee in Deva in 1949, was denied admission to the University of București because of his antecedents (fortunate chance, it turned out), and then studied from 1950–1954 at the University of Cluj. Interestingly and importantly, in contrast to București and Iași, Cluj still provided numerous oases for talented people in the early 1950s—both young and old. Among his professors was David Prodan (1902–1992), soon to become the pre-eminent historian of the Transylvanian 18<sup>th</sup> century<sup>8</sup>, the intellectual historian Dimitrie Popovici (1902–1952), whose work on the Transylvanian Enlightenment had broken new ground,<sup>9</sup> and others who had been active before 1948. Professor Teodor's life-long preoccupation with the Romanian Enlightenment obviously owed a lot to these scholars, particularly to Professor Prodan.<sup>10</sup> While a student, Pompiliu Teodor also formed life-long relationships with colleagues, including Șerban Polverejan, Sever Trifu, Dumitru Ghișe, Aurel Răduțiu, and Mircea

<sup>6</sup> Pompiliu Teodor in Corina Teodor, “Miniaturi biografice”, 2011, p. 374.

<sup>7</sup> Pompiliu Teodor in Corina Teodor, “Miniaturi biografice”, 2011, pp. 375–377. Professor Maria Crăciun, Pompiliu Teodor's daughter, stresses the importance of family for Professor Teodor: “He had three important coordinates: the family, in which he was formed, life-long friends, and his students...” Maria Crăciun, “Prefață, in Corina Teodor, *Pompiliu Teodor și lumea prin care a trecut*, 2016, p. 11.

<sup>8</sup> Beginning with his *Răscoala lui Horia în comitatele Cluj și Turda* (București: Imprimeria Națională, 1938); *Teoria imigrației românilor din Principatele Române în Transilvania în veacul al XVIII-lea* (Sibiu: Cartea Românească din Cluj, 1944); *Iobăgia pe domeniul Băii de Arieș la 1770* (Cluj: Cartea Românească, 1948); and *Supplex Libellus Valachorum* (Cluj: Editura Universității V. Babeș, 1948).

<sup>9</sup> Particularly his *La Littérature Roumaine à l'Époque des Lumières* (Sibiu: Centrul de Studii și Cercetări Privitoare la Transilvania, 1948).

<sup>10</sup> Radosav, “Pompiliu Teodor”, in Bocșan, Ghitta, and Radosav, *Tentația istoriei*, 2003, pp. 7–8; Nicolae Bocșan, “Generozitatea Profesorului”, in Corina Teodor, *Pompiliu Teodor și lumea prin care a trecut*, 2016, pp. 43–44. In 1982, Prodan included Pompiliu Teodor among those of “the new generation of historians” that he was pleased to see beginning to affirm itself, and later singled out Teodor and Aurel Răduțiu as the two closest to him. David Prodan, *Memorii*, edited by Aurel Răduțiu (București: Editura Enciclopedică, 1993) pp. 146, 156.

Păcurariu,<sup>11</sup> all future Transylvanian Romanian intellectual and cultural leaders.<sup>12</sup>

Romanian culture after 1948 was in considerable disarray, since the bulk of its interwar elite was purged by Romania's new Communist regime; Romanian society at large had been Stalinized; and contact with the larger European tradition cut off by the Iron Curtain. Even Prodan – who had been a Communist Party activist prior to 1944 and who had consequently been elected a member of a transformed Romanian Academy in 1948 – was under pressure: he was charged in 1952 as a “right deviationist,” and fell afoul of the official historiographical line, being enforced from București under the hegemony of the rightly infamous Mihail Roller.<sup>13</sup>

From 1955 to 1963, Professor Teodor worked at the Biblioteca Academiei in Cluj, where he came into contact with Lucian Blaga (1895–1961), one of interwar Romania's leading poets and cultural philosophers; G. Em. Marica (1904–1982), the sociologist and cultural historian; Ion Breazu (1901–1958), the literary critic; and Ion Mușlea (1899–1966), the ethnographer and folklorist; and others, all of whom influenced his work and Transylvanianist trajectory.<sup>14</sup> (A book really needs to be written on the numerous Romanian intellectuals who found relatively productive safe harbors in Romanian libraries, archives, museums, and publishing establishments under repressive regimes.)

The library was for Pompiliu Teodor a genuine refuge in an increasingly hostile environment.<sup>15</sup> As chance would have it, his primary responsibility was to work with manuscripts that became foundation stones for his subsequent work, such as Samuil Micu's unpublished *Istoria și lucrurile și întâmplările românilor*.<sup>16</sup>

<sup>11</sup> See Mircea Păcurariu, “O prietenie de o jumătate de veac,” in Corina Teodor, *Pompiliu Teodor și lumea prin care a trecut*, 2016, pp. 91–93.

<sup>12</sup> Crăciun, “Prefață,” in Corina Teodor, *Pompiliu Teodor și lumea prin care a trecut*, 2016, p. 12.

<sup>13</sup> Prodan, *Memorii*, 1993, pp. 66–69. For a succinct discussion of the historiographical issues involved, see Andi Mihalache, “Iluminismul transilvan în istoriografia perioadei 1948–1965,” *Annales Universitatis Apulensis. Series Historica*, Vol. 4–5 (2000–2001), pp. 197–202.

<sup>14</sup> See Teodor's 1986 memories of this era in “Permanența clasicilor la Biblioteca Academiei—Filiala Cluj”, in Pompiliu Teodor, *Cu fața la vânt*, edited by Corina Teodor (Cluj-Napoca: Editura Limes, 2011), pp. 329–332; For the contributions of the Academy Library in Cluj, see David Prodan, “Contribuția Bibliotecii Filialei Academiei din Cluj la dezvoltarea științei noastre istorice”, *Studii și Cercetări de Documente și Bibliologie*, Nr. 2–3, 1967, pp. 165–168.

<sup>15</sup> One of Professor Teodor's former students stresses this point: Ionuț Costea, “Într-o lume de cuvinte”, in Corina Teodor, *Pompiliu Teodor și lumea prin care a trecut*, 2016, pp. 65–66. Costea notes that Professor Teodor was never to be found anywhere without numerous books at hand in his briefcase, and that he “was the most passionate reader I ever met, always surprising through the vivacity and diversity of his reading.”

<sup>16</sup> Four volumes in 2445 pages, Ms. 436, 437, 438, 439. See Aurel Răduțiu, *Incursiuni în istoriografia vieții sociale* (Cluj: Editura Dacia, 1973), pp. 177–178. For a touching tribute to the manuscripts of Biblioteca Academiei, to Blaga, and to Prodan for his work on Micu and on the Transylvanian 18<sup>th</sup> century, see the “Cuvânt înainte”, to his *Sub semnul luminilor. Samuil Micu* (Cluj-Napoca: Presa Universitară Clujeană, 2000), p. 5. Blaga at the time (the early 1950's) was completing his own explorations of the Transylvanian Enlightenment, later published as *Gândirea românească în*

In 1957, he married Felicia Cozma, daughter of a priest and a scientist by training, who became a mainstay at Editura Dacia. Their daughter, Maria, was later also to become a historian. (After a long and painful battle with cancer, Felicia Teodor passed away in 1993.)

Pompiliu Teodor remained at the Biblioteca Academiei until efforts by the Romanian Communist leadership to escape from the tutelage of the Soviet Union in the early 1960's provided a relative (and temporary) cultural loosening. The result was a degree of "disassociation between academic and party discourse" that allowed expanded latitude in the historiographical realm.<sup>17</sup> Thus, in 1963–1966, Pompiliu Teodor became both a researcher at the Institutul de Istorie și Arheologie in Cluj, and from 1963 to his death, a professor at the University of Cluj (lecturer, 1963–1970, associate professor, 1970–1977, full professor in 1977). He studied history and historiography at the University of Vienna with Hans Leo Mikoletzky and Heinrich Lutz in 1968–1969 (where his eyes were opened to Western historiography on the Enlightenment), and was awarded a Ph.D. in history by the University of Cluj in 1970 with a thesis on "Samuil Micu as Historian." And in 1972–1973, he was a Fulbright Professor at the University of Illinois. His academic exchange experiences helped him exercise historiographic and linguistic skills that gave him entree into the whole range of Western scholarship, which he fully utilized. This was quite atypical in pre-1989 Romania, where Romanian scholars rarely cited the work of foreigners, and seldom actually benefited from their researches. In the Department of History at Cluj, he served as head of the section of Medieval History and Historiography from 1973 to 1977.

Pompiliu Teodor was legendary as a professor, where he did not stint his obligations to his students in favor of his own work. His legacy among students can be sensed by leafing at random through the 2011 and 2016 memorial volumes cited above. Among the many that could be mentioned, just a few will suffice to illustrate Pompiliu Teodor's reach: Nicolae Bocșan, Ionuț Costea, Ovidiu Ghitta, Konrad Gündisch, Ladislau Gyémánt, Radu Mârza, Toader and Simona Nicoară, Ovidiu Pecican, Ioan-Aurel Pop, Vasile Pușcaș and Doru Radosav.<sup>18</sup>

---

*Transilvania în secolul al XVIII-lea*, edited by George Ivașcu (București: Editura Științifică, 1966). For a perspective on the historical holding of the library, see Pompiliu Teodor, Mihail Triteanu and Liviu Ursuțiu, "Arhiva istorică a Bibliotecii Filialei din Cluj a Academiei Republicii Socialiste România", *Revista Arhivelor*, Vol. 10 (1967), Nr. 1, pp. 125–136.

<sup>17</sup> Mihalache, "Iluminismul transilvan în istoriografia perioadei 1948–1965", 2000–2001, p. 202.

<sup>18</sup> For Pompiliu Teodor and the Americans, see "Prietenul adevărului (Keith Hitchins și Pompiliu Teodor în dialog cu Emilia Pavel)," *Annales Universitatis Apulensis, Series Historica*, Vol. 7 (2003), p. 401, in which Professor Teodor reflects on his scholarly and personal friendship with Keith Hitchins; Hitchins' own "A remembrance of Pompiliu Teodor," in Corina Teodor, *Pompiliu Teodor și lumea prin care a trecut*, 2016, pp. 127–131; and an obituary/tribute to Professor Teodor composed by Maria Bucur, Jim Niessen, Paul E. Michelson, and Keith Hitchins, published on H-Net, 19 September 2001, and in the *Society for Romanian Studies Newsletter*, Vol. 24 (2001), Nr. 2, pp. 24–25. For a sample of his relations with other foreign scholars, see Albert P. van Goudoever, "Thoughts and remembrances about my friend Pompiliu Teodor", pp. 119–121; and Dennis Deletant,

His teaching was famously infectious and eye-opening, as the following testament by Ladislau Gyémánt illustrates. The occasion was his “inaugural lecture on Romanian medieval history... a revelation of how a so apparently barren subject could be given such an intensity of implication, a tension of arguments... that it opened an entirely different perspective on what true history meant when uncorseted from the bounds of prefabrications and clichés, whether imposed or self-imposed.... The escape from officially promulgated and often imposed platitudes offered the circle that formed around Professor Pompiliu Teodor a special aura, of people who practiced a different kind of research and another way of writing history...”<sup>19</sup>

With the end of Communist Romania in 1989, Pompiliu Teodor was able to publicly affirm the liberal European values he had privately expressed and to take an active role in multiple (and often thankless) efforts toward building of a new, post-Communist Romania, the recovery of Romania’s classical culture, and the re-entry of Romania into Europe.<sup>20</sup> He was a signatory of the “Declaration of the Committee of Free Historians in Romania”, issued on December 25, 1989,<sup>21</sup> and an initiator of a newly founded Association of Historians in Transylvania and Banat. Both of these actions had a significant moral impact.

He was convinced that Transylvania would play a mediating role between Romania and the West, a West “to which the Romanian space belongs” because the “Romanians are, in many respects, a product of the European history, in which the specificity cannot be overrated to the prejudice of the general... the Western spirit is the essential foundation of the Romanian reality, over which layers of extremely diverse influences have accumulated since the middle ages to the present times”.<sup>22</sup>

Professor Teodor was a leader at the University of Cluj, once more serving as head of the section of Medieval History and Historiography from 1990–2000, as well as Chair of the Department of History in 1996–1997.<sup>23</sup> In addition, he was

“Est modus in rebus”, pp. 71–72, both in Corina Teodor, *Pompiliu Teodor și lumea prin care a trecut*, 2016.

<sup>19</sup> Ladislau Gyémánt, “Profesorul nostru” in Corina Teodor, *Pompiliu Teodor și lumea prin care a trecut*, 2016, pp. 122, 124. This is only one among many. For another, see Ioan-Aurel Pop, “Pompiliu Teodor,” in Corina Teodor, *Pompiliu Teodor și lumea prin care a trecut*, 2016, pp. 210–216.

<sup>20</sup> On post-communist Romania and Romanian historiography, see Al. Zub, *Chemarea istoriei. Un an de răspântie în România postcomunistă* (Iași: Editura Junimea, 1997); and Ovidiu Pecican, *Poarta leilor. Istoriografia tânără din Transilvania (1990–2005)*, Vol. I, (Cluj-Napoca: Editura Grinta, 2005), pp. 22 ff.

<sup>21</sup> “Declarația Comitetului Istoricilor Liberi din Romania,” *Revista de Istorie*, Vol. 42 (1989), Nr. 12, pp. 1167–1168. It was signed by David Prodan, Sigismund Jakó, Henry H. Stahl, Dionisie M. Pippidi, Șerban Papacostea, Pompiliu Teodor, Viorica Moisiuc, Andrei Pippidi, Ștefan Andreescu, Octavian Iliescu, Petre Alexandrescu, Gh. Brătescu, Al. Zub, and Ștefan S. Gorovei.

<sup>22</sup> Ovidiu Pecican, “The Quintessence of Romanianness and a Country of Alterities: An Interview with Pompiliu Teodor,” *Transylvanian Review*, Vol. 7 (1998), Nr. 2, pp. 105–106.

<sup>23</sup> It was not a coincidence that he was recognized with a Festschrift in 1990: Bocșan, Edroiu, and Răduțiu, *Cultură și societate în epoca modernă*, 1990. For further comments on his contributions to the University of Cluj, see Mihai Bărbulescu, “Un om pentru Universitate”, pp. 34–36, and Andrei Marga, “Un intelectual atitudinal”, pp. 136–140, both in Corina Teodor, *Pompiliu Teodor și lumea prin care a trecut*, 2016.



active in promoting his vision of a university that combined teaching and research institutes, creating and directing the Institute of Central European History at the University in 1990 and serving as the founding editor of its journal *Colloquia. Journal of Central European History* (Cluj-Napoca) in 1994; founder of what eventually became the Faculty of European Studies; co-founder of the Moshe Carmilly Institute for Hebrew and Jewish History in 1990, and the Institute for Oral History in 1997, along with co-editing their respective journals, *Studia Judaica* and *Anuarul de Istorie Orală*. In 1990, Professor Teodor was also elected a corresponding member of the Romanian Academy, and from 1995 he was Vice President of the Commission on the History of International Relations of the International Committee of Historical Studies.

After 1990, he also saw it as a responsibility to contribute to the rebuilding of his native Transylvania so that it could overcome the polarization that had thwarted regional and national development of Romania, equipping it for its national and European roles.<sup>24</sup> Especially to this end, he was active in promoting universities and higher education in Alba Iulia, Blaj, and Târgu-Mureș.<sup>25</sup>

In all these roles and circumstances, Pompiliu Teodor demonstrated an irenic personality. He was somewhat unusual in avoiding the bitter infighting that typified (and typifies) Romanian academia, which did not, however, mean that he lacked integrity, sought compromise at all costs, or had few deeply-held personal convictions and ideas. Quite the contrary, he was a professional in the true sense of the word, erudite scholar as well as courtly gentleman, a man of distinction. As Al. Zub has written, “Pompiliu Teodor had as no one else the vocation of dialogue and of collegial spirit.”<sup>26</sup> Would that he serve as an example for us all.

On September 7, 2001, after a difficult battle with cancer, Professor Pompiliu Teodor passed away. He was survived by his second wife, Corina, and his daughter.

### III. The Romanian 18<sup>th</sup> Century: The Transylvanian Enlightenment

The first major area of scholarly accomplishment for Pompiliu Teodor was connected with his efforts in exploring the Transylvanian Romanian Enlightenment. It was in this realm that Professor Teodor built a well-deserved international reputation and became one of the most important historians of and spokesman for Romanian culture. His contributions to the Romanian history of ideas were remarkable and his studies on the philosophical, theological, and historical work of Samuil Micu

---

<sup>24</sup> Pompiliu Teodor, “Transilvania: Spre un nou discurs istoriografic”, *Xenopoliana*, Vol. 1 (1993), Nr. 1–4, pp. 59–63; and Pecican, “An Interview with Pompiliu Teodor”, 1998, pp. 102–110.

<sup>25</sup> On Professor Teodor’s didactic efforts and influence after 1989, see Pecican, *Poarta leilor*, 2005, pp. 31–33.

<sup>26</sup> Al. Zub, “Un românist american: Keith Hitchins – 75”, *Convorbiri Literare*, October 6, 2006, <http://convorbiri-literare.dntis.ro/ZUBoct6.html>, last accessed 10 v 2016.

established a model for other scholars as well as students.<sup>27</sup>

Pompiliu Teodor's initial scholarly publication in 1957 was a product of his first professional position at the Biblioteca Academiei, and not coincidentally had to do with two private libraries at the end of the 18<sup>th</sup> century.<sup>28</sup> Another early publication was a 1960 piece on Micu's *Istoria românilor cu întrebări și răspunsuri*,<sup>29</sup> which contained the seeds of many of the arguments he subsequently advanced with regard to the first important Transylvanian Romanian historian: the need to establish the bibliography of Micu's writings and their contents, the development of his thought, and its connection with Romanian cultural and political ideas and events (both then and subsequently). This was followed by a study that focussed on the sources for Samuil Micu's philosophical translations and adaptations, something of importance in tracing Micu's ideas.<sup>30</sup>

His work on the *Școala Ardeleană* was broadened by the introductory study he wrote with Dumitru Ghișe to the 1964 critical edition of Gheorghe Șincai's previously unpublished *Învățătură firească spre surparea superstiției norodului*.<sup>31</sup> In 1966, he and Ghișe did the same for Samuil Micu's *Scrieri filozofice*.<sup>32</sup> That same year, he co-authored a work on Romanian education in 18<sup>th</sup> and 19<sup>th</sup> century Transylvania.<sup>33</sup> In 1968, he contributed chapters on Samuil Micu and Petru Maior to the collective history of Romanian literature.<sup>34</sup> An important piece which provided Western access to Romanian scholarship was an article dealing with recent Romanian work on the Enlightenment, written while he was studying in Vienna in 1968–1969.<sup>35</sup>

<sup>27</sup> For a slightly different approach to this work up to 1990, see my, "Pompiliu Teodor și iluminismul Românesc", in: Bocșan, Edroiu, and Răduțiu, *Cultură și societate în epoca modernă*, 1990, pp. 284–291.

<sup>28</sup> Pompiliu Teodor, "Două biblioteci particulare românești de la sfârșitul secolului al XVIII-lea", *Studii și Cercetări de Bibliologie*, Vol. 2 (1957), pp. 261–268.

<sup>29</sup> Pompiliu Teodor, "Despre *Istoria românilor cu întrebări și răspunsuri* a lui Samuil Micu Clain", *Studii. Revista de istorie*, Vol. 13 (1960), Nr. 2, pp. 197–205.

<sup>30</sup> Pompiliu Teodor, "Izvoarele de filosofie traduse și prelucrate de Samuil Micu," *Studii și Cercetări Științifice Iași. Filologie*, Vol. 2 (1960), pp. 236–244. Republished in Teodor, *Interferențe iluministe*, 1984. Conversations with Blaga "who was preoccupied at the time with the philosophy of Samuil Micu" played an important role in Teodor's interest and investigations. See Teodor, *Samuil Micu*, 2000, p. 5.

<sup>31</sup> D. Ghișe and Pompiliu Teodor, "Studiu introductiv," in Gheorghe Șincai, *Învățătură firească spre surparea superstiției norodului*, critical edition edited by D. Ghișe and Pompiliu Teodor with a preface by David Prodan (București: Editura Științifică, 1964), pp. 9–64. The existence and importance of the manuscript, found of course in the Biblioteca Academiei in Cluj, had been signalled by Prodan in 1950.

<sup>32</sup> Pompiliu Teodor and D. Ghișe, "Studiu introductiv," in Samuil Micu *Scrieri filozofice*, critical edition edited by Pompiliu Teodor and D. Ghișe (București: Editura Științifică, 1966), pp. 5–67.

<sup>33</sup> Ileana Bozac and Pompiliu Teodor, "Învățămîntul românesc din Transilvania în secolul al XVIII-lea și începutului secolului al XIX-lea", in Ilie Popescu-Teiușan, ed., *Din istoria pedagogiei românești* (București: Editura Didactică și Pedagogică, 1966), Vol. 2, pp. 142–170

<sup>34</sup> Pompiliu Teodor, "Samuil Micu", and "Petru Maior", in Al. Dima, ed., *Istoria literaturii române. Vol. II: De la Școala Ardeleană la Junimea* (București: Editura Academiei, 1966), pp. 37–46, 57–66.

<sup>35</sup> Pompiliu Teodor, "Neue Forschungen zur Aufklärung in Rumänien", *Österreichisches Ostheft*, Vol. 11 (1969), Nr. 6, pp. 357–361.

In 1970, he published a piece on Petru Maior.<sup>36</sup> A reflection of Professor Teodor's library career and continuing interest in books was a 1971 study on Micu and books.<sup>37</sup> Another historiographic essay in 1971 focussed on N. Iorga and the Enlightenment era.<sup>38</sup>

In 1972, Professor Teodor published a pathbreaking work in collaboration with Dumitru Ghișe, *Fragmentarium iluminist*.<sup>39</sup> It consisted of chapters on Romanian Enlightenment studies (pp. 5–20), which proposed a new periodization for the Romanian Enlightenment; Samuil Micu and the philosophy of Christian Wolff (pp. 20–100); Șincai and “the idea of enlightenment,” (pp. 101–178); Petru Maior's views of the *Aufklärung* and nation (pp. 179–212);<sup>40</sup> and education and society in the Transylvanian Enlightenment (pp. 213–242).

A 1974 French language essay on “*Illuminisme roumaine et illuminisme européen*,” not only again made the latest Romanian research accessible to Western scholars, it also provided an essential comparative look at the similarities and differences between what happened in Romania during the Enlightenment and what happened in the West.<sup>41</sup>

In 1976, Professor Teodor returned to a further review of the current status of Enlightenment studies.<sup>42</sup> This was followed by a flood of articles on the Romanian Enlightenment in 1977: “Civic Consciousness and Historical Consciousness in the Romanian Enlightenment,”<sup>43</sup> which stressed that the interest in history in Transylvania was similar to that in the West; an essay on Dimitrie Cantemir and the South-East European pre-enlightenment;<sup>44</sup> “*Échos jansénistes et gallicans dans la culture*

<sup>36</sup> Pompiliu Teodor, “În legătură cu Răspuns la cârtire de Petru Maior”, *Acta Musei Napocensis*, Cluj, Vol. 7 (1970), pp. 599–607.

<sup>37</sup> Pompiliu Teodor, “Lumea cărților lui Samuil Micu”, *Revista Bibliotecilor*, Vol. 24 (1971), Nr. 4, pp. 237–239.

<sup>38</sup> Pompiliu Teodor, “Nicolae Iorga și epoca luminilor”, *Studia Universitatis Babeș-Bolyai. Historia*, Vol. 16 (1971), Nr. 2, pp. 3–8. Republished in Pompiliu Teodor, *Interferențe iluministe europene* (Cluj-Napoca: Editura Dacia, 1984).

<sup>39</sup> Dumitru Ghișe and Pompiliu Teodor, *Fragmentarium iluminist* (Cluj: Editura Dacia, 1972), 242 pp.

<sup>40</sup> An English version of this piece appeared as Dumitru Ghișe and Pompiliu Teodor, “*Petru Maior: Aufklärung and Nation*”, in Pompiliu Teodor, ed., *Enlightenment and Romanian Society* (Cluj-Napoca: Editura Dacia, 1980), pp. 260–277.

<sup>41</sup> Pompiliu Teodor, “*Illuminisme roumaine et illuminisme européen*”, in *Romanian and European Civilization* (Cluj: Universitatea Babeș-Bolyai, 1974), pp. 89–97. This was a publication prepared for the University's 15–31 July 1974 summer program, which Professor Teodor was active in.

<sup>42</sup> Pompiliu Teodor, “Stadiul actual al cercetărilor iluministe”, *Memoriile Secției de Științe Istorice. Academia Română*, Vol. 4 (1975–1976), Nr. 1, pp. 39–47. Republished in Teodor, *Interferențe iluministe*, 1984. A French version appeared as “*Où sont les études sur les Lumières Roumaines?*” *Cahiers Roumaines d'Études Littéraires*, 1977, Nr. 2, pp. 40–50.

<sup>43</sup> Pompiliu Teodor, “Civic Consciousness and Historical Development in the Romanian Enlightenment”, *Cahiers Roumaines d'Études Littéraires*, 1976, Nr. 2, pp. 14–20.

<sup>44</sup> Pompiliu Teodor, “Dimitrie Cantemir și preiluminismul sud-est european”, *Anuarul Institutului de Istorie și Arheologie Cluj-Napoca*, Vol. 19 (1976), pp. 299–314. Republished in Teodor, *Interferențe iluministe*, 1984. French translation in Romul Munteanu, ed., *La culture roumaine à l'époque des lumières*

roumaine”;<sup>45</sup> and a study of the idea of independence in the Romanian Enlightenment.<sup>46</sup>

In 1980, another important book appeared under the editorship of Professor Teodor, that was significant in developing Western awareness and appreciation of the Romanian 18<sup>th</sup> century: *Enlightenment and Romanian Society*.<sup>47</sup> The volume opened with a piece by Professor Teodor on “Romanian Enlightenment Research” (pp. 9–20), which expanded on his 1972 *Fragmentarium iluminist* study. In addition, he was the author of a contribution on the “Romanian Political Enlightenment” (pp. 117–142).<sup>48</sup> Other contributors included most leading lights of Romanian Enlightenment studies (a fair number of them students of Professor Teodor’s): Adrian Marino, Nicolae Edroiu, Iacob Mârza, Aurel Răduțiu, Ladislau Gyémánt, Avram Andea, David Prodan, Alexandru Duțu, Al. Zub, Ion-Aurel Pop, Nicolae Bocșan, Mircea Popa, and Maria Protase. There were also contributions by a number of important non-Romanian scholars, including Walter Markov, Eduard Winter, and Keith Hitchins. In the same year, he collaborated with Al. Duțu on an important paper presented to the International Congress on Historical Sciences, held in București in August, which dealt with “Les lumières dans le centre et le sud-est de l’Europe et leurs implications socio-politiques,” and was published in the *Rapports* for the congress.<sup>49</sup>

In 1983, also for a wider audience, Professor Teodor published “L’imprimerie et l’affirmation de l’idéal national (XVIII<sup>e</sup> siècle),”<sup>50</sup> another indication of his interest in book culture. In the same year, he and Dumitru Ghișe published an important introduction to Florin Fugariu’s massive (nearly 2,000 pages) anthology of key

(București: Les Editions Univers, 1982), Vol. I, pp. 171–197; and in English in *Transylvanian Review*, Vol. 7 (1998), pp. 111–128.

<sup>45</sup> Pompiliu Teodor, “Échos jansénistes et gallicans dans la culture roumaine”, *Synthesis*, 1977, Nr. 4, pp. 165–176. Romanian translation in Teodor, *Interferențe iluministe*, 1984.

<sup>46</sup> Pompiliu Teodor, “Ideea de independență în epoca luminilor”, in Ștefan Pascu, Constantin C. Giurescu, Ioan Ceterchi, Ștefan Ștefănescu, and Constantin Olteanu, eds., *Independența României* (București: Editura Academiei, 1977), pp. 57–70. For reasons that are unknown (and probably incomprehensible), this piece was omitted from the English synthesis that appeared as Ștefan Pascu, ed., *The Independence of Romania* (București: Editura Academiei, 1977).

<sup>47</sup> Pompiliu Teodor, ed., *Enlightenment and Romanian Society* (Cluj-Napoca: Editura Dacia, 1980), 280 pp. The volume also included an English version of the paper on Petru Maior, pp. 260–277, that Ghișe and Teodor first published in their *Fragmentarium iluminist* (1972).

<sup>48</sup> Republished in Romanian with a few minor changes in Teodor, *Interferențe iluministe*, 1984.

<sup>49</sup> Alexandru Duțu and Pompiliu Teodor, “Les lumières dans le centre et le sud-est de l’Europe et leurs implications socio-politiques”, in Comité international des sciences historiques, *Rapports. Actes. Le XI<sup>e</sup> Congrès International des Sciences Historiques, Bucharest, 10–17 août 1980* (București: Editura Academiei, 1980), Vol. II, pp. 380–397. An expanded Romanian version appeared as Alexandru Duțu and Pompiliu Teodor, “Iluminismul în centrul și sud-estul Europei și implicațiile sale social-politice”, *Revista de Istorie*, Vol. 33 (1980), Nr. 12, pp. 2245–2262.

<sup>50</sup> Pompiliu Teodor, “L’imprimerie et l’affirmation de l’idéal national (XVIII<sup>e</sup> siècle)”, *Revue Roumaine*, Vol. 37 (1983), Nr. 8–9, pp. 63–72.

texts of the *Școala Ardeleană*.<sup>51</sup> The moment was ripe for an extensive review of nearly a century of study of the Transylvanian Enlightenment and the resulting Romanian national movement. The two laid out the premises of the *Școala Ardeleană*, discussed its relationship to the European Enlightenment, to the Romanian political movements of the era (such as the *Supplex Libellus Valachorum* and Horea's rebellion), and to the spread of Enlightenment ideas in the Romanian lands. This was followed by a subject by subject (philosophy, history, language, and so forth) review of the leading figures of the epoch. In 1984, Professor Teodor capped his investigations of the Romanian Enlightenment with a paper discussing the Enlightenment and the nation for a collaborative work on the Romanian nation,<sup>52</sup> and published a collection of essays entitled *Interferențe iluministe europene*.<sup>53</sup> The study is a complex and subtle contribution to the debate over the origins of nationalism, nationality, and national consciousness, a matter of some delicacy for Romanian scholars since much of the discussion had a Western European-centric tenor. Much of it ties together the main lines of a myriad of the author's previous works. Professor Teodor agreed that the over-lap of the Enlightenment with the appearance of national ideology in East Central and South Eastern Europe had tended to subsume the latter under the former, and argued that comparative studies of the process of the transition from ethnic consciousness to national consciousness would resolve most of these issues.

The book contains several pieces that have been previously published; the new essays include one on pre-Enlightenment influences in Romanian culture,<sup>54</sup> on the history of the Counter-Reformation,<sup>55</sup> translations and adaptations by Samuil Micu from Claude Fleury,<sup>56</sup> Micu and European historiography,<sup>57</sup> Gheorghe Șincai as historian,<sup>58</sup> and Romanian national solidarity in the 18<sup>th</sup> century.<sup>59</sup>

Professor Teodor's interests, at least from a publication point of view, moved

<sup>51</sup> Dumitru Ghișe and Pompiliu Teodor, "Introducere," in Florea Fugariu, ed., *Școala Ardeleană*, critical edition with notes, bibliography and glossary by Florea Fugariu (București: Editura Minerva, 1983), pp. V–XLVIII.

<sup>52</sup> Pompiliu Teodor, "Iluminism și națiune", in Ștefan Ștefănescu, ed., *Națiunea Română. Geneză. Afirmare. Orizont Contemporan* (București: Editura Științifică și Enciclopedică, 1984), pp. 297–337.

<sup>53</sup> Pompiliu Teodor, *Interferențe iluministe europene* (Cluj-Napoca: Editura Dacia, 1984), 253 pp.

<sup>54</sup> Pompiliu Teodor, "Interferențe ale preiluminismului în cultura română", in Teodor, *Interferențe iluministe*, 1984, pp. 25–48.

<sup>55</sup> Pompiliu Teodor, "Din istoriografia Contrareforme: *Historica relatio unionis Valachicae*", in Teodor, *Interferențe iluministe*, 1984, pp. 72–82.

<sup>56</sup> Pompiliu Teodor, "Traducerile și prelucrările lui Samuil Micu din opera lui Claude Fleury", in Teodor, *Interferențe iluministe*, 1984, pp. 105–118.

<sup>57</sup> Pompiliu Teodor, "Samuil Micu: Orizont istoriografic european", in Teodor, *Interferențe iluministe*, 1984, pp. 132–143.

<sup>58</sup> Pompiliu Teodor, "Gheorghe Șincai: Erudiție și istorie", in Teodor, *Interferențe iluministe*, 1984, pp. 144–155.

<sup>59</sup> Pompiliu Teodor, "Solidarități moderne în societatea secolului al XVIII-lea", in Teodor, *Interferențe iluministe*, 1984, pp. 235–246.

away from the Romanian Enlightenment until after the end of the Communist regime. In 1999, he published a piece on Cantemir and Samuil Micu,<sup>60</sup> followed by a study of Romanian-Magyar-Saxon German relations during the Enlightenment.<sup>61</sup> He also published “L’idée latine et l’Aufklärung roumain” in 2000.<sup>62</sup>

These articles turned out to be merely by-products of a massive biography of Samuil Micu: *Sub semnul luminilor. Samuil Micu*<sup>63</sup> that finally appeared in 2000. This work, which had its origins in his unpublished 1970 doctoral dissertation on Micu, was the natural culmination of the work begun when he was at the Biblioteca Academiei in Cluj and had provided the motivation for many of the studies discussed above. Its long time in maturation owed in part to the freeze between 1948 and 1989 on giving Christianity its due place in the historical-political-philosophical-ideological matrix of the 18<sup>th</sup> century. As Professor Teodor noted in the forward, he had been unsatisfied with his thesis precisely for this reason, and had decided to postpone publication. In the intervening years, he deepened his knowledge of Western scholarship, of the materials of the Romanian 19<sup>th</sup> century, and of the religious issues involved, and eventually was able to restructure the original project.<sup>64</sup>

After 1989, Professor Teodor was able to take an increasingly larger interest in church history, especially the role of the Romanian Greek-Catholic Church (which had of course been forced out of legal existence in 1948). He, thus, continued to mature his work as a historian of ideas, of the nation, and of the church before giving final birth to *Sub semnul lumilor* in all its fullness and nuance.<sup>65</sup>

The book is too complex to summarize briefly, other than to say that Professor Teodor was uniquely qualified by research experience, learning, scholarly interests and work, and life experiences to bring such a work to fruition. If Micu was situated at the “boundary of two epochs,” Pompiliu Teodor’s career was much the same. This *magnum opus*, which combined his passion for historiography and his fascination for the Romanian 18<sup>th</sup> century, will stand for a long time with the

<sup>60</sup> Pompiliu Teodor, “Dimitrie Cantemir și Samuil Micu. Contribuții la istoria iluminismului românesc”, *Anuarul Institutului de Cercetări Socio-Umane Gh. Șincai, Târgu-Mureș*, Vol. 2 (1999), pp. 27–41.

<sup>61</sup> Pompiliu Teodor, “Contacte, convergențe româno-maghiaro-săsești în epoca luminilor”, *Anuarul Institutului de Cercetări Socio-Umane Gh. Șincai, Târgu-Mureș*, Vol. 3–4 (2000–2001), pp. 174–196.

<sup>62</sup> Pompiliu Teodor, “L’idée latine et l’Aufklärung roumain”, *Transylvanian Revue*, Vol. 9 (2000), Nr. 3, pp. 78–84.

<sup>63</sup> Pompiliu Teodor, *Sub semnul luminilor. Samuil Micu* (Cluj-Napoca: Presa Universitară Clujeană, 2000), 508 pp.

<sup>64</sup> Teodor, *Samuil Micu*, 2000, p. 6.

<sup>65</sup> This point is made by Doru Radosav in his excellent overview of *Sub semnul luminilor*: “Cartea Profesorului: ‘ultima carte’”, in Corina Teodor, *Pompiliu Teodor și lumea prin care a trecut*, 2016, p. 218. Albert van Goudoever writes that Professor Teodor “had a strong religious background that came to the front only after the Revolution” of 1989. Goudoever, “Thoughts and remembrances,” in Corina Teodor, *Pompiliu Teodor și lumea prin care a trecut*, 2016, p. 120.

other key works on the Transylvanian Enlightenment, such as those of David Prodan, Dimitrie Popovici, and Keith Hitchins.<sup>66</sup>

One final contribution to the Transylvanian Enlightenment, which appeared only after Professor Teodor's death, should be mentioned here in closing: a glossary of key political terms used by the writers of the era, an imposing collaborative work that is also a monument to his erudition.<sup>67</sup>

#### IV. Romanian National Development from Horia to World War I

Pompiliu Teodor's immersion in the Transylvanian Enlightenment led directly and logically to a second life-long historiographical preoccupation, his study of Romanian national development from the 18<sup>th</sup> century to the formation of the Romanian national state in 1918. His first two publications specifically connected with this area consisted of a collaborative piece that began his long and fruitful collaboration with Dumitru Ghișe, that is a study of economic ideas of George Barițiu and the promotion of industry in Transylvania;<sup>68</sup> the second one is a study of George Barițiu and the Romanian Principalities prior to 1848, which follows Papiu Ilarian in placing Barițiu in a line directly from Samuil Micu to intellectual interchanges between the Transylvanian Romanians and Romanian intellectuals east of the Carpathians, and as a principal facilitator of these contacts in the decades before 1848. The study concluded by documenting that Barițiu (along with Timotei Cipariu and Pavel Vasici) was elected a member of the Asociația Literară in București.<sup>69</sup>

A year later, Professor Teodor's interests in the Romanian 1848 and in historiography were combined in several collaborative works. The first of these was for the Academy's collective history, the so-called *Tratat*: Volume III of the *Istoria României*.<sup>70</sup> His contributions included sections on sources and on cultural

<sup>66</sup> On Hitchins, see Professor Teodor's assessment in "Laudatio pentru conferirea titlului de Doctor Honoris Causa Domnului Keith Hitchins" (University of Illinois, S.U.A., 1991, in Teodor, *Fața la vînt*, 2011, pp. 336–341. In *Samuil Micu*, 2000, pp. 5–6, Professor Teodor paid tribute to Prof. Hitchins, who for more than three decades worked on and discussed the Transylvanian Enlightenment and the Romanian national movement with him.

<sup>67</sup> Pompiliu Teodor, Iacob Mârza, Laura Stanciu, and Gúdor Botond, eds., *Semantică politică iluministă în Transilvania (sec. XVII–XIX). Glosar de termeni* (Alba-Iulia: Editura Aeternitas, 2002), 765 pp.

<sup>68</sup> D. Ghișe, Iosif Kecskés, and Pompiliu Teodor, "Idei economice în opera lui George Barițiu privind promovarea industriei la românii din Transilvania", *Anuarul Institutului de Istorie din Cluj*, Vol. 6 (1963), pp. 41–76.

<sup>69</sup> Pompiliu Teodor, "George Barițiu și Principatele Române până la 1848", *Anuarul Institutului de Istorie din Cluj*, Vol. 6 (1963), pp. 77–89.

<sup>70</sup> Andrei Oțetea, David Prodan, and Mihai Berza, eds., *Istoria României, Vol. III: Feudalism dezvoltat în secolul al XVII-lea și la începutul secolului al XVIII-lea. Destrămarea feudalismului și formarea relațiilor capitaliste* (București: Editura Academiei, 1964).

development in the 75 years prior to 1848.<sup>71</sup> His interest in sources connected with the *Tratat* led to the publication of “Archivale Forschungen zur Geschichte der Revolution des Jahres 1848 in Siebenbürgen.”<sup>72</sup> In 1964, he also published in collaboration with Dumitru Ghișe a study of the philosophical activities of Simion Bărnuțiu.<sup>73</sup> In 1965, he returned to 1848, with a paper on Aron Pumnul’s proclamation in 1848,<sup>74</sup> followed by a study of Samuil Micu’s influence on the ideology of 1848,<sup>75</sup> and a collaborative 1967 study of the economic activities of Dr. Pavel Vasici.<sup>76</sup>

In 1968, Professor Teodor published, in collaboration with Gelu Neamțu, an exploration of the program and activities of the Romanian newspaper, *Învățătorul Poporului*, during 1848.<sup>77</sup> That same year, he contributed a chapter on Simion Bărnuțiu to the collective literary history of the Academy,<sup>78</sup> and published two collaborative works on the idea of Romanian unity, a heavily over-publicized idea during the 1960s, an article and a book. The book began with a discussion of the role of historians in developing the idea, and then traced it all the way from the medieval chroniclers to the *Școala Ardeleană*, and thence to 1848, to 1859, to 1877, and to 1918.<sup>79</sup>

In 1969 and 1970, Pompiliu Teodor wrote two articles dealing with Dr. Vasile Popp and his correspondence.<sup>80</sup> Another correspondence-related piece in

<sup>71</sup> “Izvoare”, pp. XIX–XLIV (in collaboration with Ion Ionașcu); “Dezvoltarea culturală în perioada destrămării feudalismului”, pp. 1038–1120 (Al. Elian in collaboration with Pompiliu Teodor, Iosif Pervain, Al. Dima, S. Benkő, and G. Gündisch). Most likely, he wrote the section on “Istoriografia”, pp. 1090–1107. He also assisted with the selection of illustrative materials (p. XVII).

<sup>72</sup> Victor Chereșteșiu, Samu Benkő, Carol Göllner, and Pompiliu Teodor, “Archivale Forschungen zur Geschichte der Revolution des Jahres 1848 in Siebenbürgen”, *Forschungen zur Volks- und Landeskunde*, Sibiu, Vol. 7 (1964), pp. 82–90.

<sup>73</sup> Dumitru Ghișe and Pompiliu Teodor, “Contribuții la cunoașterea activității filozofice a lui Simion Bărnuțiu”, *Revista Filosofică*, Vol. 11 (1964), Nr. 3, pp. 357–371.

<sup>74</sup> Victor Chereșteșiu and Pompiliu Teodor, “Date noi cu privire la frământările tineretului intelectual în preajma Adunării din 30 aprilie 1848. Proclamația lui Aron Pumnul”, in Em. Condurache, ed., *Omagiu lui P. Constantinescu-Iași cu prilejul împlinirii a 70 de ani* (București: Editura Academiei, 1965), pp. 455–463.

<sup>75</sup> Pompiliu Teodor, “Ideologia revoluției din 1848 și opera istorică a lui Samuil Micu”, *Studia Universitatis Babeș-Bolyai. Historia*, Vol. 10 (1965), Nr. 2, pp. 57–62.

<sup>76</sup> Nicolae Cordoș and Pompiliu Teodor, “Activitatea economică a doctorului Pavel Vasici”, *Acta Musei Napocensis, Clu-Napocaj*, Vol. 4 (1967), pp. 571–580.

<sup>77</sup> Pompiliu Teodor and Gelu Neamțu, “Din istoria presei revoluționare românești: *Învățătorul Poporului* (1848)”, *Studii. Revista de Istorie*, Vol. 21 (1968), pp. 435–448.

<sup>78</sup> Pompiliu Teodor, “Simion Bărnuțiu”, in Dima, *Istoria literaturii române*, 1966, Vol. II, pp. 562–566.

<sup>79</sup> Mihail Dan, Pompiliu Teodor, and Aurel Răduțiu, “Ideea de unitate a poporului român oglindită în istoriografie”, *Anuarul Institutului de Istorie din Cluj*, Vol. 11 (1968), pp. 27–57; and Pompiliu Teodor and Aurel Răduțiu, *Ideea de unitate politică la români* (București: Editura Științifică, 1968), 119 pp.

<sup>80</sup> Pompiliu Teodor, “Scrisori inedite de la doctorul Vasile Pop”, *Studia Bibliologica*, Vol. 3 (1969), pp. 747–764; and Pompiliu Teodor, “Cinci scrisori de la doctorul Vasile Popp”, *Anuarul Institutului de Istorie din Cluj*, Vol. 13 (1970), pp. 83–96.



1970 dealt with a previously unknown 1848 proclamation by Bărnuțiu.<sup>81</sup> His 1848 studies led in 1972 to another pioneering effort on Avram Iancu in the memorialistica of 1848, a work that clearly established the importance of memorialistica in the study of 1848, and which has resulted in an avalanche of similar works since.<sup>82</sup> This was followed by a piece on a study of Transylvanian schools by Barițiu in 1835;<sup>83</sup> and another on the sources used by Bărnuțiu.<sup>84</sup>

In 1978, Professor Teodor co-edited a volume of texts related to the union of 1918, with Nicolae Bocșan.<sup>85</sup> Another 1978 publication dealt with the Balkan Crisis in 1875–1878.<sup>86</sup> In 1979, he published a paper dealing with two letters by J.-P. Brissot, that used the ideas of the American Revolution to defend Horia's uprising in 1784.<sup>87</sup> This was followed by an excellent 1980 analysis of the period between 1792 and 1848, applying R.R. Palmer's paradigm of democratic revolution to the Romanian political movement in Transylvania.<sup>88</sup> The role of the *Școala Ardeleană* (particularly Samuil Micu and Gheorghe Șincai) in raising Romanian consciousness, socially and politically, was stressed. In 1981–1982, he added to the study of the Supplex.<sup>89</sup> And, in 1983, he published an essay on the historiography of the Union,<sup>90</sup> and another on "L'imprimerie et l'affirmation de l'idéal national (XVIIIe s.)."<sup>91</sup>

<sup>81</sup> Pompiliu Teodor, "O scrisoare-proclamație necunoscută a lui Simion Bărnuțiu redactată în numele națiunii române (15 mai-iunie 1848)", *Studia Universitatis Babeș-Bolyai. Historia*, Vol. 15 (1970), Nr. 2, pp. 65–73. [BCU Cluj / Central University Library Cluj](#)

<sup>82</sup> Pompiliu Teodor, *Avram Iancu în memorialistică* (Cluj: Editura Dacia, 1972), 296 pp.

<sup>83</sup> Șerban Polverejan and Pompiliu Teodor, "Disertația despre școli a lui George Barițiu (1835)", *Acta Musei Napocensis, Cluj-Napoca*, Vol. 9 (1972), pp. 619–633.

<sup>84</sup> Pompiliu Teodor, "Noi precizări în legătură cu izvoarele bărnuteiene", *Studia Universitatis Babeș-Bolyai. Historia*, Vol. 17 (1972), Nr. 1, pp. 33–38. Republished in Teodor, *Interferențe iluministe*, 1984.

<sup>85</sup> Pompiliu Teodor and Nicolae Bocșan, eds., *60 de ani de la desăvârșirea unității de stat a României. Material documentar* (București: Academia de Științe Sociale și Politice, 1978), 104 pp.

<sup>86</sup> Pompiliu Teodor, "The Balkan Crisis and Political Life in Transylvania", in Albert P. van Goudoever, ed., *Romanian History 1848–1918. Essays from the First Dutch-Romanian Colloquium of Historians, Utrecht, 1977* (Gröningen: Wolters-Noordhoff, 1978), pp. 101–107.

<sup>87</sup> "L'Esprit de la revolution democratique: J.-P. Brissot et la révolte de Horia", *Cahiers Roumaines d'Études Littéraires*, 1979, Nr. 2, pp. 30–43. Republished as "Spiritul revoluției americane. J.P. Brissot și răscoală lui Horia", in Teodor, *Interferențe iluministe*, 1984.

<sup>88</sup> Pompiliu Teodor, "Opțiuni sociale în mișcarea politică românească din Transilvania în epoca revoluției democratice", *Anuarul Institutului de Istorie și Arheologie Cluj-Napoca*, Vol. 23 (1980), pp. 263–284. Republished in Teodor, *Interferențe iluministe*, 1984. French translation in *Revue Roumaine d'Histoire*, Vol. 20 (1981), pp. 223–244. Some of this argument is reflected in Pompiliu Teodor, "Romanian Political Enlightenment", in Teodor, *Enlightenment and Romanian Society*, 1980, pp. 117–142.

<sup>89</sup> Pompiliu Teodor, "O scriere polemică controversată din vremea Supplexului", *Studii și Comunicări. Muzeul Județean Satu Mare*, Vol. 5–6 (1981–1982), pp. 203–206.

<sup>90</sup> Pompiliu Teodor, "Az Egyesülés a történetírásban", *Korunk*, Vol. 25 (1983), Nr. 11, 841–845.

<sup>91</sup> Pompiliu Teodor, "L'imprimerie et l'affirmation de l'idéal national (XVIIIe s.)", *Revue Roumaine*, Vol. 37 (1983), Nr. 8–9, pp. 63–72.

1984 was marked by a significant volume dealing with the events of 1784: *Răscoala lui Horea (1784)*, edited by Nicolae Edroiu and Pompiliu Teodor.<sup>92</sup> In addition to the editors, the book included contributions by Ladislau Gyémánt, Andrei Magyari, Alexandru Neamțu, Maria Platon, David Prodan, Aurel Răduțiu, Mircea Țoca, and Iosif Wolf. Professor Teodor's study (pp. 7–75) on the historiography of Horia's revolt is a virtual micro-monograph tracing the history of the uprising from the first attempts to analyse what happened at the end of the 18<sup>th</sup> century down to the magisterial work of David Prodan. The same year, he published a substantial essay on the national significance of the Horia uprising.<sup>93</sup>

In 1987, Professor Teodor wrote an article on Timotei Cipariu and the struggle for Romanian national liberation.<sup>94</sup> This was followed by a study in 1988 of history and politics in the era of the *Supplex*;<sup>95</sup> a piece, also in 1988, on Eminescu's perceptions of the 19<sup>th</sup> century Transylvanian Romanian political scene;<sup>96</sup> a 1989 edition of Silviu Dragomir's works, relevant to 1848;<sup>97</sup> and another synthesis (in French) on the Palmerian democratic spirit and the political movement in the late 18<sup>th</sup> and early 19<sup>th</sup> century Transylvania.<sup>98</sup>

Following the overthrow of the Communist regime in 1989, Professor Teodor continued to think about the Romanian national movement. In 1991, he published an analysis of the historiography of the *Supplex*,<sup>99</sup> followed by a 1992 analysis of the historiography of the Memorandum case,<sup>100</sup> participation in a survey history of the Memorandum era which he co-edited in 1992,<sup>101</sup> and one last contribution, on

<sup>92</sup> Nicolae Edroiu and Pompiliu Teodor, eds., *Răscoala lui Horea (1784). Studii și interpretări istorice* (Cluj-Napoca: Editura Dacia, 1984), 318 pp.

<sup>93</sup> Pompiliu Teodor, "Semnificația națională a răscoalei lui Horea, Cloșca și Crișan", *Revista de Istorie*, Vol. 37 (1984), Nr. 10, pp. 964–978.

<sup>94</sup> Pompiliu Teodor, "Timotei Cipariu—om de cultură și luptător pentru eliberarea națională a românilor", *Revista Comisiei Naționale Române pentru UNESCO*, Vol. 29 (1987), Nr. 3, pp. 60–63.

<sup>95</sup> Pompiliu Teodor, "Istorie și politică în epoca *Supplex*-ului", *Crisia*, Vol. 18 (1988), pp. 139–155.

<sup>96</sup> Pompiliu Teodor, "Scena politică austro-ungară și românii. Opinii eminesciene", in: Gh. Buzatu, Ștefan Lemny, and I. Saizu, eds., *Eminescu: Sens, timp și devenire istorică* (Iași: Universitatea A.I. Cuza, 1988), pp. 701–714.

<sup>97</sup> Silviu Dragomir, *Studii privind istoria revoluției române de la 1848*, edited with an introduction, notes and commentary by Pompiliu Teodor (Cluj-Napoca: Editura Dacia, 1989).

<sup>98</sup> Pompiliu Teodor, "L'Esprit de la Révolution démocratique et le mouvement politique des roumains de Transilvanie à la fin du XVIII<sup>e</sup> et au commencement du XIX<sup>e</sup> siècle", in Al. Zub, ed., *La Révolution Française et les Roumains. Impact, images, interprétations* (Iași: Universitatea A.I. Cuza, 1989), pp. 251–277. Mention should also be made of Professor Teodor's contribution to the study of 1848 as a member and then as a collaborator of the collective that produced the first four volumes of the Academy's *Documente privind revoluția de la 1848–1849 din Transilvania* (București: Editura Academiei, 1977–1988).

<sup>99</sup> Pompiliu Teodor, "Istoriografia *Supplex*-ului", *Studia Universitatis Babeș-Bolyai. Historia*, Vol. 36 (1991), Nr. 1–2, pp. 3–15.

<sup>100</sup> Pompiliu Teodor, "Istoriografia română a Memorandumului", *Memoriile Secției de Științe Istoric și Arheologice a Academiei Române*, Vol. 17 (1992), pp. 53–61.

<sup>101</sup> Pompiliu Teodor, Liviu Maior, Nicolae Bocșan, Șerban Polverejan, Doru Radosav, and Toader Nicoară, *Memorandumul 1892–1894. Ideologie și acțiune politică românească*, expanded second

the Revolution of 1848 in the Romanian Principalities, which stressed that understanding the socio-political-economic-cultural crucible in which the Romanian 1848 developed between 1792–1848 lay at the heart of comprehending what happened in the Romanian lands and how and why it differed from elsewhere.<sup>102</sup>

Finally, Professor Teodor collaborated with a synthesis of Romanian history, *Istoria României*, first published in 1998, and now in a 2014 revised edition.<sup>103</sup> His contribution to this volume included three sections dealing with Romanian history between 1593 and 1821: “Pro Republica Christiana,” “Monarhia feudală (1601–1716),” and “Secolul luminilor în Țările Române.” The focus here on three basic organizing problems was typical of Pompiliu Teodor’s vision of history, and a striking confirmation of Lord Acton’s injunction to “study problems in preference to periods.”<sup>104</sup>

## V. Romanian Historiography: The History of History in the Romanian Lands

We have already seen in the sections above, dealing with the Transylvanian Enlightenment and Romanian national development, that Professor Teodor was deeply involved from the start in the history of history.<sup>105</sup> The contributions of Pompiliu Teodor to Romanian historiography stand as an impressive legacy in and of themselves. Certainly one of the cornerstones of contemporary academic study of Romanian historiography was laid in 1970 with the appearance of Professor Teodor’s modest-looking volume on the evolution of Romanian historical thought,<sup>106</sup> and the 1970s and 1980’s saw explosive growth in the history of history in Romania, despite the gradually deteriorating Romanian political and cultural atmosphere after 1975.

From Cluj, Professor Teodor was joined as a principal shaper of the history by two notable colleagues: Al. Zub, from the Institute of History in Iași, and

edition (București: Editura Progresul Românesc, 1994), 345 pp. First edition, 1992, 287 pp. Professor Teodor’s contribution to this volume included two sections of Ch. III: Ideile la origini: “Mișcarea națională în sec. al XVIII-lea”, pp. 113–127; and “De la *Supplex Libellus* la 1848: Istorie și politică”, pp. 128–147.

<sup>102</sup> Pompiliu Teodor, “O perspectivă actuală asupra Revoluției din 1848 în Principate Române”, *Anuarul Institutului de Cercetări Socio-Umane Gh. Șincai, Târgu-Mureș*, Vol. 1 (1998), pp. 112–120.

<sup>103</sup> Mihai Bărbulescu, Dennis Deletant, Keith Hitchins, Șerban Papacostea, and Pompiliu Teodor, *Istoria României* (București, Editura Enciclopedică, 1998), first edition. The current, revised version is published by Editura Corint, București, 2014, 528 pp.

<sup>104</sup> Lord Acton, “Inaugural Lecture on the Study of History”, 1895, in Lord Acton, *Lectures on Modern History*, edited with an introduction by J. N. Figgis and R. V. Laurence (London: Macmillan, 1906), p. 24.

<sup>105</sup> He credits G. Em. Marica with opening his eyes to the importance of historiography, which in turn, led him to resume his Samuil Micu project. Teodor, *Samuil Micu*, 2000, p. 6.

<sup>106</sup> Pompiliu Teodor, *Evoluția gândirii istorice românești* (Cluj: Editura Dacia, 1970). LII + 476 pp. A German version was published as *Die Entwicklung des historischen Denkens in der rumänischen Geschichtsschreibung*, translated by Franz Killyen (Cluj: Editura Dacia, 1972), 299 pp.

Lucian Boia, at the University of București. Between 1971 and 1976, Zub would publish no fewer than six massive historiographical works on Kogălniceanu, Xenopol, Pârvan, and Junimea as well as a volume of Pârvan's correspondence and a critical edition of Kogălniceanu's historical writings,<sup>107</sup> while Boia's 1976 university course, *Evoluția istoriografiei române*<sup>108</sup> provided a much-needed synthesis, and his involvement with the international historiographical community gave visibility to Romanian historiography.

Pompiliu Teodor attributed the new historiographic interest in Romania (and elsewhere) to two factors: the growing interest in matters that went beyond what was accessible to traditional history and, secondly, to the recognition that history mattered to nations and to civilization.<sup>109</sup> Romanians had long been greatly interested in history, perhaps excessively so,<sup>110</sup> but the history of history is another matter entirely. In the end, Professor Teodor wrote, "I am convinced that a more and more insistent preoccupation in this domain of history-historiography will help us place these epochs into accounts that will allow us a comprehensive view of the whole.... It is a first attempt... and we hope not the last."<sup>111</sup>

The procedure followed above in the first two sections was to review Professor Teodor's work in order of appearance, which showed the development of his work and provided a convenient organizational principle. For this section, it seemed more useful to categorize his writings of a historiographical nature and use these groupings as the principal means of review. His works will be divided generally into pre-1989 and post-1989 publications, not to suggest that Professor Teodor changed either his methodology or his views, but to reflect the inevitable relationship between historiography and context.<sup>112</sup> In each section, we will begin with books and then turn to his other contributions to historiography.

Pompiliu Teodor's first book, *Evoluția gândirii istorice românești* (1970), dealt with the evolution of Romanian historical thinking and writing through a combination of commentary, anthology, and bibliography. The format is well-thought out, and for such a lengthy work, reads well and leaves the reader (even when not a historian) wanting more. The book begins with a lengthy, useful introduction to Romanian historiography. Then each historian selected is treated in a clear and straightforward fashion: a brief biographical sketch, including information

---

<sup>107</sup> For a bibliography of Zub's writings, see Lucian Nastasă, Adrian-Bogdan Ceobanu, and Mihai Dorin, "Bibliografia lucrărilor lui Alexandru Zub", in Gheorghe Cliveti, ed., *Clio în oglindiri de sine. Academicianului Alexandru Zub. Omagiu* (Iași: Editura Universității Alexandru Ioan Cuza din Iași, 2014), pp. 11–77.

<sup>108</sup> Lucian Boia, *Evoluția istoriografiei române* (București: Facultatea de Istorie, Universitatea din București, 1976), 377 pp.

<sup>109</sup> Teodor, *Evoluția*, 1970, pp. V–VI.

<sup>110</sup> See my "The Origins of the Romanian Historiographical Tradition and the Development of Romanian Historicism", in Cliveti, *Clio în oglindiri de sine*, 2014, pp. 161–178.

<sup>111</sup> Teodor, *Evoluția*, 1970, pp. LII.

<sup>112</sup> The fact that he could collect articles published before 1990 unchanged after 1989 is testimony to his integrity and consistency.

about the context in which he (all of them were men) worked, was followed by an illustrative or typical extract from his work. Each section concludes with appropriate bibliographical notices. A striking feature of the book is that the material in the anthology and in the bibliography came from works that had been banned since 1948 or were only available in restricted library collections.

The coverage is from the chroniclers through the generation that had manifested itself prior to the First World War, though it covers some historians who had major activity both before and after 1914, including N. Iorga, Vasile Pârvan, and Ioan Lupaș. It also has the rather odd inclusion of Lucrețiu Pătrășcanu, who was only 14 years old in 1914. The book more accurately could have been titled *The Evolution of Romanian Historical Thought from Its Origins to 1914*.<sup>113</sup> Professor Teodor did announce his intention to include both inter-war and Marxist historiography in a future volume.<sup>114</sup> This was only partly achieved before 1990.

In 1972, Professor Teodor published a follow up work dealing with Romanian Marxist or materialist historians, who had mainly functioned between 1921 and 1944 in the same way as the 1970 volume did.<sup>115</sup> This was probably a command performance, and the book was uninspired and rather pro forma on the whole. The “representative texts” had the net effect of showing how lame Marxist historiography was before 1944; indeed, four of the eleven writers discussed do not even appear in the 1978 *Enciclopedia istoriografiei* (mentioned below), and some of the others are historians only by the furthest stretch of the imagination. Ironically, the included bibliography more or less demonstrated how minuscule the contributions of Marxists to Romanian historiography before the Communist takeover were.

The first *Enciclopedia istoriografiei românești* appeared in 1978, an important though not entirely satisfactory attempt to gather biographical and bibliographical data about Romanian historians in one reference source.<sup>116</sup> To its credit, it was fairly inclusive in its scope, both biographical and bibliographical; and it included useful sections dealing with institutions, sources, reference works, periodicals, and syntheses. Pompiliu Teodor was among the seventeen principal authors.

<sup>113</sup> Perhaps he included Pătrășcanu as a gesture to the regime and Pătrășcanu’s recent rehabilitation, or possibly to provide a bridge from pre-Marxist Romanian historiography to Marxist historiography. Also, given that space limited the number of people that could be included (just over 30), the inclusion of Ioan Nădejde – at best a Marxist mediocrity – seems likely to have been part of the price to be paid for getting the book published.

<sup>114</sup> Teodor, *Evoluția*, 1970, pp. LI.

<sup>115</sup> Pompiliu Teodor, *Din gândirea materialist-istorică românească (1921–1944)* (București: Editura Științifică, 1972), 257 pp. The reader is given another dose of Pătrășcanu, who appears in both volumes. The introduction to his section is virtually unchanged, save for adding a reference to Vico, while an additional selection from Pătrășcanu’s work is added at the end.

<sup>116</sup> Ștefan Ștefănescu, ed., *Enciclopedia istoriografiei românești* (București: Editura Științifică și Enciclopedică, 1978), 470 pp. The politicizing of history was ratcheting up. For one thing, the longest entry was for the well-known historian Nicolae Ceaușescu, pp. 89–92, while N. Iorga got only two pages, pp. 183–184. Collection of data supposedly ended with 1976, but few entries contain material after 1972. The overwhelming majority of the contributors were from București, and, shockingly, none were from Iași.

In 1980, Professor Teodor published with several collaborators a highly useful historiographic instrument, a "Guide for the Student in History."<sup>117</sup> This unpretentious work begins with an introduction to Romanian historiography by Professor Teodor.<sup>118</sup> It goes on to cover the auxiliary sciences of history, reference works of importance to historians, and discusses libraries, archives, museums, and how to go about historical work. It was a handbook that deserved wider circulation.

Other works of a general historiographical interest published before 1989 were a 1977 edition of the writings of Ioan Lupăș;<sup>119</sup> a Hungarian-language edition of selections from early Romanian chroniclers (Macarie, Azarie, and Neagoe Basarab), which appeared in 1983;<sup>120</sup> and a 1989 edition of writings by Silviu Dragomir on 1848.<sup>121</sup>

Turning to articles, Professor Teodor continued his work on the Romanian history of history with a study of new directions in interwar Romanian historiography.<sup>122</sup> On Transylvanian historiography in general (in addition to the dozen or more items mentioned in Parts III and IV above), he published a collaborative piece on the contributions of Transylvanian historiography to the development of Romanian science and culture;<sup>123</sup> and a study on *Magazinul istoric pentru Dacia* and Transylvania.<sup>124</sup>

Pompiliu Teodor was a prolific student of Romanian historiographical personalities. Among such studies before 1989 were studies related to Gheorghe I. Brătianu,<sup>125</sup> Aaron Florian,<sup>126</sup> Nicolae Densușianu,<sup>127</sup> Nicolae Iorga,<sup>128</sup> Ștefan

<sup>117</sup> Nicolae Bocșan, Nicolae Edroiu, Adrian A. Rusu, and Pompiliu Teodor, eds., *Ghidul studentului în istorie. Istoria României* (Cluj-Napoca: Biblioteca Centrală Universitară, Cluj-Napoca/Catedra de Istorie a Universității Babeș-Bolyai, 1980), 240 pp.

<sup>118</sup> Pompiliu Teodor, "Introducere în istoriografia română", in Bocșan, *Ghidul*, 1980, pp. 9–22.

<sup>119</sup> Ioan Lupăș, *Scriseri alese, Vol. I*, edited, introduced, with notes and commentary by Ștefan Pascu and Pompiliu Teodor (Cluj-Napoca: Editura Dacia, 1977), 259 pp. (There was no Vol. II.)

<sup>120</sup> Pompiliu Teodor, ed., *Kutassátok az írásokat. Román krónikairók munkáiból*, selected with a preface and notes by Pompiliu Teodor (Cluj-Napoca: Editura Dacia, 1983), 344 pp.

<sup>121</sup> Silviu Dragomir, *Studii privind istoria revoluției române de la 1848*, edited with an introduction, notes, and commentary by Pompiliu Teodor (Cluj-Napoca: Editura Dacia, 1989), 218 pp. The introduction was a risky rehabilitation of Dragomir.

<sup>122</sup> Pompiliu Teodor, "Neue Richtungen in der rumänischen Geschichtsschreibung der 30<sup>er</sup> Jahre des 20. Jahrhunderts", *Nouvelles Études d'Histoire*, Vol. 7 (1985), pp. 73–90.

<sup>123</sup> Mihail Dan, Ion Cicală, and Pompiliu Teodor, "Contribuția istoriografiei ardelene la dezvoltarea științei și culturii noastre", *Anuarul Institutului de Istorie din Cluj*, Vol. 9 (1966), pp. 21–41.

<sup>124</sup> Pompiliu Teodor, "Din nou despre *Magazinul istoric pentru Dacia* în Transilvania," *Acta Musei Napocensis*, Vol. 3 (1966), pp. 511–519.

<sup>125</sup> Pompiliu Teodor, "Gheorghe I. Brătianu – istoricul. I. Dimensiunile operei", *Anuarul Institutului de Istorie și Arheologie A.D. Xenopol*, Vol. 20 (1983), pp. 233–247; and "Gheorghe I. Brătianu – Istoricul. II. Concepție și metodă istorică", *Anuarul Institutului de Istorie și Arheologie A.D. Xenopol*, Vol. 25 (1988), pp. 233–245. These brilliant studies were so free of Marxist gibberish that they could be reprinted unaltered in 1993.

<sup>126</sup> Pompiliu Teodor, "Contribuția lui Aaron Florian la dezvoltarea istoriografiei naționale," *Acta Musei Napocensis*, Vol. 5 (1968), pp. 577–586.

<sup>127</sup> Pompiliu Teodor, "Nicolae Densușianu istoric al răscoalei lui Horea", *Studia Universitatis Babeș-Bolyai. Historia*, Vol. 29 (1984), pp. 19–35.

<sup>128</sup> Pompiliu Teodor, "Nicolae Iorga (1871–1940)", *Anuarul Institutului de Istorie și Arheologie Cluj*, Vol. 14 (1971), pp. 19–24.

Pascu,<sup>129</sup> and David Prodan.<sup>130</sup>

Two additional pieces of historiographical importance published by Professor Teodor prior to 1990 included a discussion of the methodological implications of the dialogue between history and society,<sup>131</sup> and a stimulating comparative piece discussing how the *Annales* model of Lucien Febvre and Marc Bloch impacted the work of the Romanian journal, *Revue historique du sud-est européen*.<sup>132</sup>

Following the events of 1989, Professor Teodor continued to study, ponder, write on, and teach Romanian historiography. He saw as a priority the need “to resume relations with the world historiographies and to train the new generation of historiographers in the ambience of the various historiographies.”<sup>133</sup> This led, first of all, to the appearance of several collections of articles. The first of these, in 1993, was *Istorici români și probleme istorice*, which gathered mostly previously published studies on Iorga, Gh. Brătianu, and the history of Transylvania. Teodor was particularly taken by the universal dimensions of the work of Iorga and Brătianu and their pursuit of dialogue with European and world culture.<sup>134</sup> This was followed by a 1995 collection of studies: *Incursiuni în istoriografia română a secolului XX*,<sup>135</sup> further focussed on articles relevant to his work on the history of history, such as the place of the interwar Cluj School of History in the development of Romanian historiography.

In 1999, Pompiliu Teodor edited a third volume of historiographic studies, this time dealing with Gheorghe I. Brătianu,<sup>136</sup> a man whose work was evidently

<sup>129</sup> Pompiliu Teodor, “Profesorul și istoricul Ștefan Pascu”, in *Sub semnul lui Clio. Omagiu acad. prof. Ștefan Pascu* (Cluj: Universitatea Babeș-Bolyai, 1974), pp. 1–15; and “Istoricul Ștefan Pascu”, in Nicolae Edroiu, Aurel Răduțiu, and Pompiliu Teodor, eds., *Civilizație medievală și modernă românească. Studii istorice* (Cluj-Napoca: Editura Dacia, 1985), pp. 7–22.

<sup>130</sup> Pompiliu Teodor, “Hommage à l'historien David Prodan”, *Revue Roumaine d'Histoire*, Vol. 11 (1972), Nr. 4, pp. 567–579; “Istoricul David Prodan”, in Nicolae Edroiu, Aurel Răduțiu, and Pompiliu Teodor, eds., *Stat, societate, națiune. Interpretări istorice* (Cluj-Napoca: Editura Dacia, 1982), pp. 9–34; and “L'Académicien David Prodan”, *Revue Roumaine d'Histoire*, Vol. 21 (1982), Nr. 3–4, pp. 459–461. Mention should also be made of his collaboration in a series of brief commemorative pamphlets issued between 1977 and 1982 in honor of various members of the Department of History at the University of Cluj, including David Prodan (1977), Francisc Pall (1978), Ștefan Pascu (1979, 1984), Ștefan Imreh (1979), Iosif Kovács (1979), and Sigismund Jakó (1982). These generally included a biographical introduction by Professor Teodor, followed by a bibliography.

<sup>131</sup> Pompiliu Teodor, “Dialogul istoriei cu societatea. Contemporaneitate și inovație metodologică”, *Studia Universitatis Babeș-Bolyai. Historia*, Vol. 25 (1980), Nr. 2, pp. 65–69.

<sup>132</sup> Pompiliu Teodor, “La *Revue historique du sud-est européen* et le modèle des *Annales*”, *Revue Roumaine d'Histoire*, Vol. 20 (1981), Nr. 4, pp. 773–782.

<sup>133</sup> Quoted in Pecican, “Interview with Pompiliu Teodor”, 1998, p. 103.

<sup>134</sup> Pompiliu Teodor, *Istorici români și probleme istorice* (Oradea: Fundația Culturală Cele Trei Crișuri, 1993), 192 pp. The only new study was “Nicolae Iorga și istoria universală”, pp. 3–11.

<sup>135</sup> Pompiliu Teodor, *Incursiuni în istoriografia română a secolului XX* (Oradea: Fundația Culturală Cele Trei Crișuri, 1995), 196 pp.

<sup>136</sup> Pompiliu Teodor, *Incursiuni în opera lui Gheorghe I. Brătianu. Studii și interpretări istorice* (Cluj-Napoca: Casa Cărții de Știință, 1999), 132 pp.

close to the spirit in which Professor Teodor did his own work. In addition to three new pieces by the editor, there were significant contributions by eight other scholars dealing with a broad range of aspects of Brătianu's life and work.<sup>137</sup>

A year later, Pompiliu Teodor began to publish his two university courses on the history of history. As could have been expected, one dealt with world historiography (the big picture),<sup>138</sup> and the other with the history of Romanian history (a particular piece of the big picture),<sup>139</sup> thereby illustrating his conviction that Romanian historiography had to be integrated into the larger European and world historiographical cultural and intellectual context.

The former is a quick and competent survey of the essentials of classical historiography. The latter is also a straightforwardly organized work: following a general introduction, it moves chronologically from the medieval chroniclers down to the present, succinctly summarizing the Romanian dialogue of the past with the present. Its final chapter on directions and orientations in current Romanian historiography is both a history of Romanian historiography since 1990 and a still viable manifesto for the future.

As Doru Radosav concluded about these two brief volumes, Professor Teodor continued "to construct a historiographical discourse in which the alternation between the analysis of case studies and the personalities of great historians with syntheses dedicated to historical problems is unfolded in a rhythmic, comprehensive, and systematic historiographic discourse."<sup>140</sup>

From the books, we turn, in conclusion, to the wide variety of historiographical articles published by Professor Teodor since 1989. Two of these were, naturally, essays aimed at Romanian historiography per se, one dealing with interwar historiography,<sup>141</sup> and the other going all the way back to the origins of Romanian historiography in the pre-Enlightenment era.<sup>142</sup>

His concern for Transylvanian history remained constant, with the publication of studies on the 16<sup>th</sup> century historian, humanist, and religious leader, Nicolaus

<sup>137</sup> A posthumous collection of his historiographical essays deserves mention here: Professor Teodor, *Cu fața la vânt*, edited by Corina Teodor, with preface by Ovidiu Pecican (Cluj-Napoca: Editura Limes, 2011), 372 pp.

<sup>138</sup> Pompiliu Teodor, *Introducere în istoria istoriografiei universale* (Cluj-Napoca: Presa Universitară Clujeana, 2000), 155 pp.

<sup>139</sup> Pompiliu Teodor, *Introducere în istoria istoriografiei din România* (Cluj-Napoca: Editura Accent, 2002), 298 pp. (A shorter, 146 pp., preliminary version was published in 2001.)

<sup>140</sup> Radosav, "Pompiliu Teodor", in Bocșan, Ghitta, and Radosav, *Tentația istoriei*, 2003, pp. 12–13.

<sup>141</sup> Pompiliu Teodor, "The Romanian Interwar Historiography", *Anuar. Institutul Teologic Universitar Ortodox. Cluj-Napoca*, Vol. 2 (1992–1994), Nr. 2, pp. 303–308.

<sup>142</sup> Pompiliu Teodor, "La începuturile istoriografiei românești: preiluminismul german și reflexele sale istoriografice la Dimitrie Cantemir, Johann Filstich și Köleséri Sámuel", Grigore Ploeșteanu, ed., *Interferențe istorice și culturale româno-europene*, (Târgu Mureș: Institutul de Cercetări Socio-Umane Gh. Șincai, 1996, pp. 43–48.



Olahus (1493–1568),<sup>143</sup> the historiography of the *Supplex*,<sup>144</sup> post-1848 romantic historiography,<sup>145</sup> interwar historiography at the University of Cluj,<sup>146</sup> and a plea for a new historiographical conversation on Transylvania.<sup>147</sup>

He also continued to publish studies on key historiographical personalities, including Gh. Brătianu,<sup>148</sup> Silviu Dragomir,<sup>149</sup> Constantin Giurescu,<sup>150</sup> N. Iorga,<sup>151</sup> Constantin Marinescu,<sup>152</sup> Francisc Pall,<sup>153</sup> Andrei Oțetea,<sup>154</sup> and Al. Zub.<sup>155</sup>

In addition, Professor Teodor's efforts included a series of historiographical works that are hard to classify: a paper on the history of Jews in Romanian historiography,<sup>156</sup> and collaborative contributions to the history of Cluj, with chapters on the development of culture in Cluj from the Medieval era to the modern

<sup>143</sup> Pompiliu Teodor, "Umanistul Nicolaus Olahus", *Revista Bibliotecilor*, Vol. 21 (1968), Nr. 1, pp. 43–46, and "Nicolaus Olahus – istoric umanist", in Nicolae Bocșan, Nicolae Edroiu, Liviu Maior, Aurel Răduțiu, and Pompiliu Teodor, eds., *D. Prodan. Puterea modelului* (Cluj-Napoca: Centrul de Studii Transilvane/Fundația Culturală Română, 1995), pp. 58–63.

<sup>144</sup> Pompiliu Teodor, "Istoriografia *Supplexului*," *Studia Universitatis Babeș-Bolyai. Historia*, Vol. 36 (1991) Nr. 1–2, pp. 3–15.

<sup>145</sup> Pompiliu Teodor, "Istoriografia romantică postrevoluționară din Transilvania", *Crisia*, Vol. 20 (1990), pp. 195–227.

<sup>146</sup> Pompiliu Teodor, "Orientări la începutul deceniului trei la Universitatea din Cluj", *Istoria Azi*, Vol. 1 (1993), Nr. 9, p. 105–114; and "Historiography at the University of Cluj. A Brief Outline", *Transylvanian Review*, Vol. 3 (1994), Nr. 3, pp. 47–54.

<sup>147</sup> Pompiliu Teodor, "Transilvania: spre un nou discurs istoriografic", *Xenopoliana*, Vol. 1 (1994), Nr. 1–4, pp. 59–63.

<sup>148</sup> Pompiliu Teodor, "Gheorghe Brătianu, istoric al relațiilor internaționale", *Revista Istorică*, Vol. 4 (1993), Nr. 1–2, pp. 33–42.

<sup>149</sup> Pompiliu Teodor, "Raportul lui Alexandru Lapedatu în vederea concursului organizat pentru ocuparea postului de profesor titular de către Silviu Dragomir", in Corneliu Crăciun și Antonio Faur, eds., *Istoria ca experiență culturală*, (Oradea: Editura Universității Oradea, 2001), pp. 343–347.

<sup>150</sup> Pompiliu Teodor, "Erudiție și istorie la Constantin Giurescu", *Studia Universitatis Babeș-Bolyai. Historia*, Vol. 36 (1991), Nr. 1, pp. 66–73.

<sup>151</sup> Pompiliu Teodor, "Nicolaie Iorga și istoria universală", *Memoriile Secției de Științe Istorice a Academiei*, Vol. 15 (1990), pp. 35–40; and "N. Iorga et l'histoire de la Transylvanie. Quelques repères", *Revue de Transylvanie*, Vol. 1 (1991), Nr. 1, pp. 18–30.

<sup>152</sup> Pompiliu Teodor, "Din istoria Institutului (și Seminarului) de Istorie Universală. Un omagiu profesorului Constantin Marinescu conceput de Francisc Pall, *Anuarul Institutului de Istorie Cluj*, Vol. 32 (1993), p. 339–357.

<sup>153</sup> Pompiliu Teodor, "Istoricul Francisc Pall", in Zoe Petre and Stelian Brezeanu, eds., *Miscellanea in honorem Radu Manolescu emerito* (București: Editura Universității din București, 1996), pp. 341–348.

<sup>154</sup> Pompiliu Teodor, "Andrei Oțetea istoric al Renașterii", *Revista Istorică*, Vol. 5 (1994), Nr. 7–8, p. 645–655; and "Lo storico Andrei Oțetea e Francesco Guicciardini", *Studii Italo-Române*, Vol. 1 (1997), Nr. 1, p. 103–111.

<sup>155</sup> Pompiliu Teodor, "Personalitatea istoricului", in Gabriel Bădărău, Leonid Boicu, and Lucian Nastasă, eds., *Istoria ca lectură a lumii. Profesorului Alexandru Zub la împlinirea vârstei de 60 de ani* (Iași: Fundația Academică A.D. Xenopol, Iași, 1994), pp. 13–21.

<sup>156</sup> Pompiliu Teodor, "The History of Jews in Romanian Historiography," *Studia Judaica*, Cluj-Napoca, Nr. 2 (1993), pp. 36–43.

epoch,<sup>157</sup> and during from 1848 to 1867 for a collaborative 1974 work,<sup>158</sup> and a short history for a 1980 comprehensive work on the Cluj Județ.<sup>159</sup>

Last, but certainly by no means least, there was Professor Teodor's newest historiographical preoccupation: church or ecclesiastical history. Though a 1977 paper on the Jansenists and the Gallicans and another on the historiography of the Counter Reformation<sup>160</sup> had hinted at his potential interests in religious questions, after 1989, this was truly a breakthrough area for him. As a result, he came to believe that national strife had its roots in misunderstandings or distortions of the religion question in Transylvania. He wrote in one of these studies: "Between history-knowledge and history-reality, there is, sometimes, an obvious discrepancy. This is what Bernard Guenée noticed, when he said that the history we know is the history written by historians. This is the case of the history of Transylvania as well, which by being multiethnic, multilingual and multidenominational came to be seen through a tripartite approach: Romanian, Hungarian, and German (Saxon). Romantic individualism, seen in Herderian terms, lent the history of Transylvania a hallmark of unilateral ethnicism...."<sup>161</sup>

The range of Professor Teodor's studies in church history, broadly conceived, is evident from the work which poured forth in the 1990s and early 2000s, most of it in languages of international circulation. This string of extraordinary studies ranged from a study of Mihai Viteazu's neglected church policy,<sup>162</sup> the *Konfessionspolitik* of the Habsburgs in the late 17<sup>th</sup> and early 18<sup>th</sup> centuries,<sup>163</sup> the interplay between Eastern Orthodoxy, Counter Reformation, and Catholic Reformation in Transylvania, a piece which Professor Teodor began with the observation that "The history of the church and religious life of the Romanians has steadily returned to the preoccupations of Romanian historiography in the last

<sup>157</sup> Pompiliu Teodor and Ioan Gabor, "Dezvoltarea culturii", in Ștefan Pascu, ed., *Istoria Clujului* (Cluj-Napoca: Consiliul popular al municipiului Cluj, 1974), pp. 227–246.

<sup>158</sup> Ladislau Gyémánt and Pompiliu Teodor, "Clujul în timpul revoluției de la 1848–1849 și a regimului neabsolutist și liberal", in Pascu, *Istoria Clujului*, 1974, pp. 265–282.

<sup>159</sup> Mihai Bărbulescu, Iosif Kovács, Ștefan Pascu, and Pompiliu Teodor, "Scurt istoric", in Aurel Negucioiu, Pompiliu Teodor, and Nicolae Edroiu, eds., *Județul Cluj. Monografie* (București: Editura Sport-Turism, 1980), pp. 41–77.

<sup>160</sup> Teodor, "Échos jansénistes et gallicans dans la culture roumaine", 1977, pp. 165–176; and Teodor, "Contrareforma", in Teodor, *Interferențe iluministe*, 1984, pp. 132–143.

<sup>161</sup> Pompiliu Teodor, "National Ethnic Pluralism in Transylvania. Ethnic, Cultural, and Religious Convergencies", in Gábor Sipos, András Kovács, and Sándor Tonk, eds., *Emlékkönyv Jako Zsigmond születésének nyolcvanadik évfordulójára* (Cluj-Napoca: Erdélyi Múzeum, 1996), p. 415.

<sup>162</sup> Pompiliu Teodor, "Politica ecleziastică a lui Mihai Viteazul în Transilvania", *Revista Istorică*, Vol. 4 (1992), Nr. 5–6, pp. 473–490.

<sup>163</sup> Pompiliu Teodor, "Die Konfessionspolitik der Habsburger in Siebenbürgen (1692–1759). Der rumänische Fall", *Colloquia. Journal of Central European History* (Cluj-Napoca), Vol. 1 (1994), Nr. 1, pp. 128–149; Romanian translation as "Politica confesională a Habsburgilor în Transilvania (1692–1659). Cazul românesc", *Caietele David Prodan*, Vol. 1 (1994), Nr. 2, pp. 18–22.

years.”;<sup>164</sup> a study of ethnic pluralism in Transylvania from national, cultural, and religious perspectives;<sup>165</sup> the role of 18<sup>th</sup> century Habsburg religious tolerance in the development of the Transylvanian Enlightenment and national movement;<sup>166</sup> the knotty problematic of Catholic Reform and the Transylvanian Enlightenment;<sup>167</sup> an examination of the crucial 1697 synod and the agreement of Transylvanian Orthodox clergy to unify with Rome;<sup>168</sup> the establishment of Greco-Catholic (Uniate) identity and its eventual major role in Romanian national development in the 18<sup>th</sup> and 19<sup>th</sup> centuries;<sup>169</sup> and a study of Greco-Catholic monasticism.<sup>170</sup> Lastly, mention should also be made of the recently published introduction<sup>171</sup> to Professor Teodor’s 2000–2001 course on the history of the Greco-Catholic (Uniate) Church taught at the Faculty of Greco-Catholic Theology in Blaj, which gave him the opportunity to spell out his vision of a history that promoted dialogue and understanding based on the search for truth (p. 203).

These important explorations have significant ramifications for the study of Romanian history, and promise major and exciting revisions of how we might look at that history, especially in Transylvania. They also have crucial implications for the future of ethnic, cultural, and religious relations in the Central European area,

---

<sup>164</sup> Pompiliu Teodor, “The Romanians from Transylvania between the Tradition of the Eastern Church, the Counter Reformation and the Catholic Reformation”, in Maria Crăciun and Ovidiu Ghitta, eds., *Ethnicity and Religion in Central and Eastern Europe* (Cluj-Napoca: Presa Universitară Clujeană, 1995), pp. 175–186. Professor Teodor’s recognition of the difference between “Catholic Counter Reformation” and “Catholic Reformation” played a role in this approach.

<sup>165</sup> Pompiliu Teodor, “National Ethnic Pluralism in Transylvania. Ethnic, Cultural, and Religious Convergencies”, in Gábor Sipos, András Kovács, and Sándor Tonk, eds., *Emlékkönyv Jako Zsigmond születésének nyolcvanadik évfordulójára* (Cluj-Napoca: Erdélyi Múzeum, 1996), pp. 415–421.

<sup>166</sup> Pompiliu Teodor, “Tolerance and the Transylvanian Romanians: From Maria Theresa to Joseph II”, in Maria Crăciun and Ovidiu Ghitta, eds., *Church and Society in Central and Eastern Europe* (Cluj-Napoca: European Studies Foundation Publishing House, 1998), pp. 184–206.

<sup>167</sup> Pompiliu Teodor, “Reformă catolică și *Aufklärung* în epoca Luminilor la românii din Transilvania. Liniile generale ale problemei”, in Iacob Mârza and Ana Dumitran, eds., *Spiritualitate transilvană și istorie europeană* (Alba Iulia: Editura Universității 1 Decembrie 1918, 1999), pp. 167–175.

<sup>168</sup> Pompiliu Teodor, “În jurul sinodului Mitropolitului Teofil din 1697”, George Gorun and Ovidiu-Horea Pop, eds., *300 de ani de la unirea Bisericii românești din Transilvania cu Biserica Romei* (Cluj-Napoca: Presa Universitară Clujeană, 2000), pp. 43–50.

<sup>169</sup> Pompiliu Teodor, “The confessional identity of the Transylvanian Greek Catholic Church,” in Maria Crăciun, Ovidiu Ghitta, and Graeme Murdock, eds., *Confessional Identity in East-Central Europe* (Aldershot UK: Ashgate, 2002), 167–180. This study begins by pointing out the unfortunate “limitations” of “traditional writing on this subject [which] has been heavily coloured by partisan confessional loyalties, or by a tendency in Romania to view the emergence of the Greek Catholic Church from a nationalist perspective”. However, he goes on, “These limitations are to some extent being rectified by current research.” (p. 167).

<sup>170</sup> Pompiliu Teodor, “Le monachisme et l’Église Uniate,” *Anuarul Institutului de Cercetări Socio-Umane Gh. Șincai*, Târgu-Mureș, Vol. 5–6 (2002–2003), pp. 122–130.

<sup>171</sup> Pompiliu Teodor, “Introducere la cursul de istoria Bisericii Greco-Catolice Unite cu Roma”, 2001–2001, Teodor, *Fața la vânt*, 2011, pp. 197–203.

in which Professor Teodor lived and to which he was so devoted. It is both unfortunate and sad that he did not have more time to continue exploring this rich new vein of historical study, though we can be confident that his students and intellectual heirs will persevere in this as well as in the other historiographical directions that Pompiliu Teodor set forth in such an exemplary fashion.<sup>172</sup>

It is still too soon to assess the full impact of Professor Teodor's work, since it will continue to work itself out through the legacy of his writings and his students: "If you seek his monuments, look around you."<sup>173</sup> His contributions to the study of history in Romania in relationship to the Transylvanian Enlightenment, Romanian national development from the 18<sup>th</sup> century to 1918, and Romanian historiography were massive, in many respects groundbreaking, and continue to stand the test of time.<sup>174</sup> He was the founder of a school of history by the simple expedient of pointing out the flaws of both positivist and romantic history and steering the Romanian historical profession away from collections of facts used as pretexts for a predetermined agenda toward the "doing of history" as critical inquiry for the purpose of discovering historical truth and understanding the past and the present.<sup>175</sup> He was a great scholar, an exemplary teacher and mentor, a true colleague, and an outstanding, warm human being. There have not been many like him.

BCU Cluj / Central University Library Cluj

---

<sup>172</sup> A posthumous collection of Professor Teodor's essays relevant to this topic: Pompiliu Teodor, *Enlightenment, Confession, Nation: Transylvania in the XVIII<sup>th</sup> Century*, edited by Ionuț Costea and Valentin Orga (Cluj-Napoca: Editura Argonaut, 2006), 260 pp.

<sup>173</sup> Two examples: A tribute volume by his latest generation of students, published as Valentin Orga and Ionuț Costea, eds., *Studii de istorie a Transilvaniei. Omagiu Profesorului Pompliu Teodor* (Cluj-Napoca: Editura Accent, 2000); and a 2011 commemorative symposium held at Deva's Colegiul Național Decebal, at which, in addition to presentations dealing with Professor Teodor by Mircea Păcurariu, Nicolae Bocșan, Doru Radosav, Ovidiu Ghitta, and Iacob Mârza, over fifty other papers were presented, which led to the publication of Simion Molnar and Florin Ilieș, eds., *In memoriam Pompiliu Teodor* (Deva: Editura Cetatea Deva, 2011).

<sup>174</sup> Compare the conclusions of Doru Radosav, "Pompiliu Teodor", in Bocșan, Ghitta, and Radosav, *Tentația istoriei*, 2003, pp. 7–15, for a slightly different but compatible approach to the historical work of Professor Teodor.

<sup>175</sup> Compare Pecican, *Poarta leilor*, 2005, pp. 72–77.

CLAUDIA SEPTIMIA SABAU

**„ȘI NE-AU FĂCUT DIN GRĂNICERI, ȚĂRANI...”  
MENTALITĂȚI COLECTIVE ÎN SATELE NĂSĂUDENE  
FOSTE GRĂNICEREȘTI**

**ÎN A DOUA JUMĂTATE A SECOLULUI AL XIX-LEA  
(« DE GARDES-FRONTIÈRES, ILS NOUS ONT FAIT DEVENIR PAYSANS »).  
MENTALITÉS COLLECTIVES DANS LES ANCIENS VILLAGES  
DE GARDES-FRONTIÈRES DE NASAUD  
PENDANT LA SECONDE MOITIÉ DU XIX<sup>e</sup> SIÈCLE)**

Cluj-Napoca, Editura Mega, 2015, 347 p.

La région de Năsăud a, sans doute, des implications profondes dans l'histoire des Roumains de Transylvanie, qu'il s'agisse de ses « antécédents », c'est-à-dire de la période des origines daco-romaines ou bien des époques médiévale, pré-moderne ou moderne. L'ouvrage de Septimia Claudia Sabău (qui a été à l'origine une thèse de doctorat) approche donc non seulement une zone « sacrée » pour le peuple roumain mais aussi un thème généreux, actuel et nécessaire dans le paysage de l'écrit historique roumain contemporain, qui « a découvert » après 1989 les multiples possibilités d'innovation de l'histoire des mentalités collectives, de l'anthropologie historique et de la démographie historique. Une première impression que donne ce livre, c'est de travail immense incorporé dans ses pages, d'empathie avec les personnages, de lecture facile grâce au style de l'auteur qui a su admirablement marier l'expression sobre spécifique de l'historien à la saveur des citations tirées de documents et à sa propre sensibilité témoignant d'une possible femme de lettre.

L'ouvrage est composé de cinq chapitres qui sont suivis d'une Bibliographie consistante, d'un Glossaire de mots et expressions (nécessaire pour comprendre le parler des gens de Năsăud) et de quelques documents savoureux présentés dans l'Annexe. L'Introduction tient à préciser que « d'une page à l'autre, le contenu du livre se dévoile comme un combat mené pour déchiffrer les sens et les significations du comportement de l'ancien garde-frontière face à la vie et à la mort, à travers l'analyse des discours laïc, religieux, littéraire et traditionnel/littéraire de la région » (page. 15).

Après avoir présenté les sources utilisées, la méthodologie du travail et l'historiographie, l'auteur évoque le pays du Năsăud pendant la seconde moitié du XIX<sup>e</sup> siècle en passant en revue les aspects sociaux et administratifs, les principales institutions de la communauté – l'église, l'école et les autorités locales – ainsi que les commencements de l'historiographie « patriotique » dans cette zone. Le III<sup>e</sup>, le IV<sup>e</sup> et le V<sup>e</sup> chapitres sont consacrés à trois moments fondamentaux de la vie humaine,

la naissance, le mariage et la mort, que l'auteur envisage sous une formule plastique et commerciale, probablement sous l'influence de la célèbre triade énoncée il y a plus d'un siècle par Simion Florea Marian. Le IV<sup>e</sup> chapitre, dédié à la famille de Năsăud, est privilégié et il réussit à éclipser en quelque sorte les chapitres antérieurs qui sont centrés sur la naissance et l'enfance (le III<sup>e</sup> chapitre) et la mort (le dernier chapitre). On ne saurait qu'accepter l'explication de l'auteur, à savoir que le mariage et la vie familiale durent dans le temps plus que la naissance, l'enfance et la mort.

L'élaboration de « la monographie » du district de Năsăud entre 1851 et 1900 du point de vue de l'anthropologie historique et de l'histoire culturelle n'a pas été une démarche facile. L'auteur a puisé ses informations dans de nombreux fonds documentaires et dans près de deux cents livres, études et articles qu'elle a lus et cités. Plus de vingt-cinq fonds d'archives utilisés proviennent de Bistrița, d'autres collections représentatives ont été consultées dans les archives et les bibliothèques de Cluj-Napoca. L'ouvrage a valorisé également d'importantes sources documentaires déjà publiées dont des collections de lois, des statistiques, la presse du temps, des mémoires etc. Toutes ces sources primaires et secondaires ont permis à l'auteur d'analyser, de comparer et finalement de systématiser les informations recueillies et de nous proposer ensuite l'ossature, les couleurs et même les nuances chromatiques censées refléter des mentalités propres à la population de Năsăud. L'auteur a le mérite d'avoir évité la tentation de devenir un « esclave » du document, ses habiletés de traiter et de concentrer une information brute accablante, réussissant à conférer au texte un équilibre harmonieux.

Outre ses nombreuses études et volumes publiés jusqu'à présent, Septimia Claudia Sabău a prouvé par cet ouvrage d'être un véritable spécialiste de l'histoire du pays de Năsăud en particulier et de l'histoire de la Transylvanie à l'époque moderne en général, un historien qui a su intégrer les innovations méthodologiques courantes dans l'historiographie roumaine et universelle.

Ioan Bolovan

RALUCA ALEXANDRESCU

**DIFFICILES MODERNITÉS.**

**RYTHMES ET RÉGIMES CONCEPTUELS DE LA DÉMOCRATIE  
DANS LA PENSÉE POLITIQUE ROUMAINE AU XIX<sup>e</sup> SIÈCLE**

București, Editura Universității din București, 2015

Après 1989, l'ouverture soudaine du milieu culturel de Roumanie vers des espaces similaires de type occidental a déterminé l'orientation de l'historiographie roumaine vers de nouveaux thèmes, tels que l'histoire des mentalités, l'histoire culturelle,

les études de genre, l'histoire de l'imaginaire, des représentations et autres, inabordables pendant l'ancien régime Soumis aux contraintes idéologiques. Les essais, d'ailleurs importantes à signaler, de certains téméraires tels que - par exemple - Pompiliu Teodor ou Alexandru Dușu, n'ont pas pu devenir des paradigmes de nouveaux domaines de recherche. Si l'histoire politique restait avant 1989 l'apanage des aparatniks de l'historiographie qui ont beaucoup écrit sur des événements - tout d'abord - et non pas sur des idées, après 1990 on n'a plus écrit sur ces sujets.

Une réaction raisonnable d'une certaine manière et compréhensible.

La quantité de stérile existante a suffoqué les potentiels enthousiasmes et l'inédite des recherches inimaginables jusqu'à ce moment-là a encouragé les nouvelles approches. Le temps que nous écrivons ces lignes nous nous incluons aussi dans le périmètre de ces préoccupations. Nous appartenons à une génération qui ne s'est pas posé la question du choix. L'histoire politique ne nous a pas attiré. Mais la nécessité de revisiter cette forme de la recherche humaniste s'est imposée de plus en plus.

La question qui restait sans réponse est celle liée au moment de la réalisation « du retour » vers des zones tombées de manière artificielle en désuétude.

Le livre publié par Raluca Alexandrescu rééquilibre la balance après une longue période. L'auteur a l'avantage de sa formation comme spécialiste du domaine des sciences politiques, une spécialisation immune aux sensibilités de l'historiographie et qui lui a offert un fondement conceptuel essentiel.

C'est probablement la principale réussite de son analyse. Celle de nous proposer, en partant d'une solide connaissance, une adaptation des concepts définis dans l'espace de type occidental aux réalités de l'espace roumain de la première moitié du 19<sup>e</sup> siècle, telles qu'elles puissent être reconstituées en partant de l'analyse critique des sources. L'observation peut paraître prosaïque, mais en réalité la tentation de copier tout simplement des théories élaborées sur des réalités occidentales est très grande et malheureusement elle est présente dans notre historiographie. L'attention accordée aux nuances devient pour Raluca Alexandrescu une exigence méthodologique que nous retrouvons tout au cours du livre. L'étude des premières formes de ce que nous pouvons appeler démocratie roumaine, est reconnaissable dans l'époque de 1848, ce qui a permis à l'auteur l'élaboration d'une théorie propre qui ne pouvait pas être ignorée dorénavant.

Une théorie qui a à la base deux aspects. D'une part, l'identification des continuités et des interruptions qui ont produit non seulement la révolution de 1848 mais aussi une génération d'intellectuels et hommes politiques plus qu'hétérogène qu'elle est définie dans l'option historiographique rencontrée jusqu'à présent. D'autre part, la démonstration des liens directs entre l'idéologie illuministe et ses formes spécifiques de l'espace des Principautés Roumaines et l'idéologie des années 1848, cette dernière étant considérée jusqu'au présent comme une rupture complète par rapport à la première.

En ce qui nous concerne, nous retrouvons dans cette théorie de nouveaux arguments qui soutiennent notre opinion, exprimée dans différents contextes, en faisant référence à la fin de la révolution de 1848 de Munténie.

Nous considérons que la révolution mentionnée ci-dessus a fait la preuve qu'elle avait épuisée ses énergies au moment de la convocation de la Commission de la propriété qui devait décider que les paysans deviennent des propriétaires de terrains, et non pas l'intervention étrangère qui aurait mis fin à la révolution. La rejection de la reforme sur la propriété des terrains a représentée seulement le retour à la patrie des boyards de 1848, suivant une formule de type illuministe, et l'éloignement de la nation de tous les citoyens, en suivant un modèle de type libérale revendiqué mais jamais mis en pratique par Nicolae Bălcescu.

Une des idées centrales du livre est celle de la cohabitation des deux formes du rapport avec le passé des membres de la génération de 1848: l'analyse du passé par le biais du présent sombre de la société roumaine et le choix des modèles empruntés de l'espace occidental.

Les conclusions méritent être retenues. La démocratie chez les Roumains dans la première moitié du 19<sup>e</sup> siècle n'a pas été un concept linéaire, mais plutôt erratique, dont les délimitations peuvent seulement être observées si nous tenons compte de la fusion entre les aspirations et le passé, entre les nouvelles idées reçues sous diverses forme de l'Occident et une tradition comprise du point de vue des solidarités sociales et de la résistance au changement.

Le langage dont l'auteur fait use sans faire aucune concession aux exigences académiques est l'un presque cinématographique, en permanent mouvement, rarement rencontré dans les livres dédiés à l'histoire des idées.

Une maison d'édition préoccupée par la visibilité de ses livres de bonne qualité et utiles aurait dû assurer une meilleure promotion d'un livre dont le contenu est si adéquate que possible pour générer un débat très actuel.

Alin Ciupală

FERAS KRIMSTI

**DIE UNRUHENVON 1850 IN ALEPPO –  
GEWALT IM URBANEN RAUM**

Klaus Schwarz Verlag, Berlin, 1. Auflage 2014.

Der Autor, der zunächst Geschichte an der Universität in Aleppo und anschließend Islamwissenschaft, Arabistik und Neuere Geschichte an der Freien Universität Berlin studiert hat und zur Zeit wissenschaftlicher Mitarbeiter am Zentrum Moderner Orient in Berlin ist, nimmt sich in seiner Studie „Die Unruhen von 1850 in Aleppo. Gewalt im urbanen Raum“ vor auf die wahren, komplexen



Hintergründe der Unruhen im osmanischen Aleppo einzugehen. Feras Krimsti beginnt seine Untersuchung ausgehend von manuskriptartige Quellen aus den Kirchenarchiven in Aleppo und Damaskus. Während der am 16. Oktober 1850 in Aleppo ausgebrochenen Unruhen, überfielen Muslime christliche Einwohner und deren Kirchen. Die osmanischen Autoritäten unterdrückten mit militärischer Gewalt die Aufständischen, sowohl Christen als auch Muslime wurden verletzt, in einigen Fällen sogar getötet. Obwohl die Ursachen der Unruhen anscheinend auf einem konfessionellen Konflikt zwischen Christen und Muslime beruhen sollen, war die Situation jedoch wesentlich komplizierter.

In der Erforschung der Hintergründe der Unruhen von 1850 analysiert der Autor im ersten Teil „Die Aleppiner und ihr Raum“ die damaligen gesellschaftlichen und politischen Zusammenhänge aus mikro- und makrohistorischer Perspektive. Besonders fokussiert er sich auf die Analyse des urbanen Raums, indem er sich auf Henri Lefebvres Theorie stützt. In dessen raum-zeitlicher Gesellschaftstheorie wird der Raum als Produzent, und nicht nur als Rahmen sozialer Beziehungen aufgefasst. Somit wird dem städtischen Raum eine physische, mentale und soziale Bedeutung zugewiesen, die Aufschluss über die gesellschaftlichen Aktanten und sozial-politischen Prozesse geben könnten.

Im Rahmen der Beschreibung der Stadt Aleppo ist es dem Autor wichtig Bezug auch auf die Bevölkerung zu nehmen, da diese bislang zugunsten der gesellschaftlichen Elite häufig vernachlässigt wurde. Die Beschreibung des täglichen Zusammenlebens der christlichen und muslimischen Kommunitäten, die nur in vereinzelt Fällen zu individueller oder kollektiver Gewalt führte, zeigt, dass diese eine relativ gute Beziehung auf intellektueller und religiöser Ebene zueinander hatten. Den Konventionen entsprechend lebten diese oft in verschiedenen Stadtvierteln gemäß ihrer gesellschaftlichen, konfessionellen und ethnischen Verhältnissen, die zu einer bestimmten Kohäsion innerhalb des Viertels und sogar zur Identitätsbildung der jeweiligen Bewohner führten. Dabei wird auch auf das wirtschaftliche und auf das machtpolitische Netz eingegangen, um die Komplexität räumlicher Ordnungen der Stadt in dieser Zeitperiode der osmanischen Herrschaft zu veranschaulichen. Somit gelingt es ihm dem Leser ein gelungenes Bild der damaligen sozialen Beziehungen vor Augen zu führen.

Anhand verlässlicher historischer Quellen, die miteinander verglichen werden, beleuchtet der zweite Teil „Die Unruhen von 1850“ detailliert die wirtschaftlichen, politischen, sozialen und religiösen Entwicklungen, die in der Stadt in den letzten hundert Jahren registriert wurden. Diese ermöglichen Feras Krimsti zu zeigen, dass sich die Unruhen von 1850 in die Tradition einer urbanen Gewalt einreihen und auf keinen Fall ein isoliertes Ereignis sind. Schon in der früheren Geschichte Aleppos wurden urbane Auseinandersetzungen und Proteste gegen Lebensmittelknappheit, der Einführung neuer Steuer, Erpressungen, die alle gesellschaftlichen Schichten seitens der Vertreter der osmanischen Herrscherelite ertragen mussten oder als Unzufriedenheit verschiedener Stadtgruppen, registriert.

Da die gegenwärtige Forschung von der Vorstellung, dass damals die christlichen Viertel Aleppos von Muslimen angegriffen wurden, geprägt ist, stellte sich ursprünglich die Frage nach einer konfessionellen Dimension der Ereignisse. Dank ausführlichem Datenmaterial (darunter auch Schriften, die von Zeugen stammen, die davon berichten, dass viele muslimische Einwohner ihre christlichen Nachbarn zur Zeit der Auseinandersetzungen verteidigten und in Sicherheit brachten) vermittelt uns der Autor, dass die früheren Konflikte sich im Laufe der Zeit immer mehr vertieft hatten und dass die Hintergründe der Unruhen von 1850 auch mit den Tanzimat-Reformen (Rekrutierungsversuche und Einführung einer neuen Kopfsteuer), die von den osmanischen Autoritäten unternommen wurden, in Verbindung zu setzen sind.

Der Autor befasst sich im letzten Teil „Über Aleppo hinaus – die Politik der Gewalt Mitte des 19. Jahrhunderts“ mit anderen Städten des Osmanischen Reichs, in denen gewaltige Auseinandersetzungen mit konfessionellem Charakter registriert wurden. Zwar mangelt es nicht an Studien, sowie zum Beispiel die Ereignisse in Mosul 1854, Nablus 1856 und Dschidda 1860, beschrieben hat, jedoch wurden sie bisher nicht in ihrer Gesamtheit erforscht. Ein besonderer Akzent liegt in der vorliegenden Monographie auf der Darstellung der Entfaltung des Gewalts während des Massakers von Damaskus (1860). Mit kritischem Auge werden dabei Gemeinsamkeiten aber auch wesentliche Unterschiede zwischen den beiden städtischen Unruhen, die den urbanen Raum erschüttert haben, erläutert.

Der Appendix bietet bisher unveröffentlichte originalsprachliche Materialien, die aus den Aleppiner und Damaszener Kirchenarchiven stammen und wertvolle Informationen zu den Unruhen von 1850 enthalten. Dem Leser werden äußerst explizit die deutsche Übersetzung und punktuelle Anmerkungen, die inhaltliche oder sprachliche Schwierigkeiten erklären, geboten. Nicht zu übersehen sind außerdem die detaillierten Fußnoten, die die Lektüre erleichtern.

Meiner Meinung nach leistet die vorliegende Monographie einen wichtigen Beitrag zum besseren Verständnis der Situierung der Unruhen von 1850 in Aleppo im Gesamtrahmen der damaligen Auseinandersetzungen. Diese sind keinesfalls nur auf die scheinbar religiöse Komponente zurückzuführen, sondern auf ein komplexes Netz gesellschaftlicher, politischer und wirtschaftlicher Verhältnisse zurückzuführen. Die methodologische Vorgehensweise des Autors, die nachvollziehbaren Argumente und wissenschaftlich begründeten Erklärungen sind in einer angemessenen, deutlichen Sprachgestaltung widergegeben, die zu einer spannenden Lektüre anregen.

IOANA ELENA IGNAT KISANOVICI

**PARTICIPARE ȘI MOBILIZARE ÎN TRANSILVANIA  
ÎN PRIMUL RĂZBOI MONDIAL**  
(PARTICIPATION ET MOBILISATION EN TRANSYLVANIE  
PENDANT LA PREMIÈRE GUERRE MONDIALE)

Académie Roumaine/Centre d'Etudes Transylvaines,  
Cluj-Napoca, 2016, 206 p.

À ce moment, où l'on commémore cent ans depuis le déclenchement de la Première Guerre mondiale, il nous semble nécessaire et opportun de signaler la parution d'un livre dédié à la Transylvanie pendant la Grande Guerre. Tout ce siècle durant, l'historiographie roumaine a récupéré le moment de la guerre surtout du point de vue politique et militaire, négligeant presque en totalité les autres dimensions qu'elle avait générées. Si l'on accepte que la Grande Guerre a été une guerre totale, qui a provoqué des changements profonds dans le monde, on pourrait se demander quel en a été l'impact sur ceux qui y ont participé, sur les combattants, n'importe s'ils ont été en première ligne ou à l'arrière? Dans quelle mesure la guerre a-t-elle affecté le front intérieur ou le *home front* et quels ont été les efforts et les mutations de nature sociodémographique, économique, mentale, psychologique survenues au sein de ceux qui ne portaient pas l'uniforme?

C'est à ce type de questions que le livre ci-présent a essayé de répondre, bien que, à première vue, on puisse se demander pourquoi de telles approches n'apparaissent-elles qu'à des moments commémoratifs? En réalité, ce sujet n'est nullement conjoncturel pour l'auteur de cet ouvrage. Elle s'y est intéressée dès la période de ses études universitaires, lorsqu'elle était hantée par les effets de la Première Guerre mondiale sur les enfants de Transylvanie. Cependant, les enfants n'ont pas représenté le seul segment affecté par le conflit. Les femmes, la famille et les communautés, avec toutes leurs structures, ont subi en égale mesure la tâche oppressante de la guerre. Pour bien les analyser, il fallait les relier et les récupérer de manière unitaire. Le résultat en a été une exceptionnelle thèse de doctorat qui est aujourd'hui publiée et qui dévoile une facette moins connue de la Transylvanie pendant la Première Guerre mondiale: le front intérieur.

Cet ouvrage ne constitue pas une première pour l'auteur, il vient compléter une série d'études et de recherches sur la guerre, dont surtout *Viața cotidiană în Făgăraș în 1916* (La Vie quotidienne dans le pays de Făgăraș en 1916) d'après les *Mémoires du vicaire uni Iacob Popa*, paru en 2011. Il est donc le fruit d'une ample documentation, qui a duré presque dix ans, l'auteur cherchant à se rapprocher des aspects comme les enfants, l'alimentation, la censure, les femmes, les relations de genre. C'était une voie ouverte il y a des années par Eugenia Bârlea, Ioan Bolovan, Liviu Maior et d'autres, que Ioana Ignat Kisanovici a tenu à élargir et approfondir afin d'offrir une image unitaire du front intérieur transylvain.

C'est une perspective novatrice que l'auteur de ce livre nous propose, car elle s'inscrit dans la série de recherches promues dans l'historiographie occidentale par Susan Grayzel, Françoise Thébaud et Martha Hanna, qui mettent en discussion la question du front intérieur et des rapports de genre pendant les années de la Grande Guerre dans les pays d'Europe occidentale. À quelques exceptions près, l'historiographie roumaine manque de pareilles recherches. Cette perspective est donc d'autant plus bienvenue qu'elle tend à couvrir des aspects inconnus de la guerre en Transylvanie, reliant à la fois l'historiographie roumaine aux directions et aux thèmes actuels de l'historiographie occidentale.

De toutes les hypostases et les réalités du front intérieur transylvain, l'auteur s'est arrêté à quelques-unes seulement, telles que l'impact démographique de la guerre, les enfants, les femmes et les relations de genre, la propagande de guerre et ses enjeux, les mutations économiques et leurs répercussions. Ce sont des aspects en dehors desquels il serait impossible de reconstituer le front intérieur transylvain.

L'ouvrage de Ioana Ignat Kisanovici confirme une fois de plus l'assertion selon laquelle la guerre avait été un effort général soutenu par toute la population civile, quelle que fût sa structure ethnique et sociale. Les communautés, les familles et les individus en particulier ont dû soutenir une guerre de quatre ans, qui a vêtu des formes de manifestation des plus diverses. Depuis les recrutements pour le front aux mobilisations forcées des hommes de 42 à 60 ans pour les travaux dans les usines d'armements et de charbon ou pour les travaux agricoles, toutes ces actions étaient destinées à soutenir les théâtres des opérations. Les enfants et les femmes n'en ont pas été exempts, étant obligés de récolter des plantes médicinales et des feuilles de mûrier pour les tisanes destinées aux soldats, ou bien des orties pour les usines de tissus. Ils sont, selon l'auteur, aussi bien des victimes que des acteurs du front, même s'ils n'avaient pas été mobilisés en première ligne.

Les enfants, qu'ils fussent des victimes ou des acteurs, n'ont pas eu d'enfance, ou, autrement dit, l'enfance leur a été *volée*. Etant donné que leur enfance avait été confisquée par la guerre, ils ont dû dépasser leurs limites et devenir adultes beaucoup plus tôt. À la fin de la guerre, ces enfants allaient assumer un double engagement : conserver et honorer les souvenirs de ceux qui avaient fait la guerre et participer en tant qu'adultes à la Seconde Guerre mondiale. On a donc affaire à une génération qui avait connu deux fois la guerre, avec toutes ses atrocités. D'abord comme enfants, ensuite comme adultes. Des adultes privés d'enfance.

Le statut des femmes et les relations de genre jouissent d'une place à part dans l'ensemble de l'ouvrage. L'analyse de la guerre de cette perspective a permis à l'auteur d'explorer une partie des expériences et des provocations auxquels les femmes, restées seules à la maison, avaient dû faire face. Tout aussi importants ont été les efforts des deux époux d'atténuer les distances physiques et existentielles qui les séparaient, les changements temporaires/permanents apparus dans la vie du couple ainsi que les échecs ou les réussites enregistrés dans un mariage à distance.

Ce sont quelques-unes seulement de grands défis identifiés par l'auteur dans les lettres échangées entre les époux de Transylvanie.

L'auteur se demande à juste titre si la guerre avait ou non conduit à l'émancipation des femmes ? Ses conclusions s'inscrivent dans le registre des plus récentes interprétations de l'historiographie de genre, selon lesquelles la guerre n'avait pas conduit à une émancipation entière et immédiate des femmes mais elle a accéléré une série de transformations qui allaient conduire dans le temps à l'égalité entre les sexes et à l'indépendance de genre.

Tout aussi intéressante et novatrice nous paraît l'interprétation que l'auteur donne à la propagande adressée aux femmes et aux enfants, qui étaient ainsi devenus une partie intégrante d'un processus de mobilisation générale de la société. Ce livre est d'ailleurs le premier à présenter les instruments de propagande et les offices de censure mis en place en Transylvanie au fil des quatre ans de guerre.

Le mérite incontestable de cette analyse est d'avoir reconstitué des réalités et des phénomènes permettant des comparaisons avec d'autres fronts d'Europe occidentale. Par exemple, en Transylvanie comme en France, en Grande Bretagne ou en Allemagne, la communication entre les fronts intérieur et extérieur a été assurée par les services de poste (lettres, cartes postales, colis). Ce qui fait la différence entre la Transylvanie et les autres pays, ce sont les difficultés causées par le niveau bas d'alphabétisation. L'auteur montre que pour beaucoup de soldats transylvains, comme pour bien des soldats italiens et français, envoyer des lettres à la maison représentait plus qu'un simple exercice d'écriture. Bon nombre de ces soldats savaient à peine écrire quelques mots ou étaient totalement analphabètes. Quelques-uns ont réussi à apprendre sur le front des notions élémentaires d'écriture et de lecture afin de pouvoir faire savoir aux leurs qu'ils étaient en vie. Évidemment, pour la plupart de ces soldats semi-analphabètes, c'était un exercice difficile que de s'exprimer en écrit. Passer de l'expression verbale au contact avec le morceau de papier, qui paraissait le plus souvent un espace restreint marqué de signes graphiques en général inconnus, c'était un grand effort pour eux. Ce qui était encore plus difficile, c'était de se mettre en relation avec un interlocuteur absent par l'intermédiaire d'un moyen – la lettre – qui n'était pas instantané et qui avait besoin de quelques jours pour arriver au destinataire. C'est pourquoi, ils étaient nombreux ceux qui ne réussissaient pas à faire la translation entre les échanges colloquiaux et le mot écrit et se servaient des expressions utilisées d'habitude dans un dialogue entre deux interlocuteurs qui se trouvaient face à face.

L'auteur a puisé ses informations dans différents documents d'archives, en principal dans le fonds des 12 000 lettres datant de la Première Guerre mondiale conservées dans les archives nationales de Cluj, ce qui démontre qu'il s'agit d'un ouvrage réalisé avec méthode et rigueur professionnelle.

En guise de conclusions je tiens à préciser que, entrée en guerre « quelques années plus tôt »<sup>1</sup>, pour paraphraser l'historien Liviu Maior, la Transylvanie a dû

---

<sup>1</sup> Liviu Maior, *Doi ani mai devreme. Ardeleni, bucovineni și basarabeni în război, 1914–1916*, Cluj-Napoca, Școala Ardeleană, 2016.

soutenir pendant quatre ans le fardeau lourd de la guerre. Pour le front intérieur, celui des femmes, des enfants, des vieillards, ces années ont été extrêmement difficiles, marquées de privations de toutes sortes, d'inquiétudes, de douleur et de grandes pertes. La population civile a subi des pertes humaines et matérielles impossibles à quantifier, la guerre a changé ses attitudes et ses comportements, a anéanti ses idéaux et ses rêves. C'est le tableau du front transylvain que l'auteur a réussi à reconstituer de quelques fragments. Sans le connaître et le reconstituer dans toute sa plénitude, il est impossible de comprendre le monde de l'après-guerre. Un monde qui n'allait rappeler en rien celui d'avant la Grande Guerre.

L'ouvrage de Ioana Ignat Kisanovici peut être considéré aussi comme un éloge rendu aux anonymes du front intérieur, pour qui la guerre a été un grand trauma et une parenthèse dans leur vie.

Ana Victoria Sima

FRANCESCO GUIDA, SILVIA TERZI

**(INVITO AL VIAGGIO IN ROMANIA: FRAGMENTI DI CULTURA,  
GEOGRAFIA E STORIA IMMAGINI LUOGHI RACCONTI)**

BCU Cluj / Central University Library Cluj

Rome, Roma Tre-Press, 2015, 156 p-

Le volume *Invito al viaggio in Romania: fragmenti di cultura, geografia e storia immagini luoghi racconti* (Invitation au voyage en Roumanie: fragments de culture, de géographie et d'histoire des images des lieux des récits) a paru en octobre 2015 à la maison d'édition Roma Tre-Press en Italie, grâce à la contribution essentielle de l'Université Roma Tre et du Centre roumano-italien d'Études historiques (Centro Romeno-Italiano di Studi Storici- CeRISS).

En Italie, le volume a été lancé dans le cadre de l'Expo Milano 2015 alors qu'en Roumanie il a été présenté lors de la VII<sup>e</sup> édition des prix « Marian Papahagi », du 20 octobre 2015, en présence de Son Excellence Diego Brasioli, l'ambassadeur de l'Italie en Roumanie. Cet événement a eu lieu dans le cadre plus large d'une manifestation culturelle annuelle, la Semaine de la langue italienne dans le monde (*Settimana della Lingua Italiana nel Mondo*), qui est arrivée en 2015 à la XVI<sup>e</sup> édition. La présentation de cet ouvrage dans le contexte susmentionné a confirmé une fois de plus les liens qui nous unissent à l'espace italien.

Par ailleurs, l'on connaît bien l'orientation de l'Université Roma Tre à promouvoir des valeurs culturelles roumaines, comme en témoignent ses nombreuses collaborations avec l'espace académique roumain et l'ouverture d'un cours de langue et de culture roumaines à cette université.

La présence du professeur Francesco Guida, le doyen du Département des Sciences politiques à l'Université Roma Tre, parmi les éditeurs du volume ne doit pas surprendre, étant donné son intérêt pour l'histoire de l'Europe de l'Est et l'histoire de la Roumanie. Ses ouvrages antérieurs en sont la preuve: « The idea of Europe in Romania and the Romania's image in Western Europe », dans *The Balkans, national identities in a historical perspective* - « L'idée d'Europe en Roumanie et l'image de la Roumanie en Europe de l'Ouest », dans *Les Balkans, identités nationales dans une perspective historique* (Ravenna, 1998); « Il fenomeno ceausista: ideologia e politica », dans *La crisi dell'impero sovietico e la dissoluzione del sistema del socialismo reale* - « Le phénomène Ceausescu: idéologie et politique », dans *La crise de l'empire soviétique et la dissolution du système du socialisme réel* (Soveria Mannelli, 2000); *La Romania contemporana. Momenti e questioni di storia - La Roumanie contemporaine. Moments et problèmes d'histoire* (Milano, Nagard, 2002); *Romania – La Roumanie* (Milano, Unicopli, 2005), *Italia e Romania versoll'Unita nazionale – L'Italie et la Roumanie vers l'unité nationale* (à cura di F. Guida, Humanitas, 2011); *L'altro mezzo dell'Europa. Dalla Grande Guerra ai nostri giorni - L'autre moitié de l'Europe. De la Grande Guerre à nos jours* (Bari, Laterza, 2015).

Silvia Terzi, le deuxième éditeur de l'ouvrage, est professeur au Département d'Économie et a une spécialisation en statistique, alors qu'Elisabeth Pallottino, mentionnée sur la couverture, travaille au Département d'Architecture à la même université.

BCU Cluj / Central University Library Cluj

L'ouvrage est, comme son titre l'indique, une invitation au voyage en Roumanie. Les auteurs précisent dans la Préface qu'ils ont voulu transmettre des sensations que chacun d'entre eux avait expérimentées, soit pendant leurs voyages, soit à travers leurs lectures. Ils évoquent aussi la situation des Roumains établis en Italie tout en soulignant que depuis quelques ans nos concitoyens « sont entrés dans le périmètre visuel et idéal de tous les Italiens » - une manière extrêmement élégante de traiter la question de la migration des Roumains dans l'espace italien et qui ouvre la voie à d'autres considérations positives relatives à leur capacité d'intégration.

Le sous-titre du volume fournit des précisions supplémentaires au sujet du titre: *fragmenti di cultura, geografia e storia immagini luoghi racconti* (fragments de culture, de géographie et d'histoire des images des lieux des récits). L'absence des signes de ponctuation avant et entre les trois derniers termes de l'énumération n'est qu'un élément de design de la couverture, elle permet au lecteur d'entrer lui-même dans le livre en faisant appel à ses ressources imaginatives.

L'incursion dans l'espace roumain que le livre nous propose ne reste pas qu'au niveau idéal, des informations sur la Roumanie sont transmises aussi à travers les images qui accompagnent le texte. Ces images, qui reflètent une réalité, un certain espace, n'ont qu'un simple rôle esthétique, elles viennent compléter le texte écrit et développer les idées communiquées par l'intermédiaire des mots. Le langage accessible est une autre modalité d'effacer les éventuelles barrières entre ceux qui avaient rédigé le présent volume et ses lecteurs potentiels.

Les thèmes proposés par les 13 auteurs de l'ouvrage sont extrêmement variés, portant sur la langue, le patrimoine matériel et spirituel, l'histoire, la poésie etc. Bien que le projet du livre soit homogène comme finalité, puisque les articles traitent d'un ensemble de connaissances visant une même entité, l'espace roumain, les sujets sont hétérogènes allant de thèmes comme « I dinosauri nani dell'Isola di Hațeg nel mare Transilvanico » (*Les dinosaures de petite taille de l'île de Hațeg en mer de Transylvanie*) - de Tassos Kotsakis à « Transilvania, patrimonio di tanti popoli » (*La Transylvanie, l'héritage de tant de peuples*) - de Francesco Guida ou bien « L'immagine falsa, Vlad Țepeș » (*Une fausse image, Vlad Țepeș*) - d'Antonio D'Alessandri. La diversité est un trait caractéristique de ce livre comme en témoignent les articles « L'unione dei Principati di Moldavia e Valacchia ». (*L'Union des Principautés de Moldavie et de Valachie*) - d'Antonio D'Alessandri et « Il cimitero che ride » (*Le cimetière qui rit*) - de Francesco Guida et Silvia Terzi.

Né sous l'égide de l'Université Roma Tre, cet ouvrage présente aussi les études de quelques spécialistes roumains dont la fondation et l'activité scientifique portent l'empreinte de l'espace italien et surtout de l'université de Rome. Il s'agit surtout de Mira Mocan, originaire de Cluj-Napoca et professeur dans le cadre du Département de Langues, de Littératures et de Cultures étrangères à l'Université Roma Tre, l'auteur de l'étude « Una lingua salvata dai pastori. I romani ai confini d'Europa » (*Une langue sauvée par les bergers. Les Romains aux frontières de l'Europe*) et de l'architecte Irina Baldescu qui est présente dans le volume avec l'article « Città medievali di Transilvania » (*L'heure médiévale de Transylvanie*).

Comme les éditeurs le suggèrent, ce livre valorise des idées et des images sur une Roumanie évoquée de plusieurs points de vue, ce qui conduit inévitablement à une approche multidisciplinaire qui prend la forme du petit essai, du témoignage, du récit etc. Selon les intentions déclarées des auteurs, le présent volume serait le premier d'une série intitulée *Invitation au voyage* qui, tout en gardant le même style, évitera de se transformer en monographie, d'être une mixture d'informations scientifiques ou de devenir un guide touristique. Il restera un collage de textes et d'images qui parlent de la culture d'un peuple en surprenant son essence.

Outre la diversité, un autre trait caractéristique de l'ouvrage est l'accessibilité. Loin d'être prétentieux ou de viser une certaine rigueur scientifique, il s'adresse plutôt au grand public non-avisé, étant une concession que les auteurs, représentants des milieux scientifiques, ont fait aux lecteurs.

Cette *Invitation au voyage en Roumanie* est une tentative réussie de partager aux Italiens l'image d'une Roumanie de qualité et d'enrichir leur perception sur l'espace roumain. Dans l'histoire récente, la migration a déterminé un certain type de contact entre les Italiens et les Roumains, qui n'a pas toujours été à l'avantage de ces derniers. De ce point de vue, le présent volume pourrait être aussi une tentative de contrebalancer une attitude réticente à l'égard de la Roumanie d'un Italien qui



connaît l'espace roumain d'une manière intuitive ou à travers l'interaction directe, quotidienne avec les Roumains pour qui la migration en Italie avait représenté une option. Les auteurs de ce livre semblent avoir assumé en quelque sorte le rôle de guide d'un espace que les Italiens connaissent mais dont ils ignorent totalement l'histoire et la culture.

En guise de conclusions, ce volume s'avère extrêmement utile à la fois comme modèle d'organisation des informations et comme modalité de présentation historique et culturelle d'un espace. Tout aussi utiles sont les opinions et les références sur le milieu roumain de spécialistes, Italiens pour la plupart, qui écrivent dans leur qualité d'observateurs extérieurs. Le lecteur roumain qui aimerait consulter ce livre se retrouverait dans l'hypostase de tenter de se détacher de l'espace culturel dont il est le produit et de regarder de l'extérieur une réalité intérieure, passée ou actuelle.

Iulia-Dorina Stanciu

La REVUE ROUMAINE D'HISTOIRE publie des articles d'un niveau scientifique supérieur dans les domaines de l'archéologie, de l'histoire médiévale, de l'histoire moderne et contemporaine, de l'histoire de la culture, etc. Les rubriques «Notes et discussions», «Comptes rendus», «Vie scientifique» contiennent des commentaires sur les publications de l'étranger traitant de l'histoire roumaine, de brèves mentions par lesquelles sont portées à la connaissance des lecteurs certaines manifestations scientifiques du domaine de l'histoire (symposiums, colloques, commémorations et anniversaires) aussi bien que l'activité scientifique de la Section des Sciences Historiques et d'Archéologie de l'Académie Roumaine, de ses Instituts d'histoire, etc.